ACADÉMIE DE MACON

LE

CENTENAIRE

DE

LAMARTINE

CÉLÉBRÉ A MACON

Les 18, 19, 20 et 21 Octobre 1890

MACON

PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

MDCCCXCI

LE

CENTENAIRE DE LAMARTINE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

50 sur Japon impérial, nos 1 à 50.
250 sur Hollande van Gelder, nos 51 à 300.
700 sur vélin

N° 146

ACADÉMIE DE MACON

LE

CENTENAIRE

DE

LAMARTINE

CÉLÉBRÉ A MACON

Les 18, 19, 20 et 21 Octobre 1890

MACON

PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

MDCCCXCI

LES FÊTES

« *Ah! quel peuple. On peut le maudire dans ses inconstances, mais il faut l'adorer pour ses fidélités et pour ses retours! Qu'on dise ce qu'on voudra, l'âme de cette terre est mobile, mais c'est une belle âme parmi toutes les âmes populaires de l'antiquité et du temps présent.* »

Lorsqu'il écrivait ces lignes, Lamartine semblait avoir pressenti et décrit par avance les émotions des trois glorieuses journées du Centenaire, où nous eûmes la joie de voir notre pays se lever avec tout son cœur national et tout son esprit public pour dire à ceux qui l'accusent de somnolence ou d'oubli : Détrompez-vous! je suis toujours la nation des grands sentiments, le peuple des grands réveils, la terre des grands sursauts de l'humanité!

C'est pour l'Académie de Mâcon un suprême honneur que d'avoir provoqué ce magnifique mouvement : elle a le devoir d'en témoigner sa reconnaissance à tous ceux, grands et petits, qui ont

collaboré à cette mémorable manifestation. Elle ne pouvait y mieux parvenir qu'en racontant ces fêtes et leur préparation. Ce simple récit, outre qu'il fera revivre le souvenir de ces belles journées, permettra, chemin faisant, de donner, autant que possible, à chacun la part d'éloges et de remerciements qui lui revient.

ORGANISATION ET PRÉPARATIFS

Ce fut dans sa séance du 27 mars, que l'Académie décida, sur la proposition d'un de ses membres, M. Deton, qu'elle prendrait l'initiative d'une manifestation littéraire en l'honneur de notre grand poète mâconnais, à l'occasion du centenaire de sa naissance.

Cette manifestation, dit l'auteur de la motion, aurait l'avantage de grouper tous les esprits dans une commune admiration pour le génie, dans une commune reconnaissance pour les généreuses émotions et les jouissances idéales qu'on lui doit.

Notre Compagnie, ajouta-t-il, devrait faire appel à tous les admirateurs du poète, sans acception de parti, à tous ceux dont l'influence pourrait contribuer à donner à ces fêtes le plus grand éclat possible.

Le Comité qui serait chargé d'organiser cette manifestation serait recruté largement; il comprendrait des représentants de

la municipalité de Mâcon, du Conseil général, les présidents des Sociétés littéraires, des Sociétés artistiques et des associations qui contribuent à un titre quelconque au bien du pays.

Ce Comité réunirait les ressources et dresserait le programme des fêtes d'après les moyens pécuniaires dont il disposerait.

Ces fêtes pourraient comprendre des pèlerinages à Saint-Point et à Milly, et des réjouissances publiques.

L'Académie de Mâcon, afin d'éveiller autour de cette manifestation l'attention des lettrés admirateurs de notre grand poète, pourrait mettre au Concours l'éloge de Lamartine en vers et en prose. La distribution des récompenses se ferait le 21 octobre, à Mâcon, dans une séance solennelle.

La proposition fut appuyée chaleureusement par tous les membres de notre Compagnie et adoptée à l'unanimité. « C'est plus que le Centenaire d'un poète que nous célébrerons, dit très justement un des membres présents, c'est le Centenaire d'une poésie. »

Séance tenante, une commission provisoire de cinq membres comprenant, outre le président, M. le baron Lombard de Buffières, et M. Durand, secrétaire perpétuel de l'Académie, MM. Pellorce, Ch. Deton et Putois, fut nommée avec mission de faire appel à toutes les influences et à toutes les bonnes volontés sans exception pour organiser les fêtes du Centenaire.

Dès les premiers jours, la commission sentit la

nécessité de placer cette manifestation sous le haut patronage de l'Académie française. Sur sa proposition, la lettre suivante fut adressée aux membres de l'illustre Compagnie :

Mâcon, le 1er mai 1890.

A MM. les Membres de l'Académie française.

Messieurs,

L'Académie de Mâcon a décidé de célébrer, le 21 octobre prochain, par des fêtes littéraires, le Centenaire de la naissance de Lamartine.

L'admiration, la reconnaissance et le patriotisme se réunissaient pour imposer à notre Société le devoir de prendre cette initiative. Le projet a été accueilli avec la plus grande faveur dans notre région.

Ce n'est pas seulement une fête locale que nous voudrions organiser, c'est une manifestation éclatante en l'honneur du grand poète.

Mais notre Compagnie sent toute son impuissance à atteindre seule un pareil but, et nous demandons à l'Académie française de prendre cette manifestation sous son illustre et haut patronage, soit en daignant accepter la présidence d'honneur de notre comité, soit en voulant bien nous promettre l'envoi d'une délégation pour assister à nos fêtes.

Pleins de confiance en votre bienveillant accueil, nous vous prions, Messieurs, de vouloir bien agréer l'hommage de nos sentiments respectueux.

Les Membres de l'Académie de Macon.

L'Académie française accueillit cette demande avec la plus bienveillante faveur. Elle délégua pour la représenter à nos fêtes l'un de ses plus brillants poètes, M. François Coppée. Sur des démarches très instantes faites auprès de lui, M. Jules Simon, l'éminent philosophe, voulut bien accepter la présidence de nos solennités littéraires.

Dès lors, le succès et le haut caractère de la manifestation étaient assurés. Les adhésions nous arrivèrent en foule; un grand nombre de Sociétés littéraires et savantes répondirent avec empressement à notre appel et promirent d'envoyer des délégations.

La presse, de toutes parts, applaudit : sa puissante voix contribua à donner au projet la faveur populaire.

L'idée étant aussi généralement agréée, il restait à organiser les fêtes et à leur donner le plus grand éclat possible.

La commission d'initiative nommée par l'Académie adressa un pressant appel aux habitants notables de notre ville : « Nous avons, nous, Mâconnais, leur disait-elle en les convoquant à une réunion préparatoire, le double devoir de donner à cette solennité un éclat digne de la renommée de

notre immortel compatriote et de préparer pour nos illustres invités une réception en rapport avec les traditions si hospitalières de notre cité. Tous les habitants, sans exception, unis dans une même pensée patriotique, voudront s'associer à une œuvre qui intéresse la gloire de la ville. » On répondit avec empressement à cet appel. Au début de cette réunion, M. le baron Lombard de Buffières, président, après avoir rappelé les démarches faites auprès de MM. les Membres de l'Académie française et leur heureuse issue, ajouta : « L'Académie de Mâcon, se renfermant dans le domaine littéraire qui est le sien, n'a, quoi qu'on ait pu dire, arrêté jusqu'ici que les conditions de son concours de prose et de poésie : *L'éloge de Lamartine.* Aujourd'hui encore, ne se réservant que la partie littéraire de la manifestation projetée, elle appelle le pays tout entier à s'associer à son œuvre en ouvrant une souscription publique et en s'y inscrivant la première. Aussitôt les listes remplies, appel sera fait à tous ceux qui auront versé, même la plus modeste obole, et un comité d'organisation des fêtes sera nommé par cette assemblée. Cette commission, véritable expression de la volonté de tous, sera alors chargée d'arrêter le programme

des réjouissances qui deviendront, pour ainsi dire, le cadre de la manifestation purement littéraire de l'Académie. »

La réunion approuva ces propositions et, séance tenante, elle nomma une commission de souscription, composée de huit membres, qui, sous la présidence de M. Berliat, organisa très rapidement la quête dans tous les quartiers de la ville.

Les offrandes affluèrent; non seulement, comme devait le constater M. Jules Simon avec une émotion si charmante, non seulement on eut le concours des riches, des heureux, des grands, mais on eut le concours plus précieux, plus touchant des pauvres, des petits et des déshérités. Ce sont les pauvres qui furent le plus empressés à offrir leur obole.

De nombreuses municipalités votèrent des subventions pour les fêtes du Centenaire [1], le Conseil

1. Voici les noms des municipalités qui votèrent des subventions : Lyon, Marseille, Bordeaux, Aix-les-Bains, Chalon, Charolles, Louhans, Cluny, Lournand, Vérizet, Romanêche-Thorins, Vitry, Saint-Romain-sous-Gourdon, Igé, Clessé, Crèches, Fuissé, Mazille, Prissé, Milly, Saint-Sorlin, Saint-Huruge, Sologny, Chaintré, Loché, Saint-Julien-de-Civry, Sancé, Bussières, Gourdon, Solutré, Saint-Vérand, Hurigny, Gergy, Nanton et Le Miroir.

L'Académie de Marseille, le cercle d'Aix-les-Bains, le cercle de la Villa-des-Fleurs d'Aix participèrent également à cette souscription.

général de Saône-et-Loire ne voulut pas rester étranger à ce mouvement de patriotique admiration [1]. Il se souvint que Lamartine l'avait présidé et que l'éclat de cette grande figure avait rejailli sur lui. Il vota une allocation de 2.000 francs. Les ressources ainsi obtenues dépassèrent vingt mille francs.

Restait à composer le Comité d'organisation. Nous l'avons dit, afin de conserver à la fête son caractère d'unanimité mâconnaise, l'Académie de Mâcon avait, dès le premier jour, décidé que l'organisation des réjouissances publiques serait confiée à une commission recrutée sur les bases les plus larges, c'est-à-dire en faisant appel à toutes les bonnes volontés.

Tous les souscripteurs furent convoqués à l'Hôtel de Ville et chargés de former eux-mêmes le Comité. Réunis en assemblée générale, ils décidèrent d'abord de placer la manifestation sous le haut patronage de M. le Ministre de l'Instruction publique et de M. Jules Simon, sénateur, membre de l'Académie française, puis ils procédèrent, par acclamation, à la

1. La subvention du Conseil général de Saône-et-Loire fut votée à l'unanimité, moins une voix.

désignation du Comité qui, à la suite des adhésions recueillies, fut composé ainsi qu'il suit :

Présidents d'honneur : MM. le Préfet de Saône-et-Loire ; le Général, commandant la subdivision de Mâcon ; le Président du Conseil général ; le Président de l'Académie de Mâcon.

Membres d'honneur : MM. les Sénateurs de Saône-et-Loire ; les Députés de Saône-et-Loire ; le Conseil général de Saône-et-Loire ; le Président du tribunal civil de Mâcon ; le Procureur de la République, à Mâcon ; le Président du tribunal de commerce de Mâcon ; le Colonel du 134e de ligne ; l'Inspecteur d'Académie ; le Proviseur du Lycée Lamartine ; M. Dubois, de Cluny, ami et exécuteur testamentaire de M. de Lamartine.

COMITÉ D'ORGANISATION

Président : M. Aubert, docteur médecin à Mâcon.

Vice-Présidents : MM. Pellorce, ancien maire de Mâcon ; Bouchard, professeur au Lycée Lamartine ; Reboul, ingénieur à Mâcon ; Sornay, maire de Milly.

Président du Comité de souscription et de la Commission des finances : M. P. Berliat, avoué à Mâcon.

Secrétaire général : M. Paul Martin, négociant à Mâcon.

Secrétaires adjoints : MM. Bussière, peintre ; Henri Guillemin ; Méhu, notaire à Saint-Laurent ; Chamonard, sculpteur.

Trésorier : M. Emile Gaudez, sous-directeur du Comptoir Mâconnais.

Membres du Comité : MM. le marquis de Barbentane, président de la Société hippique de Saône-et-Loire ; le baron du Teil du Havelt, président de la Symphonie ; M. Léon Schlumpf, président de l'Harmonie ; M. Joseph Guichard, président de

l'Union chorale; M. Albert Goyon, président des Regates mâconnaises; M. Charobert, président du Vélo-Club; M. Boullay, président de la Société d'agriculture; M. F. Lacroix, président de la Société d'horticulture; M. de Benoist, président du Syndicat agricole; M. le commandant Pierre, président de la Société des combattants de 1870; M. Combaut, président de la Société colombophile.

MM. Lenormand, directeur de la Symphonie; Oberdœrffer, directeur de l'Union chorale; Harmant, directeur de l'Harmonie.

MM. le comte de Murard, président du Cercle Senneсé; Déplasse, président du Cercle mâconnais; Ch. Deton, rédacteur en chef du *Journal de Saône-et-Loire*; Mueser, rédacteur de l'*Union républicaine*; les correspondants des journaux de Lyon : le *Progrès*, le *Lyon républicain*, le *Nouvelliste*, l'*Express*, l'*Echo de Lyon*.

MM. A. Durand, avocat à Mâcon; A. Arcelin; Ravat, capitaine en retraite, à Mâcon; P. Maritain, avocat; F. Reyssié, avocat; Louis Gallichon, propriétaire à Charnay; Leroyer, négociant; Buchalet, maître d'hôtel; Mangenot, conservateur des forêts; Siraud, chef de division à la Préfecture; Chatelet, notaire; Leconte, clerc de notaire; Choquin, architecte; Balvay, employé aux postes; Dannaud, conseiller d'arrondissement; Ducôté, conseiller municipal; Authelain, architecte; Ducroux, avoué; Charnay, conseiller d'arrondissement; Bruno, entrepreneur; Dargaud, avoué; G. Lafay, employé de préfecture; Deshaires, notaire; de Vienne, à Crêches; Michel Perret, bijoutier; Dubost, pharmacien; Faye, négociant, juge au tribunal de commerce; Vacher, miroitier; Guillin, pharmacien; Pinchard, architecte; J. Labruyère, négociant; Lex, archiviste; Bryant, huissier; Charvet, ancien négociant; Schondelmeyer.

Le Comité se mit à l'œuvre immédiatement, et fit preuve d'un zèle et d'un dévouement au dessus de tout éloge. Il trouva d'ailleurs l'appui le plus bienveillant auprès des représentants et des hauts fonctionnaires du département, et nous avons le devoir de remercier ici, d'une manière toute spéciale, M. Sarrien, député et président du Conseil général; M. Landard, préfet de Saône-et-Loire; M. le général Schneegans; M. Bidault, colonel du 134e de ligne.

A l'une de ses premières séances, le Comité des fêtes décida la construction d'un hall assez vaste pour contenir plusieurs milliers d'invités. Cet édifice fut élevé en quelques jours sur la place d'Armes. On admira ses proportions élégantes et audacieuses. La surface abritée dépassait 1.600 mètres carrés; cinq mille personnes y pouvaient trouver place. C'était une immense voûte circulaire dont le sommet atteignait 15 mètres de haut. Cette construction improvisée devait cependant se trouver trop petite pour contenir la foule des admirateurs de Lamartine accourus de tous les points de la France. Aussi convient-il de féliciter le Comité qui ne recula point devant cette lourde dépense. Il est également équitable d'adresser les plus sincères éloges à l'architecte [1]

1. M. Choquin, architecte à Mâcon.

et à l'habile constructeur [1] de ce palais improvisé, si harmonieux, si gracieux dans ses proportions que tout le monde regretta de le voir disparaître après une existence aussi glorieuse qu'éphémère. Né pour les fêtes, il disparut avec elles, ne laissant trace que dans le souvenir.

Ce qui restera, c'est le bel Album lamartinien que le Comité d'organisation fit éditer en l'honneur du Centenaire. Il contient une suite de documents intéressants pour les amis du poète, tant par leur authenticité même que par les souvenirs auxquels ils se rapportent [2]. Il est magnifique-

1. M. Bruno, entrepreneur à Mâcon.

2. Nous avons le devoir de remercier les personnes qui ont bien voulu, par leurs communications, aider à la publication de l'Album et de nommer spécialement : Mme la comtesse Valentine de Cessiat de Lamartine, nièce du grand poète ; M. Chevalier, président du tribunal civil de Mâcon, et M. Galland, greffier près le même siège ; M. Levie, conservateur des hypothèques ; MM. Lespinasse et Gautheron, notaires à Mâcon ; M. F. Lacroix et M. J. Protat, de Mâcon ; M. Eugène Charavay, expert en autographes, à Paris ; M. J.-B. Virey, propriétaire au château de Ruffey, près Sennecey ; M. Sornay, maire de Milly. Nous devons un tribut tout particulier de vive gratitude à M. Léonce Lex, ancien élève de l'École des Chartes, archiviste du département de Saône-et-Loire, bibliothécaire de la ville et membre de l'Académie de Mâcon. C'est, en effet, à ses recherches aussi minutieuses qu'exercées, que l'on doit la réunion des documents mis en œuvre. Les notices qui précèdent les planches ont été rédigées par lui avec une érudition égale au pieux respect qui a présidé à l'exécution du travail.

ment illustré par une série de très belles planches dont voici la liste :

Pl. I. Les armoiries de Lamartine, des Lamartine d'Hurigny et de Montceau. — Pl. II. Fac-simile de l'acte de baptême de Lamartine. — Pl. III. Maison natale de Lamartine à Mâcon. — Pl. IV. Portrait de Lamartine à 8 ans. — Pl. V. Portrait de Lamartine à 22 ans. — Pl. VI. Portrait de Lamartine à 45 ans. — Pl. VI bis Portrait de Lamartine à 58 ans. — Pl. VII. Portrait de Lamartine à 70 ans. — Pl. VIII. Fac-simile d'un autographe de Lamartine, vers écrits à l'ermitage de Jean-Jacques Rousseau, à Montmorency. — Pl. IX. Château de Saint-Point. — Pl. X. Château de Montceau. — Pl. XI. La maison de Milly. — Pl. XII. La statue de Lamartine à Mâcon.

Cet Album, luxueusement et artistiquement édité par MM. Protat frères, imprimeurs à Mâcon, demeurera pour les bibliophiles comme un brillant témoin du Centenaire.

Ces renseignements nécessaires étant donnés, il ne nous reste plus qu'à raconter les fêtes elles-mêmes, non sans avoir auparavant payé de nouveau un tribut de remerciements à tous ceux qui ont aidé à leur réussite.

SAMEDI 18 OCTOBRE

Mâcon s'est transformé en jardin enchanté. Depuis huit jours, dans tous les quartiers, même dans les rues les plus petites et les moins fréquentées, les habitants travaillent à embellir les maisons qui disparaissent sous un immense tapis de verdure et de fleurs. Partout des drapeaux et des banderoles aux trois couleurs flottent triomphalement, les rues sont devenues des allées de sapins : « C'est un rêve vert, dit spirituellement un de nos visiteurs. Tout ici est vert, depuis les guirlandes de buis qui le sont encore, jusqu'à M. Jules Simon qui l'est toujours. »

Les étrangers arrivent en foule et ont les yeux éblouis par tant de splendeurs écloses de l'enthousiasme ingénieux de toute une population qui, pour décorer la cité, semble avoir emprunté le pouvoir magique d'Armide.

Afin de rendre justice au zèle de tant de travailleurs inconnus, nous regardons comme un devoir

de donner quelques renseignements précis sur la merveilleuse décoration des rues de Mâcon. Un seul chiffre permettra de se rendre compte du prodigieux travail accompli en quelques jours et des sacrifices faits par la population mâconnaise. Un négociant du quai Sud nous disait que les habitants de ce quartier, associés pour l'embellissement de cette grande voie, avaient employé plus de 1.500 mètres de guirlandes formées de feuillages verts et de fleurs artificielles. Toutes les rues avaient fait des sacrifices et des efforts dans la même proportion.

Tous les habitants avaient rivalisé d'entrain, de zèle et d'ingéniosité. Aussi ne savait-on vraiment à quel quartier donner la préférence. Tous étaient artistement et luxueusement décorés.

En débarquant par le chemin de fer, on trouvait tous les arbres enguirlandés de banderoles et fleuris de drapeaux. A l'entrée de la rue Joséphine, magnifiquement décorée sur tout son parcours, un splendide arc de triomphe souhaitait la bienvenue aux amis de Lamartine. La rue Saint-Brice n'était qu'un long ruban de rameaux verts entremêlés de fleurs. Dans la rue Lacretelle, on s'arrêtait devant un portique représentant des muses dorées, souriantes dans

leur cadre de verdure. Dans la rue de la Barre, on passait sous une voûte verdoyante et fleurie de l'aspect le plus gracieux. La rue Philibert-Laguiche, la rue de l'Héritan se signalaient par leurs édifices de feuillage et leur profusion de fleurs et de drapeaux. La rue Sigorgne a droit à une mention spéciale pour sa décoration ingénieuse : elle avait construit une véritable tour Eiffel, une tour de fleurs comme il convient pour honorer un poète. Nous noterons encore la rue du Pont dans laquelle les devantures des magasins étaient voilées par de gracieuses draperies; les quais qui présentaient l'aspect le plus pittoresque et le plus charmant, et toutes également belles les rues Saint-Antoine, Poissonnière, Dufour, Rambuteau, de Lyon.

Saint-Clément et la Coupée, faubourgs de la ville, avaient rivalisé avec la ville elle-même et la petite cité de Saint-Laurent, notre voisine, s'était associée à notre élan patriotique. Le vieux quartier de la Baille, se souvenant qu'il possédait la maison où est né Lamartine, avait, lui aussi, ses merveilles de décoration.

Rien n'était plus agréable que de parcourir les rues ainsi transfigurées; les habitants des divers quartiers se réjouissaient de leur œuvre; ils en

étaient fiers, ils répétaient naïvement : Lamartine doit être content. Comme le disait un spectateur ému par cet enthousiasme populaire : on aime à se représenter l'ombre du grand poète, errant émue, mélancolique et apaisée, tressaillant d'allégresse devant cette reconnaissante gratitude d'un peuple qui sait se souvenir.

Si le brillant soleil de nos étés illuminait toutes ces magnificences improvisées, le spectacle serait incomparable. Malheureusement, le soleil est maussade et intermittent, le ciel est gris et quelques gouttes de pluie viennent de temps à autre mouiller cet enthousiasme, sans pouvoir l'attiédir.

Les rues sont joyeusement animées. A quatre heures, la foule se presse dans l'avenue de la gare, pour souhaiter la bienvenue aux représentants du Gouvernement et aux délégués de l'Académie française.

M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, représente le Gouvernement; M. le colonel Chamoin représente M. Carnot, président de la République.

Pendant que l'on se presse autour du ministre, que les musiques jouent la *Marseillaise* et que s'échangent les compliments officiels, M. Jules Simon, arrivé par le même train, débarque modes-

tement, sa valise à la main. Bientôt nous le découvrons dans la salle d'attente où il s'est réfugié; tous les membres de notre Compagnie viennent s'incliner respectueusement devant cette majesté du talent, une majesté tout aimable et toute souriante, puis nous faisons cortège à l'éminent académicien qui nous apprend que son confrère, M. François Coppée, retenu par l'état de sa santé, ne pourra présenter lui-même son éloquent hommage à notre grand poète.

Le soir, à six heures, un banquet, offert par la municipalité de Mâcon à M. le Ministre de l'instruction publique, réunissait à l'Hôtel de Ville 180 convives, fonctionnaires du département et de la région, maires et conseillers municipaux, ainsi que les présidents et vice-présidents de l'Académie de Mâcon et du Comité des fêtes.

LA COMÉDIE FRANÇAISE

A huit heures, cinq mille personnes se pressent sous le hall. La lumière électrique jette ses feux éclatants sur cette brillante assistance et met en relief l'ingénieuse et artistique décoration de ce

Colisée improvisé. La charpente disparaît sous les fleurs et la verdure; un immense velum blanc et rouge étend son abri gracieux sur la vaste enceinte. Tout autour, sur des cartouches enguirlandés, on lit les noms que le poète a immortalisés : Mâcon, Saint-Point, Milly, Monceau, Ischia, Balbeck; d'autres rappellent les œuvres les plus populaires du grand génie mâconnais : les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, les *Recueillements*, le *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, *Graziella*, etc.

Une estrade spacieuse a été élevée pour recevoir les représentants du Gouvernement et les délégations des Sociétés littéraires et savantes. Au fond de cette estrade, faisant face à l'entrée, le buste de Lamartine placé sur un piédestal dans un encadrement de verdure et de fleurs, semble sourire aux nombreux admirateurs qui viennent manifester en son honneur [1]. Il est vraiment superbe le coup d'œil de cette salle si magnifiquement décorée et dans laquelle se presse la plus brillante et la plus nombreuse assistance que l'on ait jamais vue réunie à Mâcon.

1. Cette décoration intérieure du hall a été dirigée par un jeune architecte de Mâcon, M. Authelain, auquel elle a valu des félicitations unanimes et bien méritées.

Le cadre est digne des grands artistes qui vont s'y produire.

Cette première soirée est consacrée à l'hommage tout particulier que la Comédie française a tenu à rendre à Lamartine.

La Comédie française est comme le Conservatoire national de nos gloires dramatiques et littéraires; une manifestation semblable à la nôtre ne pouvait la laisser indifférente. Avec un empressement dont nous lui témoignons toute notre reconnaissance, M. Jules Claretie, l'éminent administrateur de la Société, nous avait informé que nous pourrions compter sur le concours gracieux de quelques-uns des grands artistes qui maintiennent au Théâtre-Français sa réputation européenne.

Nous eûmes donc le plaisir d'entendre et d'applaudir Mesdames Adeline Dudlay, Renée Du Minil et Malck, MM. Paul Mounet, Albert Lambert et Dupont-Vernon.

Le programme adopté par ces éminents artistes était très ingénieusement composé. Il permettait d'admirer sous ses formes variées, et à ses différentes époques, le génie poétique de Lamartine.

M. Paul Mounet nous dit l'*Isolement*, la première pièce que Lamartine fit imprimer, « la première

larme qui soit tombée de son cœur. » Il sut rendre avec une émotion sincère la mélancolie profonde dont cette rêverie est empreinte, et des milliers de bravos retentirent à cette touchante apostrophe :

> Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
> Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

M. Albert Lambert a eu la délicate inspiration de donner dans cette fête un souvenir à la mère de Lamartine, cette mère admirable dont notre poète a dit avec vérité : « Ma mère a été la plus grande, la plus douce et la plus permanente occupation de ma pensée. » M. Albert Lambert a récité avec un sentiment juste et pénétrant ces stances si touchantes : « *Le tombeau d'une mère.* » On l'en a remercié par plusieurs salves d'applaudissements. Le brillant artiste a interprété ensuite une pièce d'un genre tout différent : *Les oiseaux* ; elle est moins connue qu'elle ne mérite de l'être, car elle est tout imprégnée de ce poétique sentiment de la nature et de cette philosophie attristée, mais toujours croyante, que l'on retrouve dans la plupart des œuvres de Lamartine. La strophe finale est admirable et M. Abert Lambert l'a excellemment dite :

O mes charmants oiseaux, vous si joyeux d'éclore !
La vie est donc un piège où le bon Dieu vous prend ?
Hélas ! c'est comme nous. Et nous chantons encore !
Que Dieu serait cruel s'il n'était pas si grand !

M. Mounet-Sully, que les Mâconnais avaient si chaleureusement applaudi en 1878, n'avait pu venir à ces nouvelles fêtes; une indisposition nous avait privés du plaisir de l'applaudir encore; il s'était fait remplacer par M. Dupont-Vernon, le très remarquable professeur du Conservatoire, qui a dit avec une verve et une conviction admirables les belles stances sur l'*Immortalité*.

Mlle Malck a récité avec une grâce charmante et une diction irréprochable l'*Hymne de l'enfant à son réveil*, cette merveille de poésie que Lamartine destinait aux enfants et que les hommes lisent toujours avec ravissement. « La poésie de l'enfance n'est pas trouvée, disait notre poète. Il faut épeler aux enfants les pages de la nature et leur chanter en notes simples leurs propres impressions. » Lamartine a donné le modèle à suivre : qui le suivra ? Aussi connue que soit cette pièce, on l'a entendue avec le plus vif plaisir.

Les palmes triomphales de cette brillante soirée appartiennent, par droit de conquête, à Mlles Adeline

Dudlay et Renée Du Minil. Mlle Dudlay a dit la *Réponse de Lamartine à Némésis.* Cette pièce de vigoureuse polémique, cette protestation indignée de l'honnête homme outragé n'a jamais eu une interprète plus éloquente. Les cinq mille auditeurs ont frémi d'enthousiasme lorsque l'admirable tragédienne a dit avec une amertume contenue cette réponse touchante aux calomnies dont Lamartine était abreuvé :

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
N'a point payé la vigne ou le champ du potier;
Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :

Elle sait où du Ciel ce divin denier tombe.
Tu peux, sans le ternir, me reprocher cet or!
D'autres bouches, un jour, te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor.

L'immense salle éclata en applaudissements à cette évocation éloquente de la touchante infortune du grand poéte, jetant à la fin de sa vie ce cri de détresse déjà échappé à Chateaubriand : Heureux ceux qui meurent dans le lit de leurs péres!

Mlle Du Minil a fait entendre une piéce d'un genre tout différent : *Sapho*, cette éloquente réminiscence des souvenirs classiques du poéte. *Sapho* est l'une des premières compositions de Lamartine,

c'est un chant lyrique débordant de passion. Mlle Du Minil l'a interprété avec un talent accompli et une grâce exquise. Il fallait l'entendre dire avec une exaltation de tendresse :

> Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher,
> Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles charmes,
> A son indifférence avaient pu l'arracher,
> S'il eût été du moins attendri par mes larmes!

ou répéter le triste refrain de cette élégie passionnée :

> Redoublez vos soupirs, redoublez vos sanglots!
> Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos.

On a fait une ovation à Mlle Du Minil. Elle était méritée.

La partie lyrique de cette brillante soirée a été également très goûtée, grâce au talent sympathique de Mme Mauvernay, la cantatrice lyonnaise si justement appréciée dans notre région.

Nos trois Sociétés musicales, la Société symphonique dirigée par M. Lenormand, l'Union chorale par M. Oberdœrffer, et l'Harmonie par M. Harmant, s'étaient réservé une petite place dans le programme; le public, par ses applaudissements répétés, leur a témoigné sa reconnaissance.

A notre tour, nous devons remercier chaleureusement tous ceux qui ont contribué au succès de cette soirée, par laquelle nos fêtes en l'honneur de Lamartine ont commencé si brillamment. Ajoutons que cette soirée était au bénéfice des pauvres [1]. Pouvait-on mieux répondre aux vœux de Lamartine qu'en plaçant une bonne œuvre au début des fêtes consacrées à celui qui fut toujours, dans ses écrits comme dans ses actes, le poète de la Charité.

1. Une somme de 1.187 fr., produit net de la fête, a été remise au bureau de bienfaisance.

DIMANCHE 19 OCTOBRE

Mâcon présente l'aspect le plus pittoresque. Des environs arrivent par centaines les visiteurs de toute condition, de tous costumes. Tous les hôtels regorgent de monde, dans toutes les rues il y a foule. Le ciel est gris, maussade, la pluie tombe intermittente, mais les vertes décorations ont gardé toute leur fraîcheur et le peuple reste joyeux et enthousiaste dans ce cadre pittoresque. A chaque instant résonnent les gais refrains des fanfares qui débarquent du chemin de fer, le public emboîte le pas à leur suite et les acclame. Il y a partout une allure de fête de famille qui est charmante.

Un peu avant midi, la rue Saint-Brice prend un aspect de plus en plus animé. C'est là que commence la formation du cortège. Les trente Sociétés qui doivent en faire partie arrivent successivement, remplissant les rues de leurs accents joyeux. Précédés d'un piquet de gendarmes, on voit défiler la Gauloise, la Mâconnaise, l'Union chorale, la Saint-

Hubert et l'Harmonie de Mâcon, les musiques de Chagny, Thoissey, Montceau-les-Mines, Villié-Morgon, Quincieux, Rallye-Chalon (trompes), Cluny, Genouilly, Gergy, Cercle choral du Creusot, Harmonie de Bourg, Cercle musical de Thoissey, Fanfares de Saint-Jean-des-Vignes, de Fuissé, de Mézériat, Trompes caladoises de Villefranche, Chorale de Digoin, Harmonie du Creusot, la Renaissance de Chalon, la Fanfare lyonnaise, musique d'honneur, enfin la Musique du 134e de ligne.

Toutes ces Societés se rendent sur le quai Sud et se rangent autour de la statue de Lamartine où stationne déjà une foule de plusieurs milliers de personnes.

Elles y sont rejointes bientôt par le cortège officiel en tête duquel marche M. le Ministre de l'instruction publique, accompagné par M. Ribierre, chef de son cabinet, et M. Sellier, son secrétaire particulier, et dans lequel ont pris place M. le colonel Chamoin, M. Landard, préfet de Saône-et-Loire, M. d'Auriac, secrétaire général, les délégués de l'Académie française et de l'Institut, l'Académie de Mâcon, les sénateurs et députés, les hauts fonctionnaires du département et de la région, les délégations des

Sociétés savantes, les membres du Comité des fêtes, les représentants des municipalités, etc. Ce cortège se groupe dans une enceinte réservée qui a été aménagée au pied de la statue du poète. Plus de vingt mille admirateurs de Lamartine sont réunis. L'excellente Fanfare lyonnaise fait entendre la marche de Schiller de Meyerbeer. Un pas redoublé, exécuté par toutes les harmonies et fanfares, au nombre de 750 exécutants, lui succède; dans cette foule, un respectueux silence s'établit. Puis la parole est donnée au poète bourguignon, Lucien Paté, que notre Compagnie est fière de compter dans ses rangs.

M. Lucien Paté dit avec une émotion vibrante l'ode superbe qu'il a composée. Chaque strophe est applaudie; les Bourguignons saluent surtout de leurs bravos ce dithyrambique éloge de notre province :

Elle avait les forts, les superbes,
Les grands hommes à pleines gerbes,
A pleines cuves les grands vins ;
Un beau lys manquait à sa flore :
Avec toi, ce lys vient d'éclore;
Tu représentes les divins !

Les bravos retentissent, M. Lucien Paté est

acclamé. M. le Ministre vient le féliciter, et il reçoit des éloges de tous ceux qui l'entourent.

M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, prend ensuite la parole.

En quelques mots, il se fait l'interprète des regrets de M. le Président de la République qui n'a pu assister à cette imposante manifestation, puis il remet à M. le docteur Aubert, président du Comité des fêtes, la croix de la Légion d'honneur. Les applaudissements enthousiastes de l'assistance entière témoignent éloquemment que cette haute distinction est unanimement approuvée. On applaudit de même lorsque M. le Ministre confère les palmes académiques à M. le baron Lombard de Buffières, président, et à M. Lacroix, trésorier de l'Académie de Mâcon. M. Thevenin, maire de Mâcon, et M. Decœne-Racouchot, secrétaire du Conseil général, reçoivent également la décoration universitaire. Cette cérémonie s'est terminée par l'exécution de l'*Ode à Lamartine*, d'Ambroise Thomas, superbement interprétée par un chœur magistral de 300 voix.

Le cortége officiel, précédé par les Sociétés musicales, se remet en marche. Il suit le quai du Sud, la rue Sigorgne, la rue de la Barre, la rue de

l'Héritan et arrive sur la place d'Armes. Sur tout le parcours, il recueille des acclamations et des fleurs; les distances ne sont pas bien observées, la foule se mélange aux autorités et aux délégations, mais personne ne s'en plaint; il s'est établi une sorte de fraternité Lamartinienne qui domine les lois de l'étiquette. Et la fête prend de plus en plus ce caractère familial et intime auquel nous faisions tout à l'heure allusion.

SÉANCE LITTÉRAIRE DU 19 OCTOBRE

Lorsque le cortège officiel arrive dans le vaste hall de la place d'Armes, il le trouve occupé par une assistance innombrable. Six mille personnes se sont entassées dans l'immense vaisseau. L'estrade réservée aux représentants du gouvernement et aux délégations des Sociétés est elle-même envahie. Plus de trois cents fonctionnaires, délégués ou invités de marque s'y pressent. Aussi l'énumération que nous allons faire sera certainement très incomplète et nos omissions seront très excusables.

Au premier rang, nous remarquons : M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, M. le colonel Chamoin, M. Jules Simon, MM. Georges

Picot et Francisque Bouillier, membres de l'Institut; M. le baron Lombard de Buffières, président de l'Académie de Mâcon; M. Landard, préfet de Saône-et-Loire; MM. les Préfets du Rhône, de l'Ain et de l'Isère; M. le docteur Gailleton, maire de Lyon; M. le général Wolf, ancien commandant en chef du VIIe corps; M. le général de division d'Hay-Durand, commandant à Dijon; M. le général de division Thiéry; M. le général Schneegans, commandant à Mâcon; MM. Demôle, Félix Martin et Mathey, sénateurs; MM. Henri Schneider, Boullay, Henri de Lacretelle, Magnien et Gillot, députés de Saône-et-Loire; M. Marignan, premier président de la Cour d'appel de Dijon, et M. Maillet, procureur général; M. Charles, recteur de l'Académie de Lyon, et M. Gravier, secrétaire général du Rhône; MM. Bessard, Dulac, baron de Béost, comte de Rambuteau, Cheuzeville, de La Charme, Bouilloud, Decœne-Racouchot, délégués du Conseil général de Saône-et-Loire; M. Tony Revillon, député, délégué de la Société des gens de lettres; MM. Morin-Pons, Arloing, présidents, Bonnel, secrétaire général, Bouchacourt, Perrin, membres titulaires de l'Académie de Lyon; M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine; MM. les docteurs Ollier

et Rebatel, président du Conseil général du Rhône; M. Fontaine, doyen de la Faculté des lettres; M. Caillemer, doyen de la Faculté de droit, et plusieurs professeurs lyonnais; M. le Cte de Galbert, délégué de l'Académie delphinale; M. le marquis d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie; M. Villard, maître ès-jeux floraux; M. Bulliot, président de la Société éduenne; M. Canat de Chizy, délégué de la Société archéologique de Chalon; M. Chevrier, président de la Chambre de commerce de Chalon; les membres de l'Académie de Mâcon, les membres du Comité des fêtes, les représentants de la presse: MM. Chincholle, du *Figaro*, Mario Fenouil, du *Gaulois;* de Quirielle, des *Débats;* Cornély, du *Petit Journal;* Canton, de la *Lyre universelle;* Angeli, du *Nouvelliste de Lyon;* Victor Authier, du *Courrier de l'Ain;* Crépin-Leblond, du *Courrier de l'Allier;* les correspondants du *Temps*, du *Soleil*, du *Moniteur Universel*, du *Salut public*, du *Progrès de Lyon*, du *Lyon républicain*, de l'*Express*, de la *Revue du Siècle*, du *Petit Lyonnais*, etc.

Dans la salle, au premier rang, tout près de l'estrade, se trouvent plusieurs membres de la famille de notre grand poète : Mme la Ctesse Valentine de Lamartine, Mme Frédéric de Parseval, M. le Cte

de Montherot, l'abbé de Ligonnès, M. le Cte et Mme la Ctesse de Murard.

La séance est ouverte à deux heures et demie. M. le baron Lombard de Buffières, au nom de l'Académie de Mâcon, souhaite la bienvenue à nos hôtes illustres. Malgré la modestie que notre situation nous impose, nous sommes tenus de constater que cette brève allocution a été accueillie par de vifs et unanimes applaudissements.

M. Ch. Pellorce donne lecture du rapport sur le concours de poésie. Ce rapport est concis, non que la matière manque, car les envois ont été nombreux et le concours exceptionnellement brillant, mais les lois de l'hospitalité veulent que nous laissions la plus large place à nos invités.

M. Ch. Pellorce lit ensuite aux applaudissements de l'auditoire les deux pièces de poésie qui ont obtenu des médailles d'or.

M. Tony Revillon parle au nom de la Société des gens de lettres. Son discours est comme un diamant à facettes multiples, ciselées de main d'ouvrier. Prononcé d'une voix chaude et vibrante, entendu des points les plus reculés de l'immense hall, il a été salué à plusieurs reprises par des bravos enthousiastes.

M. Morin-Pons, président de la classe des lettres de l'Académie de Lyon, auquel on avait demandé de se faire l'interprète de toutes les Sociétés savantes et littéraires représentées à cette manifestation, s'est acquitté éloquemment de sa mission. Son discours élégant et délicat a réuni les suffrages approbateurs de l'assistance entière.

M. Georges Picot, membre de l'Institut, lit la magnifique Ode à Lamartine que M. F. Coppée a composée pour cette solennité. M. Georges Picot lit bien, il traduit avec toute son âme cette poésie généreuse. Les applaudissements répétés crépitent lorsqu'arrive cet hommage pieux du poète d'aujourd'hui au poète et au grand citoyen d'hier :

Hélas! autour du juste on fait bientôt le vide.
Les coquilles sont là, prêtes pour Aristide.
C'est le morne abandon, c'est le funèbre soir!
Salut! grand citoyen, calme sous les injures,
Qui t'en vas dignement, sans plaintes, les mains pures,
Et qui sors pauvre du Pouvoir.

Enfin, M. Jules Simon se lève pour prendre la parole. Le silence se fait complet dans l'immense auditoire. On retient son souffle afin de ne pas perdre un mot de cette prose pittoresque, vivante, tour à tour spirituelle et émue, s'élevant sans efforts

aux plus hauts sommets après avoir charmé par les traits de la plus simple et de la plus fine bonhomie. M. Jules Simon lit comme il parle, c'est-à-dire admirablement. Son discours a été l'événement, le triomphe de cette journée. C'est un tableau merveilleusement résumé de la vie, si variée, si complexe de notre immortel compatriote; c'est le portrait le plus ressemblant, le plus vivant, le plus sincère que l'on ait tracé de cette personnalité si vaste, si grande. Et quelle magnifique pensée pour terminer, quelle fin pour couronner son œuvre : « Aucun poète n'a plus souvent parlé de Dieu, c'est ce qui le rend profondément humain; car si Dieu est loin de nous par sa grandeur, il en est tout près par sa bonté. Messieurs, voici un beau jour : une gloire sans tache, un peuple sans dissentiment. » Les bravos retentissent longuement; l'illustre orateur est entouré, félicité, acclamé. Et les cris de vive Jules Simon ! se mêlent aux cris de vive Lamartine !

Pendant cette séance, la foule considérable qui n'avait pu trouver place dans le vaste hall, était dédommagée par différents concerts qui avaient lieu simultanément sur le quai Sud, les places de la Barre, Saint-Louis, Gardon et à Saint-Laurent.

Chacun de ces concerts avait réuni de très nombreux auditeurs.

LE BANQUET

Salle de théâtre hier soir, palais académique il n'y a qu'un instant, le hall s'est transformé subitement en une salle de festin rayonnante et joyeuse. Près de mille convives prennent place autour des tables improvisées. M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, préside. Le repas terminé, M. Landard, préfet de Saône-et-Loire, porte la santé de M. le Président de la République; par ses bravos sympathiques, l'assistance témoigne qu'elle s'associe tout entière à cet hommage rendu au Chef de l'Etat. M. le docteur Aubert, au nom du Comité des fêtes dont il est le président, remercie M. le Président de la République qui s'est fait représenter à cette grande manifestation ; il remercie également « M. le Ministre et tous les hôtes illustres, délégués de l'Académie française et de toutes les Académies de province, vrais représentants de l'élite intellectuelle de la nation, nos sénateurs, nos députés, notre Conseil général, tous nos souscripteurs de Mâcon et de la France entière qui ont rendu

possible cette imposante et patriotique manifestation. » M. le docteur Aubert termine en proposant un toast « à notre fraternité dans l'enthousiasme universel et dans la reconnaissance nationale pour notre grand homme mâconnais ». Et, comme le demandait l'excellent président du Comité des fêtes, tous les convives, le verre en main, fraternisent dans l'enthousiasme.

M. Alfred Mathey, sénateur, MM. Boullay et Henri de Lacretelle, députés de l'arrondissement de Mâcon, rendent tour à tour hommage à la mémoire de Lamartine, puis M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, se lève et, au milieu de l'attention la plus déférente, prononce le beau discours qu'on trouvera plus loin et que les bravos unanimes de l'auditoire ont interrompu à plusieurs reprises.

M. Bessard, vice-président du Conseil général de Saône-et-Loire, termine la série des toasts « en buvant à M. le Président de la République et à M. le Ministre, son représentant ».

Puis les convives se séparent pour aller admirer les illuminations. Jamais, à Mâcon, elles n'avaient été aussi splendides. Toutes les rues sont étincelantes de lumières; les milliers de verres et de

lanternes multicolores semés dans les édifices de verdure donnent à la ville un aspect féerique. Sur les quais, plus de trente mille personnes sont réunies et saluent de leurs applaudissements le feu d'artifice qui est tiré sur la rive gauche de la Saône.

Les vivats de la foule se mêlent aux accents entraînants des fanfares : l'enthousiasme est partout.

Vive Lamartine!

LUNDI 20 OCTOBRE

LE PÈLERINAGE A SAINT-POINT

Le départ de notre train spécial est fixé à sept heures. Il fait encore nuit. Nous sommes une centaine à la gare. La pluie qui tombe persistante et menue a retenu plusieurs pèlerins, l'heure matinale a effrayé quelques autres.

Nous débarquons à la gare de Sainte-Cécile à 8 heures du matin. La pluie s'est arrêtée. Académiciens et délégués des Sociétés savantes, poètes et journalistes prennent place dans une trentaine de voitures des modèles les plus variés. Les brumes épaisses qui estompent le sommet des collines ne permettent pas d'admirer la riante vallée dont Lamartine a dessiné le beau paysage dans le *Tailleur de pierres de Saint-Point.*

A Saint-Point, nous sommes reçus par M. du Mesnil, délégué de la Société de publication des œuvres de Lamartine, un fervent admirateur du

poëte; les habitants nous attendent. Ils ont décoré leur village avec une piété touchante. Comme à Mâcon, il nous faut défiler au milieu de la verdure et des fleurs. « Nous avons bien fait tout ce que nous avons pu, » nous dit un bon paysan. Cela se voit.

Nous arrivons au château. A l'entrée du parc, une émotion respectueuse arrête toutes les conversations, chacun se recueille et évoque l'image et le souvenir du doux et suave génie dont l'âme plane sur ce coin de terre et dont les restes mortels reposent là sous la protection de cette consolante devise : *Speravit anima mea.*

Nous nous rappelons ces touchantes paroles du poëte à ses amis : « Quand j'aurai cessé de parler et que vous vous souviendrez encore; quand vous reviendrez visiter cette vallée de Saint-Point où j'ai laissé tomber plus de rêveries que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin : le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre ses quatre pierres de granit grises, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale, à l'extrémité des jardins, sur les confins

de la vie et de la mort, vous vous rappellerez ce que je vous ai dit. Vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répondre. Cela m'est doux à penser. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là l'homme vit encore un peu dans la vie et dans l'esprit de ceux qui survivent. »

Lamartine! vous vivez encore dans la vie et dans l'esprit de tous ceux qui sont là muets et recueillis auprès de votre tombeau. Et vous vivrez longtemps, vous vivrez tant qu'il y aura des hommes capables de comprendre vos sublimes accents, vos actes de foi, vos élans de courage, vos abattements de tristesse, vos cris de joie, vos gémissements d'angoisses intérieures.

Sous le coup de ces impressions muettes, nous pénétrons dans l'habitation favorite du poète que le culte pieux de M[me] la C[tesse] Valentine de Lamartine a changée en une sorte de sanctuaire de la poésie. Tout y parle aux yeux et aux cœurs, tout y a été religieusement respecté et gardé à sa place. Voici la table où le poète travaillait non loin de cette fenêtre qu'il ouvrait dés l'aube du jour pour aller sur la

grande terrasse chercher l'inspiration, tandis que l'*Angelus* sonnait au clocher si voisin de la rustique église, tandis qu'au loin les bruits familiers du matin annonçaient que le village s'éveillait, que le cultivateur allait prendre son outil et commencer sa journée à une heure où le poète avait déjà, lui, commencé son héroïque travail.

Mme Valentine de Lamartine nous reçoit avec une affabilité charmante et ce grand air de dignité simple et bienveillante qui rappelle l'accueil de son illustre parent. M. le baron Lombard de Buffières, président de l'Académie de Mâcon, présente successivement à Mme de Lamartine tous les pèlerins, M. Francisque Bouillier et M. Georges Picot, membres de l'Institut; MM. Marignan, premier président, et Maillet, procureur général à la Cour d'appel de Dijon; MM. Paul et Victor de Laprade, fils du grand poète si chéri du nôtre; MM. les Délégués des Sociétés savantes parmi lesquels nous devons citer M. Morin-Pons, président de l'Académie de Lyon; M. Bulliot, président de la Société éduenne; M. le Cte de Galbert, délégué de l'Académie delphinale; M. le marquis d'Arcollières, président de l'Académie de Savoie; M. Villard, avocat, maître ès-jeux floraux; M. la Bâtie; M. Mossot, président, et

les délégués de l'Académie Lamartine; M. Chevalier, président du tribunal civil de Mâcon; M. le baron Legoux; enfin, de nombreux représentants de la presse, notamment MM. Chincholle, du *Figaro*; Mario Fenouil, du *Gaulois*; R. de Quirielle, des *Débats*; Cornély, du *Petit Journal*; les correspondants du *Temps*; MM. Angéli, du *Nouvelliste de Lyon*; Crépin-Leblond, du *Courrier de l'Allier*. Nous retrouvons toujours vaillant, malgré ses 89 ans, M. Dubois, l'ami fidèle, courageux et dévoué de Lamartine, celui auquel il écrivait : « Votre amitié avant tout, vive le cœur et vous en avez. » M. Dubois n'avait pu assister à la fête de la veille, mais aujourd'hui, comme le dira tout à l'heure un éloquent orateur, c'est la fête du cœur. Elle ne serait pas complète si M. Dubois était absent. Nous entourons le vieil ami de Lamartine, nous nous pressons respectueusement pour serrer cette main courageuse et loyale. Nous l'écoutons racontant avec bonheur quelques-uns des souvenirs de cette fidèle amitié de quarante années. Mais le temps presse, nous voudrions prolonger notre séjour dans cette chère demeure qui rappelle la mémoire vivante du poète, il faut aller s'incliner et prier sur son tombeau. Le cortège s'y rend dans un pieux recueillement.

Trois magnifiques couronnes offertes, par l'Académie de Mâcon, par l'Académie Lamartine et la Société d'horticulture de Mâcon, sont fixées à la grille du monument. Les pèlerins rangés autour du tombeau méditent en silence le beau cri d'espérance qui s'y trouve gravé par la volonté du poète auquel nous devons cette sublime pensée : J'aime, il faut que j'espère!

Après quelques minutes de recueillement, l'un des délégués, M. la Bâtie, de Belley, s'avance et lit les beaux vers qu'il a composés pour la circonstance et qui sont écoutés avec émotion par les pèlerins ainsi que par la foule de paysans qui sont venus se joindre à nous et apporter leurs hommages touchants et leurs prières au poète qui les a tant aimés.

Nous sommes tout proches de la rustique église de Saint-Point. M. le baron Lombard de Buffières, président de l'Académie de Mâcon, nous en montre l'entrée et nous dit : « Messieurs, Lamartine y allait, si vous le voulez, nous y entrerons aussi. » Tous les pèlerins obéissent à cette invitation si bien exprimée; M[me] Valentine de Lamartine nous précède, nous entrons en répétant tout bas les vers de notre poète :

Qu'il est doux de porter ses pas religieux,
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique,
Dont la mousse a couvert le modeste portique
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux.

L'émotion de tous est profonde en se retrouvant dans cette vieille et modeste église de Saint-Point que Lamartine a plusieurs fois décrite et chantée, où il venait souvent, dans la solitude et le silence, s'agenouiller, méditer et prier. Le curé du village chante pour Lamartine les prières des trépassés; après quelques minutes de religieux recueillement, nous saluons respectueusement Mme la Ctesse de Lamartine que nous remercions de son bienveillant accueil et nous nous retirons.

On redescend au village. Sous une tente improvisée et décorée d'une façon champêtre, un repas rustique, mais excellent, est servi. Environ cent convives y prennent part. M. Francisque Bouillier, membre de l'Institut, préside ces poétiques agapes pendant lesquelles on s'entretient des douces émotions que l'on vient d'éprouver.

Au dessert, M. Bouillier nous adresse de cordiales paroles qui sont applaudies chaleureusement par tous les convives.

Puis, cédant à l'invitation du président et aux

instances de tous les pèlerins, M. Ch. Jacquier se lève et vibrant sous le coup de l'émotion qu'il a ressentie dans cette matinée, prononce la plus poétique et la plus magnifique allocution. L'impression produite par cette parole si élégante, si gracieusement fleurie et d'une inspiration si élevée est celle de l'enchantement. On ne pouvait mieux terminer cette fête de l'intimité.

A midi, nous repartions en voiture pour Sainte-Cécile. Le soleil avait reparu et illuminait gaiement le frais et gracieux paysage de la vallée de Saint-Point, déjà allangui par les teintes mélancoliques de l'automne.

LA DEUXIÈME SÉANCE LITTÉRAIRE

Pendant que les pèlerins de la poésie recueillaient à Saint-Point de si émouvantes impressions, les réjouissances populaires se continuaient à Mâcon [1].

1. A 11 heures du matin, un lâcher de 2.000 pigeons avait lieu sous la présidence de M. le général Schneegans et sous la direction de M. Combaut, président de la Société colombophile de Mâcon, sur le pont de Saint-Laurent. Un des témoins raconte ainsi ses impressions : « Lorsqu'on vit s'élever lentement dans les airs les « nuées tourbillonnantes de ces intelligents messagers, chacun se « reportant à la cause première de ces fêtes ne put se défendre « d'une profonde émotion en voyant l'oiseau monter à ce ciel d'où

A 3 heures, une assistance aussi brillante et aussi nombreuse que celle de la veille se trouvait réunie dans le vaste hall de la place d'Armes. On dut attendre pour ouvrir la séance l'arrivée des pèlerins de Saint-Point. L'Harmonie de Montceau-les-Mines [1] et le Cercle choral du Creusot [2] remplirent très heureusement cet intermède et se firent applaudir par l'immense auditoire.

Le public se succédait autour d'une vitrine placée à la gauche de l'estrade et dans laquelle on avait exposé une collection précieuse d'autographes de Lamartine, plusieurs lettres, les manuscrits des *Harmonies*, de la *Vie de Fénelon*, du *Lac*, de *Jocelyn*, de l'*Ode sur la mort de sa fille*, et l'insigne qu'il portait à l'Hôtel de Ville, le 26 février 1848, jour où il défendait si glorieusement le drapeau tricolore.

« l'inspiration descend. Une foule considérable stationnait sur les « deux rives de la Saône et a suivi avec intérêt le lâcher de pigeons « qui, à l'effet poétique, joint le but tout patriotique, car on sait les « services que peuvent, en temps de guerre, rendre les colombiers « militaires. Patrie et poésie, n'est-ce pas la vraie devise que l'on « pourrait donner à Lamartine. »

Le même jour, à trois heures, sur le quai Sud, une fête gymnique attirait un grand nombre de spectateurs qui applaudissaient aux exercices intéressants de trois Sociétés, la Mâconnaise, la Gauloise, de Mâcon, et la Patriote, de Prissé.

1. Directeur, M. Clément.

2. Directeur, M. Ramally.

La deuxième séance littéraire est ouverte à quatre heures. M. Jules Simon préside, il est entouré de M. Francisque Bouillier et de M. Georges Picot, membres de l'Institut, de M. le baron Lombard de Buffières, président, et des membres de l'Académie de Mâcon, de plusieurs députés et conseillers généraux. Plusieurs hauts fonctionnaires, les délégations des Sociétés savantes, un grand nombre de notabilités ont également pris place sur l'estrade.

La parole est donnée à M. A. Durand, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, qui lit un rapport complémentaire et très intéressant sur le concours de poésie et de prose ouvert en l'honneur du Centenaire. M. Durand lit également et fait applaudir des extraits des pièces couronnées.

M. le capitaine Xardel, auquel une médaille d'argent a été décernée, vient dire lui-même la poésie remarquable qui lui a valu cette récompense, ratifiée par les bravos unanimes et sympathiques de l'assistance.

M. Alfred Piat, membre correspondant de l'Académie de Mâcon, donne lecture d'un sonnet très applaudi.

A ce moment, M. le baron Lombard de Buffières annonce que M. Piat donne à la ville de Mâcon le

manuscrit de *Jocelyn* qu'il possède. Ce don généreux est salué par des applaudissements enthousiastes [1].

M. Ch. Deton, membre de l'Académie de Mâcon, lit un travail sur les dernières années de Lamartine.

Ce travail a été très applaudi et a valu à M. Ch. Deton les félicitations de MM. Jules Simon, Bouillier et Georges Picot.

M. Griveaud, de Joncy, membre correspondant de l'Académie de Mâcon, fait applaudir une Ode superbe, qu'il récite avec une verve et une conviction communicatives.

M. Bouchard, membre de l'Académie de Mâcon, lit une très belle poésie de notre confrère M. de Vienne. Cette pièce d'une haute inspiration a été vivement goûtée.

M. Bertrand, professeur au lycée de Bourg, lit une étude originale et substantielle sur la poésie de Lamartine.

Le programme est épuisé, la séance va être close, tous les regards se tournent vers M. Jules Simon. Notre président, M. le baron Lombard de Buffières, s'adresse à l'éminent orateur; il lui montre l'im-

1. Nous sommes heureux de faire connaître également que M. le Cte de Montherot a fait don à l'Académie de Mâcon d'un manuscrit de Lamartine. Qu'il reçoive ici l'expression de notre reconnaissance.

mense assistance qui ne veut pas se séparer sans avoir joui encore une fois du charme tout puissant de son éloquente parole. M. Jules Simon cède aux instances qui lui sont faites. Il se lève. Dès les premiers mots de son improvisation qui rendent un si gracieux et si touchant hommage aux efforts accomplis par la population mâconnaise tout entière, l'auditoire éclate en applaudissements. Et les salves de bravos ne s'arrêtent plus. Lorsque l'illustre orateur constate que « Mâcon a effacé la tache de l'ingratitude de la France », lorsqu'il remercie ceux qui nous ont offert ce grand spectacle d'un coin de la France où s'est célébrée une fête spiritualiste, c'est une frénésie d'enthousiasme; cinq mille bouches acclament M. Jules Simon, cinq mille personnes sont debout, saluant de leurs vivats le tribun merveilleux dont la voix vibrante vient de susciter de si généreuses émotions. C'est un triomphe!

Après y avoir assisté, on comprend le pouvoir de l'éloquence, on comprend comment Lamartine pouvait arrêter tout un peuple par la seule puissance de sa parole.

Nous ne serons jamais assez reconnaissants à M. Jules Simon pour ce magnifique couronnement

donné à notre manifestation dont il a fait ressortir avec tant d'éclat le véritable sens et la portée.

Cette troisième journée s'est terminée par un bal à l'Hôtel de Ville. Le correspondant du *Journal des Débats* fait à ce sujet cette juste observation :

« Rien n'est venu troubler, dit-il, l'excellente harmonie qui n'a cessé de régner dans tous les esprits. Le Comité des fêtes avait organisé un grand bal à l'Hôtel de Ville. La société de Mâcon et des nombreux châteaux des environs y coudoyait les fonctionnaires. J'avais peine à me croire dans une ville de province française sous la troisième République. La fusion des partis et des classes était complète. »

Cette fusion des partis et des classes, nous l'avons constatée et admirée pendant toute la durée de ces fêtes. C'est un honneur de plus pour notre grand poète que d'avoir provoqué cette fraternité d'enthousiasme, cette union admirable que M. Jules Simon saluait dès le premier jour lorsqu'il disait : Messieurs, voici une belle journée, une gloire sans tache, un peuple sans dissentiments.

Ce même soir, plusieurs milliers d'assistants se réunissaient dans le hall pour assister à un magnifique concert donné par les deux excellentes Sociétés :

la Chorale du Creusot et l'Harmonie de Montceau-les-Mines.

La Chorale du Creusot phrase admirablement, il est impossible d'avoir plus d'expression, plus de grâce, plus de finesse, plus d'ampleur dans le rendu. L'Harmonie de Montceau-les-Mines a mérité le grand honneur d'être comparée par plusieurs dilettanti à la musique de la garde républicaine, dont elle possède la grande puissance, le charme et la sûreté d'exécution.

Les deux Sociétés se sont fraternellement partagé le succès et ont obtenu tour à tour les ovations des dilettanti reconnaissants.

Nous ne saurions trop remercier M. Henri Schneider, directeur des Usines du Creusot, et M. Chagot, directeur de la Compagnie de Montceau-les-Mines, qui ont puissamment contribué à l'éclat de nos fêtes en nous assurant pour les trois journées le concours de ces Sociétés dont le mérite éminent a été consacré par de nombreuses récompenses obtenues dans les concours.

Nous devons aussi une mention reconnaissante à M. Farrouch, un amateur distingué de Nancy, venu tout exprès pour prêter à cette fête musicale l'aide d'un magnifique talent.

MARDI 21 OCTOBRE

Hier, c'était une fête spiritualiste. Aujourd'hui, c'est une fête chrétienne.

Notre Compagnie avait demandé que, le jour anniversaire de la naissance de Lamartine, un service religieux fût célébré pour l'âme du poète et pour les membres de sa famille. Invité par nous à présider cette cérémonie et à faire entendre sa voix éloquente, l'illustre évêque d'Autun, Mgr Perraud, membre de l'Académie française, avait bien voulu accueillir favorablement notre requête.

« L'idée était à la fois belle et hardie, dit le *Journal des Débats*, d'associer les prières de l'Eglise à cette grande commémoration littéraire et de faire prononcer par un évêque l'éloge de l'auteur de *Jocelyn*. Que serait le discours du prélat ? Un morceau académique, un sermon, une oraison funèbre ? S'il se bornait à célébrer le poète, un panégyrique profane ne paraîtrait-il pas singulièrement déplacé dans le temple de Dieu ? S'il voulait rester sur le

terrain de la pure et simple religion, serait-il suivi de tout son auditoire et serait-il sûr de trouver dans son sujet une matière solide et résistante? S'il louait sans réserve, une telle complaisance ne semblerait-elle pas étrange et excessive dans la bouche d'un ministre de l'Evangile? S'il était trop sévère, ne risquait-il pas de diminuer le grand mort, de scandaliser quelques-uns de ses admirateurs, de contrister ses parents et beaucoup de ses amis?

« Mgr Perraud a su éviter ces difficultés qui pouvaient paraître insurmontables. Il a été évêque et académicien sans rien sacrifier de la dignité de l'un, ni du goût littéraire de l'autre. On ne saurait trop admirer l'art consommé avec lequel il a su concilier tant de choses en apparence presque incompatibles et traiter, à la satisfaction de tous, un sujet infiniment délicat. Son discours est certainement l'œuvre la plus originale qu'ait inspirée le Centenaire du poète. »

Toute la presse a rendu hommage à la haute éloquence et à l'inspiration délicate de Mgr Perraud. C'était justice, car l'émotion produite a été grande et unanime parmi l'assistance nombreuse et choisie qui se pressait dans l'église cathédrale de Saint-Vincent, paroisse où Lamartine fut baptisé.

Mgr Perraud nous a présenté Lamartine dans cette magnifique unité qui est l'honneur de sa vie. D'abord l'enfant dont sa mère « épie jour à jour la pensée pour la tourner vers Dieu, comme on épie le ruisseau pour le diriger vers la prairie où l'on veut faire refleurir l'herbe nouvelle ». Puis le poète qui, appuyé sur cette éducation chrétienne, a toujours gardé « à travers les vicissitudes d'une existence très agitée l'idée de Dieu comme l'inspiration maîtresse et souverainement directrice dont rien ne l'a pu faire dévier ». Et enfin le chrétien qui est mort sous la bénédiction du prêtre qui lui présentait le crucifix et qui a reçu le miséricordieux pardon qui lui était offert, voyant réaliser son plus fervent souhait :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe.

Après ce magnifique discours qui, sans le respect dû au lieu saint, aurait été plusieurs fois interrompu par les applaudissements et les témoignages d'admiration du nombreux auditoire, la cérémonie religieuse s'est terminée au milieu du plus profond recueillement.

L'absoute a été donnée par Mgr Perraud assisté de MM. Planus et Gauthey, ses vicaires généraux,

de M. l'abbé Acary, curé de Saint-Vincent, et de plus de cent représentants du clergé de la région.

Pendant l'absoute, la Chorale du Creusot et l'excellente maîtrise de Saint-Vincent ont fait entendre la superbe composition de Gounod : *Ego sum resurrectio et vita.* L'impression fut extrême. Après la cérémonie, les membres de l'Institut, de l'Académie de Mâcon et les délégués des Sociétés savantes sont allés remercier et féliciter Mgr Perraud de l'éloquent hommage qu'il venait de rendre à Lamartine.

APRÈS LES FÊTES

Nos fêtes sont terminées. Les fleurs ont disparu de nos rues, il nous reste les fleurs d'éloquence et de poésie que l'on a semées à profusion autour de la mémoire de Lamartine. Nous avions le devoir de les recueillir pieusement. C'est chose faite. Notre mission est terminée.

Nous aurions voulu donner place dans ce volume aux hommages éloquents que la presse, elle aussi, a décernés à notre grand poète; nous aurions été heureux d'y insérer en même temps quelques extraits des relations enthousiastes que les correspondants des journaux de Paris et de notre région ont publiées sur nos fêtes; si nous n'avons pu le faire, nous tenons, tout au moins, à exprimer notre reconnaissance à la presse française qui a si puissamment concouru à la célébration du Centenaire.

Et maintenant, nous prions que l'on nous permette d'ajouter encore un éloge à tous ceux que la grande mémoire de Lamartine a si justement reçus. Et c'est à notre illustre compatriote lui-même que nous

demanderons cette œuvre. Lui-même a tracé du grand poète tel qu'il le comprenait un portrait qu'il appliquait à un autre génie, mais qui s'adapte trop bien au sien pour ne pas trouver place dans cette couronne lamartinienne :

« Le grand poète, a dit Lamartine, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé; il faut qu'il soit un suprême philosophe, car la sagesse est l'âme et la base de ses chants ; il faut qu'il soit législateur, car il doit comprendre les lois qui régissent les rapports des hommes entre eux, lois qui sont aux sociétés humaines et aux nations ce que le ciment est aux édifices; il doit avoir le cœur d'un héros, car il célèbre les grands exploits et les grands dévouements de l'héroïsme; il doit être historien, car ses chants sont des récits; il doit être éloquent, car il fait discuter et haranguer ses personnages. Il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante et pleine de piété comme celle des femmes; ferme et impassible comme celle des vieillards, car il récite les jeux, les innocences, les candeurs de l'enfance, les attachements et les

déchirements du cœur : il écrit avec des larmes, son chef-d'œuvre est d'en faire couler. Il doit inspirer aux hommes la pitié, cette plus belle des sympathies humaines parce qu'elle est la plus désintéressée. Enfin il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose, même muette, et de remplir toutes les émotions qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur, de je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité.

« Tel devrait être le poète parfait : homme multiple, résumé vivant de tous les dons, de toutes les intelligences, de tous les instincts, de toutes les sagesses, de toutes les tendresses, de toutes les vertus, de tous les héroïsmes de l'âme, créature aussi complète que l'argile humaine peut comporter de perfection. »

Tel devrait être le poète parfait.

Nous sommes tentés d'ajouter : Tel fut Lamartine.

Victor Hugo disait : Le grand Pélasge, c'est

Homère; le grand Hellène, c'est Eschyle; le grand Hébreu, c'est Isaïe; le grand Romain, c'est Juvénal; le grand Italien, c'est Dante; le grand Anglais, c'est Shakespeare; le grand Allemand, c'est Beethoven. « Il n'y a pas, il n'y avait pas encore, selon lui, de grand Français, quand il faisait ce dénombrement. Il laissait à l'avenir le soin de le trouver, » observe spirituellement M. Alexandre Dumas [1]. Peut-être se réservait-il cette place vide pour lui seul. Nous ne sommes pas aussi égoïstes, nous avons voulu dire seulement par cette manifestation : L'un des grands Français, c'est Lamartine. Nous avons revendiqué pour notre compatriote le droit à une place d'honneur dans cette abondante et riche floraison de gloires dont notre pays s'enorgueillit à juste titre.

Et cependant, si dans notre légitime amour-propre, nous, les compat iotes de Lamartine, défenseurs nés de sa gloire, nous disions : Le grand Français, c'est Lamartine; nous trouverions un écho encourageant auprès des célébrités politiques et littéraires qui sont venues nous apporter l'expression éloquente de leur admiration. Nous serions appuyés aussi par l'un des absents involontaires de

1. Réponse de M. Alexandre Dumas au discours de réception de M. Leconte de Lisle.

notre manifestation, par l'un de nos plus illustres écrivains, par M. Alexandre Dumas qui écrivait cette belle page à l'occasion de nos fêtes :

« Ce n'est pas de l'admiration que j'ai pour Lamartine, c'est du culte. Celui qui a écrit les *Méditations*, les *Girondins* et le Manifeste aux puissances étrangères, celui qui a dit le mot de la Chambre des députés et la phrase du Champ de Mars m'apparaît tout simplement comme le plus grand écrivain en vers et en prose, comme le plus grand orateur, comme le plus grand politique, comme le plus grand citoyen des temps modernes. Pour moi, ce n'est pas un grand homme, c'est le grand homme, tout d'un bloc, sans effort, sans préméditation, sans le vouloir pour ainsi dire.

« A mon avis, il échappe à toute analyse, à toute explication. Il est parce qu'il est, comme une montagne, comme une marée, comme un lever de soleil qu'on peut ne pas regarder, évidemment; mais si l'on regarde, on est émerveillé. Il ne reste que de la lumière du passage de Lamartine dans le monde. Il me semble qu'on pourra être encore tous les autres grands hommes, mais qu'on ne pourra plus être celui-là. Bref, je ne le compare pas, je le sépare. »

Ce n'est pas sans une légitime fierté que notre Compagnie publie ce livre. Elle se félicitera toujours d'avoir suscité ces hommages mérités, d'avoir provoqué ce mouvement de justice et de réparation envers la mémoire de Lamartine. Elle sort plus radieuse de ces fêtes, cette chère mémoire, elle s'offre dans tout son éclat au respect glorieux des siècles futurs.

Nous avons ouvert la voie, d'autres la suivront. Nous avons célébré le premier Centenaire de Lamartine; la postérité renouvellera cet hommage.

Le marbre et le bronze peuvent passer. Ce qui ne passe point (*ære perennius*), c'est le sentiment d'admiration que l'on retrouve dans l'esprit de tout un peuple, et qui s'entretient et se développe par des manifestations comme celles du mois d'octobre 1890.

AVERTISSEMENT

La Commission de publication[1] *nommée par l'Académie de Mâcon a le devoir de donner quelques explications sur le classement et sur le choix des documents contenus dans ce volume.*

La Commission a suivi le programme des fêtes. Elle a inséré intégralement et par rang de date tous les discours, pièces et mémoires qui ont été lus ou prononcés.

Elle a été obligée d'opérer des retranchements dans l'importante étude de M. de Soubesmes; malgré le vif intérêt qu'elle présente, cette étude ne pouvait, à cause de ses dimensions, être publiée en entier.

La Commission a pensé, en outre, que le monument élevé à la gloire de Lamartine par tant d'orateurs et d'écrivains éloquents ne serait pas complet si elle n'y ajoutait les hommages rendus au grand poète mâconnais par

1. *La Commission de publication était ainsi composée :* MM. Ch. Pellorce, Bon Lombard de Buffières, Bouchard, A. Durand, F. Lacroix, Reyssié, Ch. Deton, *rapporteur*.

des admirateurs dont le suffrage jouit d'une autorité consacrée.

La Commission n'a donc pas hésité à publier dans ce volume du Centenaire les éloquents discours de MM. Sully-Prudhomme et Claretie, de l'Académie française, et la ravissante poésie de M. Clovis Hugues, bien qu'ils aient été prononcés lors de l'inauguration de la statue de Lamartine à Passy.

S'il lui fallait, non pas invoquer une excuse qui n'est pas nécessaire, mais donner une raison de cette publication, la Commission pourrait alléguer d'abord que la cérémonie de Passy a été une date particulièrement mémorable pour les admirateurs de Lamartine. Elle a été le point de départ du retour réparateur qui s'est opéré dans l'opinion publique d'une façon éclatante en faveur du grand poète mâconnais.

S'il fallait une autre raison, la Commission dirait qu'elle aussi prend son bien partout où elle le trouve et qu'ayant à composer cette anthologie lamartinienne, elle eût manqué à son devoir en n'ajoutant pas ces fleurs au bouquet d'éloquence et de poésie qu'elle a recueilli.

DISCOURS

DE

M. LE B^{ON} LOMBARD DE BUFFIÈRES

Président de l'Académie de Mâcon.

Monsieur le Ministre,
Monsieur le Colonel,
Messieurs de l'Académie française,
Mesdames, Messieurs,

Je suis vraiment confus que le devoir m'oblige à prendre le premier la parole dans une solennité aussi grande, aussi imposante, aussi vraiment digne de notre immortel Lamartine. Mais je vous dois d'exprimer tout d'abord à nos illustres hôtes avec quel sentiment de bonheur et de reconnaissance nous les voyons répondre à notre appel.

Si nous avons le regret de ne pouvoir compter aujourd'hui parmi nous M. le Président de la République, nous lui sommes du moins infiniment reconnaissants d'avoir bien voulu se faire représenter à ces fêtes vraiment nationales, et nous prions M. le colonel Chamoin de lui témoigner notre profonde et respectueuse gratitude.

Que M. le Ministre de l'instruction publique me permette aussi de remercier en son éminente personne le Gouvernement

de la République de sa bienveillante sollicitude. Sa haute présence ici et celle des représentants de la nation sont, en effet, l'hommage le plus éclatant que la patrie puisse rendre au grand homme qui a su élever si haut notre gloire littéraire.

Qu'il me soit permis aussi d'adresser nos remerciements les plus empressés au Conseil général de Saône-et-Loire et à M. le préfet Landard pour leur si bienveillant appui.

En confiant à M. François Coppée et à M. Jules Simon le soin de la représenter au Centenaire de celui qui fut si longtemps des siens, l'Académie française a voulu précisément nous rappeler ces dons si merveilleux de notre cher poète : bien dire, bien penser, trouver le vrai chemin du cœur. Profondément touchés d'une aussi gracieuse pensée, nous prions l'auguste Compagnie et ses illustres représentants de vouloir bien agréer ici l'expression de notre plus vive gratitude.

L'Institut tout entier, lui aussi, a voulu s'associer à cette fête de l'intelligence en déléguant auprès de nous M. Francisque Bouillier et M. Georges Picot, membres de l'Académie des sciences morales et politiques; je les prie de vouloir bien dire à ce grand corps, l'élite du monde scientifique, combien nous sommes sensibles à cette nouvelle preuve de haute sympathie. Nous la regarderons toujours comme le plus précieux des encouragements.

Au nom de l'Académie de Mâcon, je suis heureux également d'exprimer notre réelle gratitude aux nombreux représentants des divers corps de l'Etat ici réunis et tout spécialement à MM. les Membres de l'Université et à MM. les Membres des Sociétés savantes. Ce sera l'honneur de ces nobles Compagnies d'avoir tenu à être présentes le jour où la France glorifiait la

mémoire de l'un de ses plus illustres enfants, de l'un de ses plus beaux génies.

Enfin, au milieu de cette immense et gracieuse assemblée, vivante image des sentiments d'inaltérable attachement du pays tout entier à cette grande figure, permettez au petit-fils de celui qui, il y a juste cent ans, signait ici même, de sa main d'enfant, l'acte de baptême de son futur ami, permettez-lui, dis-je, d'adresser le plus respectueux salut à celle qui fut la véritable fille de Lamartine, à celle qui personnifie, à nos yeux à tous, la famille, le cœur et le dévouement.

RAPPORT

DE

M. Charles PELLORCE

De l'Académie de Mâcon.

Messieurs,

Lorsque l'Académie de Mâcon eut pris la résolution de célébrer le centenaire de la naissance de Lamartine, son premier soin fut de mettre au concours l'éloge du poète.

La forme fut laissée libre. Les concurrents eurent la faculté d'écrire en prose ou en vers.

Notre Société pouvait craindre que son appel ne fût pas entendu, ou ne donnât que des résultats peu dignes du sujet.

Déjà, en 1878, elle avait ouvert un concours de poésie à l'occasion de l'inauguration de la statue élevée par la ville de Mâcon à l'auteur des *Méditations*.

Ce fut un sonnet qui obtint le premier prix.

« Le concurrent le mieux inspiré, disait alors notre regretté confrère, M. Ch. Alexandre, — l'ami et le témoin des tristesses de Saint-Point, — a été celui qui, renonçant à tenter l'œuvre impossible d'étreindre Lamartine en des strophes impuissantes, lutte de Jacob contre l'ange, s'est borné à illuminer la statue de l'auréole de l'apothéose. »

En 1883, l'Académie française rouvrit l'arène. Cette fois, un grand poète y descendit.

M. Jean Aicard reçut de l'illustre assemblée une couronne digne d'elle, digne d'être offerte à la grande mémoire qu'elle avait voulu célébrer.

Le sujet semblait épuisé. Aussi, lorsqu'au commencement de l'année on apprit que l'Académie de Mâcon avait mis au concours l'éloge de Lamartine, on proclama de divers côtés que notre tentative ne produirait rien. On nous disait :

« La poésie se meurt, la poésie est morte.

> C'en est fait, ce n'est plus l'idéal qui la mène.
> L'enthousiasme est mort, l'expérience est reine [1].

« Laissez dormir Lamartine dans les plis de son suaire, tissé d'indifférence et d'oubli. Lamartine est un classique, on ne le lit plus. Votre fête du Centenaire, votre concours, n'auront servi qu'à faire constater l'impuissance de le comprendre, l'impuissance de le glorifier. »

L'Académie de Mâcon n'a pas cru à ces fâcheux pronostics.

Elle a provoqué les poètes, et la foule des timides, des inconnus est accourue, tous ceux qui voilent leur faiblesse ou leurs illusions sous ce billet cacheté qui recèle le nom ignoré du concurrent malheureux, tous ceux aussi qui, dans l'ombre, avaient pleuré, aimé, espéré avec le poète et voulaient à leur tour essayer de le chanter.

Vingt mille vers, à notre appel, ont surgi autour de ce grand nom, entonnant un Hosanna sans fin d'admiration,

1. Jean Aicard : *Lamartine*, pièce couronnée par l'Académie Française.

maladroite parfois, puérile souvent dans la forme, mais sincère toujours, toujours émue, gerbes de poésies cueillies à l'aventure et qui révèlent moins l'art qui les a groupées que la piété qui les a cueillies.

Assurément notre Société n'espérait pas renouveler cette surprise enchanteresse de l'année 1820 dont l'éblouissement, voilé par instants, n'a pas cessé de durer. Mais si, dans ce flot débordant de poésies, elle n'a pas découvert quelque Méditation nouvelle, du moins parmi les 147 poèmes qui lui ont été présentés en a-t-elle rencontré un certain nombre de vraiment remarquables. Six poésies lui ont paru mériter d'être couronnées.

Deux d'entre elles ont dû être mises *ex æquo*, au premier rang. L'une d'une aspiration plus soutenue, d'un mouvement plus voisin de l'ode; l'autre mieux pénétrée de ce qu'on pourrait appeler le souffle Lamartinien, plus attendrie, plus émue. Ces deux pièces semblaient du reste avoir précisé leur caractère propre par le choix des devises, l'une :

Grand esprit et grand cœur,

l'autre, ces deux vers de Lamartine :

Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs.

L'Académie a jugé ces deux pièces dignes d'une médaille d'or, dignes surtout de prendre place dans cette fête de la poésie.

Au surplus vous en jugerez, messieurs, puisque aux termes du concours les pièces couronnées doivent être lues en séance publique.

Messieurs,

Pour célébrer Lamartine, pour exalter cette poésie qui ne lassera jamais l'admiration et qui restera la plus haute expression de la pensée humaine tant que l'homme aura soif d'idéal et d'infini, il fallait un poète dont l'âme charmante eût retenu quelque écho des *Méditations*, et sur les lèvres duquel eût passé le souffle des *Harmonies*.

Il fallait un grand orateur, un penseur épris de spiritualité, un esprit ouvert aux nobles aspirations du beau et du bien, un Maître pour qui l'art d'écrire n'a plus de secrets.

Notre Société a demandé ce poète et cet orateur à l'Académie française ; l'illustre assemblée lui a répondu en envoyant pour la représenter à notre fête du Centenaire M. François Coppée et M. Jules Simon.

Ainsi, messieurs, dans cette grande journée du 20 octobre 1890, ni l'éloquence ni la poésie n'auront manqué à la glorification de Lamartine, et ce sera l'honneur de l'Académie de Mâcon, en obtenant pour cette manifestation à la fois patriotique et littéraire le patronage de l'Institut de France, d'en avoir ainsi inscrit la date ineffaçable dans les annales de la Patrie et d'en léguer à la postérité le culte pieux.

POÉSIE

DE

M. Gaston BASTIT

DITHYRAMBE

Grand esprit et grand cœur.

Au dessus de la terre, au dessus des nuages,
Plus haut, plus haut encor, toujours plus près des cieux,
Comme l'aigle volant vers les célestes plages,
Le poète s'élève et plane radieux.
Il lui faut les hauteurs, et l'air pur, et l'espace!
Lorsque son âme enfin respire en liberté,
Il abaisse les yeux, et son regard embrasse
La Nature et l'Humanité.

Ce poète, c'est toi, Lamartine! ton âme
S'élance dans les airs sur des ailes de flamme;
Et, dans ces régions du vaste firmament
Où le rêve s'envole et plane solitaire,
Ton génie inspiré joint le ciel et la terre
Dans son immense embrassement!

Ce besoin d'infini qui tourmente les hommes,
Nos aspirations, nos élans vers les cieux,
Nos efforts pour monter de la terre où nous sommes
Vers ce monde idéal qui flotte loin des yeux,
La soif de l'inconnu qui dévore nos âmes,
Notre ardeur à chercher la loi de l'univers,
Tous ces tourments, tous ces désirs, toutes ces flammes,
Brûlent, débordent dans tes vers !

Tu pénètres le sens de l'énigme du monde :
Dieu t'apparaît partout ! La nature féconde
Te montre sa puissance et te peint sa bonté ;
Tu vois dans l'ouragan sa colère qui passe,
Dans le jour sa splendeur, sa grandeur dans l'espace,
Son âge dans l'éternité.

Pour toi donc l'univers est un immense emblème ;
Et, quand pour y voir Dieu tes efforts seraient vains,
Ce Dieu, tu le verrais mieux encore en toi-même
Car l'âme réfléchit ses attributs divins.
Oui, Lamartine, l'homme est la vivante image
De l'Etre tout puissant ; c'est dans l'Humanité
Qu'avec le plus d'éclat, sans ombre, sans nuage,
Resplendit la Divinité !

L'homme, ce corps chétif, cet amas de poussière,
Tu nous le montres roi de la nature entière,
Vivant par la pensée en tout temps, en tout lieu,
Ayant — couronne auguste et privilège austère —
Le génie à son front pour dominer la terre,
La vertu dans son cœur pour monter jusqu'à Dieu !

Pourtant, — lorsque ton âme ardente de poète,
Avide d'infini, mais jamais satisfaite,
Monte toujours plus haut dans son rêve exalté,
Lorsque pour son désir fougueux, illimité,
Le firmament n'a pas d'assez vive lumière,
Le temps d'assez longue carrière,
L'espace assez d'immensité, —

Ce n'est pas seulement l'Inconnu qui l'attire
Et qui la fait rêver du céleste séjour;
Ce qui l'exalte encore, et l'embrase, et l'inspire,
C'est ce grand sentiment, le plus humain : l'Amour.
L'Amour, lui qui pour nous met le ciel sur la terre,
Lui qui de volupté nous inonde le cœur,
Et nous fait concevoir l'idéal, le mystère
De l'infini dans le bonheur!

Aussi de tous les biens passagers de la vie,
Aucun ne vaut pour toi ce trésor de l'amour!
Puissance, honneurs, plaisir que le vulgaire envie,
Hautes ambitions qui s'écroulent un jour,
Rien de cela ne vaut cette union intime
De deux âmes qui n'en font qu'une, l'entretien
Des propos à voix basse, et l'extase sublime
D'un cœur qui bat contre le tien!

Non, pas même la gloire accordée au génie,
La gloire avec l'espoir de l'immortalité,
Ne vaut ces courts moments d'une joie infinie
Qui valent tout un siècle en leur rapidité,

Ces moments d'amoureuse et douce nonchalance
Où, la main dans la main, les yeux à demi-clos,
On vogue sur un lac, mollement, en silence,
Au gré des vents, au gré des flots!

O poète inspiré! Quand la foule en délire
Piétinait l'idéal sous son talon vainqueur,
Ce fut en ce moment qu'aux accents de ta lyre
Ton génie exprima les élans de ton cœur.
Lorsque le mal du siècle exerçait ses ravages,
Quand tu voyais le ciel se voiler de nuages,
Quand les instincts grossiers rampaient autour de toi,
Ton âme, s'arrachant à ce contact funeste,
Trouva pour s'élancer vers la voûte céleste
Les ailes de l'amour et celles de la foi!

*
* *

Il fut des jours pourtant où ton âme croyante
Vit sa foi, cette foi si forte et si vaillante,
Faiblir et chanceler sous les coups du malheur!
Le doute t'envahit, et tu maudis Dieu même!
Mais ce cri de révolte insensé, ce blasphême,
C'était le cri de la douleur!

Ah! c'est qu'autour de toi la mort impitoyable
Frappait incessamment dans sa rage effroyable
Les êtres adorés qui faisaient ton bonheur!
Tu t'insurgeais alors contre la loi terrible
De ce Dieu qui semblait prendre un plaisir horrible
Aux déchirements de ton cœur!

Mais tu perdais bientôt la force de maudire ;
Souvent, dans le plus vif accès de ton délire,
Lorsque ton désespoir montrait le poing au ciel,
Tu sentais dans ton cœur le repentir descendre,
Et tu courbais le front sans chercher à surprendre
    Le secret providentiel :

Devant le crucifix où la bouche d'Elvire
Avait laissé tomber l'*irrévocable adieu*,
Ton âme de chrétien, acceptant son martyre,
    Retrouvait l'espérance en Dieu !
Et quand ta pauvre enfant mourait à son aurore,
Etouffant dans ton sein le cri qui s'échappait,
Auprès de son cercueil tu bénissais encore
    Le Dieu cruel qui te frappait !

Ton cœur, tout embrasé d'une foi débordante,
    Etait comme la torche ardente
    Du frère de Graziella
Qu'en pleine mer le vent en fureur et la lame
Secouaient sans pouvoir en éteindre la flamme :
    Dans les tempêtes de ton âme
    La foi toujours étincela !

Heureux ceux dont la foi brille comme la tienne !
Ceux qui dans l'infortune ont cette âme chrétienne,
    Ce flambeau providentiel !
    En vain la torche éblouissante
Sous le vent du malheur se courbe frémissante,
La flamme se redresse et monte vers le ciel !

*
* *

Ah ! si tes vers sont beaux, c'est que ton âme est belle !
La poésie en est le souffle, le parfum.
Tu reçus le baiser de la Muse immortelle ;
Et, chez toi, le poète et l'homme ne font qu'un.
Poèmes, éloquence, histoire, fantaisie,
Pensée et sentiment, actions et discours,
Tout ce qui vient de toi, grand homme, est poésie ;
Le poète est partout et rayonne toujours !

Tu l'es même au milieu des luttes politiques :
Au dessus des partis élevant ton drapeau,
Le cœur tout frémissant de vœux patriotiques,
Tu combats pour le vrai, pour le grand, pour le beau !
Les esprits positifs, ceux qu'on nomme les sages,
Dédaignent les hauteurs où tu t'épanouis...
Ils disent : « Le poète ? il est dans les nuages ! »
Soit : il en descendra pour sauver son pays !

Ecoutez les rumeurs de la guerre civile.....
Le peuple des faubourgs s'avance en rugissant ;
Voyez, il envahit déjà l'Hôtel de Ville !
L'Emeute agite en l'air son drapeau menaçant.
Une foule en haillons, s'excitant elle-même,
Hurle ses volontés dans ses cris de fureur ;
Elle veut imposer le drapeau rouge, emblème
De son idéal : la Terreur !

O France ! ô mon pays ! regarde ton poète
Au milieu de la foule en fureur, l'arme au poing !

Les sabres qu'on agite au dessus de sa tête,
Les cris, les coups de feu, ne l'intimident point.

Quand l'insurrection crie : « A mort, Lamartine ! »
Lorsqu'il voit les fusils braqués sur sa poitrine,
C'est à coups d'éloquence et de raisonnements
Qu'il combat cette foule et fait tomber ses armes ;
Et la foule s'apaise, applaudit, fond en larmes,
Etouffant l'orateur dans ses embrassements !

Pendant trois jours, sans cesse il descend dans la lice
Et là, risquant sa vie et redoublant d'efforts,
Il recommence, à chaque instant, son sacrifice,
Et fait à la Patrie un rempart de son corps !

Enfin, vaincue après cette lutte acharnée,
La Révolution recule consternée,
Emportant dans ses bras l'étendard odieux ;
Et, dans l'air qui frémit des cris de délivrance,
Le drapeau tricolore au dessus de la France
        Fait flotter ses plis glorieux !

Lamartine, sois fier de ton œuvre féconde,
De ta gloire qui brille à nos yeux éblouis :
Poète, tes accents ont enchanté le monde,
Citoyen, ton courage a sauvé ton pays !

Et cependant, bientôt, cette gloire éclatante
S'éclipse, et ton grand nom s'efface dans l'oubli !
La faveur populaire, hélas ! est inconstante...
Ton règne est terminé, car ton astre a pâli !

Tu devras tout souffrir, noble et triste victime!
On te reprochera même ta pauvreté,
Ta fortune engloutie en un profond abîme :
L'abîme de ta charité!

Mais c'est en vain sur toi qu'on versera l'outrage,
Poète! le malheur essaiera vainement
De flétrir ta vieillesse et d'user ton courage :
Au sein de la ruine et de l'isolement

Tu garderas toujours l'âme vaillante et pure;
Comme le fier laurier au plus fort de l'hiver,
Dans le dépouillement de toute la nature,
Conserve son feuillage vert!

Si tes contemporains ont méconnu ta gloire,
Nous te vengerons, nous! et la postérité
D'âge en âge fera resplendir ta mémoire
Dans le rayonnement de l'immortalité!

Tu nous apparaîtras dans ta gloire bénie
Souriant et le front ceint du laurier vainqueur,
Réunissant en toi la grandeur du génie,
La noblesse de l'âme et la bonté du cœur.

Ton image pour nous aura ce caractère :
Tu représenteras l'Idéal radieux,
Les pieds appuyés sur la terre,
Mais le front levé vers les cieux!

POÉSIE

DE

M. A. FAUQUEUX

Lamartine ! pardon, si je lève la pierre
Du sépulcre où tu dors dans l'humble cimetière,
Et si ma faible voix vient troubler ton sommeil !
Comme un autre Saül, j'évoque ta grande ombre ;
Qu'elle daigne accourir au bruit des vers sans nombre
    Qui vont monter vers le soleil !

Lorsque vers l'Orient blanchit l'aube nouvelle,
Et que le rossignol a caché sous son aile
Son merveilleux gosier tout palpitant d'amour,
Mille petits oiseaux, que réveille l'aurore,
Essaient de répéter le chant qui vibre encore
A travers les jardins et les bois d'alentour.

Nous sommes le bouvreuil, le merle et la fauvette ;
Nous gazouillons dans l'ombre ; et toi divin poète,
Tu fus le rossignol qui chante à pleine voix.
L'écho nous a redit l'hymne de ta jeunesse ;
Mais qui rapportera la lyre enchanteresse
    Qui frémissait entre tes doigts ?

Qui donc héritera de ton vaste génie ?
Qui donc nous les rendra ces torrents d'harmonie
Qui coulaient à longs flots des sources de ton cœur ?
Qui donc pourra jamais, s'il n'est pas Lamartine,
Dérober une plume à ton aile divine
Et retracer tes jours de gloire et de douleur ?

O poète immortel, je ne suis qu'un barbare ;
Je n'ai jamais été l'émule de Pindare,
Et je n'essaierai pas de le suivre en son vol.
Je t'apporte humblement mon hymne séculaire ;
Mais il n'appartient pas au passereau vulgaire
De chanter comme un rossignol.

*
* *

L'homme de Waterloo gisait à Sainte-Hélène
Comme l'aigle vaincu qui s'enfuit de la plaine
Avec sa gorge ouverte et sa blessure au flanc,
Et cherche pour mourir quelque rocher bien sombre,
Où l'hyène et le chacal, qui le guettent dans l'ombre,
Ne profaneront pas son cadavre sanglant.

Celui qui s'éteignait dans l'île solitaire
Avait fait tant de bruit en passant sur la terre,
Avec ses lourds chevaux et ses canons d'airain,
Que l'on n'entendait plus, à travers les tempêtes,
Ni le chant des oiseaux, ni la voix des poètes,
Ni les soupirs du cœur humain !

Mais quand le dernier son des dernières mêlées
Se fut évanoui dans le fond des vallées,

Une voix vint du ciel, et se mit à chanter;
Et cette voix était et si douce et si pure,
Que la brise du soir suspendit son murmure;
Et que l'oiseau des nuits se tut pour l'écouter.

Ce n'était plus la voix puissante de Corneille,
Ni celle de Racine, industrieuse abeille,
Qui butinait son miel aux fleurs du monde ancien;
C'était un instrument aux accords séraphiques,
Grand orgue qui soupire, au fond des basiliques,
 L'hymne moderne du chrétien.

Tu chantais, Lamartine, *à l'ombre du vieux chêne*,
Les vallons paternels, les ruisseaux et la plaine,
Et les raisins dorés suspendus aux coteaux;
Le soleil qui se couche, au loin dans la prairie,
Et la cloche du soir berçant ta rêverie
Comme le zéphyr berce un nid dans les roseaux.

Et tu disais les monts glacés de la Savoie
Leurs pics tout blancs de neige où dort l'oiseau de proie,
Et le beau lac d'azur immobile le soir;
La bien-aimée assise au bord de son rivage,
Et le miroir des flots qui gardait son image
 Et ne devait plus la revoir.

Et la terre pleura cette Elvire si belle
Qui ne vécut qu'un jour, et mourut immortelle;
Et lorsque s'envola dans un monde meilleur
Celle qu'avait chantée une Muse inconnue,
Le Dante salua la nouvelle venue,
Et Laure et Béatrix l'appelèrent : ma sœur.

Tu suivais pas à pas, sur sa route fatale,
L'homme toujours vaincu dans la lutte inégale,
Tombant des cieux au gouffre où Byron s'arrêta;
Et tu jetais toi-même, en sondant cet abîme,
Un cri de désespoir déchirant et sublime
    Comme le cri du Golgotha.

Mais tu ne bus qu'un jour à cette coupe amère;
Tu croyais, Lamartine, et le Dieu de ta mère,
Le Dieu qu'elle priait au pied de l'humble autel,
Ecartait de ton cœur le doute et le blasphème;
La douleur fut pour toi comme un nouveau baptême,
Et ton hymne d'amour remonta vers le ciel.

Comme on voit en été, sur la cîme d'un frêne,
L'essaim tourbillonnant faire autour de sa reine
Un bruit d'ailes joyeux dans le feuillage vert,
Quand tu donnas l'essor à la Muse nouvelle,
Les poètes en foule accoururent près d'elle,
    Et ce fut un divin concert.

L'un, consacrant sa lyre aux mânes de Tyrtée,
Empruntait les accents de sa voix irritée,
Pour réveiller la Grèce et flétrir ses bourreaux;
L'autre, au fond des grands bois, s'imaginait entendre,
Dans l'air lointain, du cor mélancolique et tendre
L'appel des paladins trahis à Roncevaux.

Un autre, enfant sublime, hier encor notre maître,
Et le plus grand de ceux que le siècle vit naître

Suspendait tout un peuple à ses lèvres de feu...
Et pendant qu'à tes pieds se pressait la phalange,
Tu planais dans l'azur avec tes ailes d'ange
    Chantant toujours et louant Dieu.

Ce Dieu que tu voyais dans le cèdre et l'hysope,
Dans la planète d'or que suit le télescope,
Et dans le pur cristal des ruisseaux murmurants,
Dans l'oiseau qui voltige et l'insecte qui passe,
Dans le moment qui fuit et le temps qui l'efface
Et dans le crucifix au chevet des mourants.

Ce Dieu qui pèse tout dans la même balance,
Qui réserve aux héros justice ou récompense,
Et dans sa large main tient le sort des combats!....
Ah! quand je lis ces vers, vaincu par ton génie,
Tombant à deux genoux comme un enfant qui prie,
    Je plains celui qui ne croit pas!

Tu parcourais le monde en célébrant sa gloire;
Tu cherchais, par delà les bornes de l'histoire,
La trace des géants dans Balbek endormis;
Au pied du mont sacré qui vit le grand mystère,
Tu pleurais, en songeant aux choses de la terre,
Sur le tombeau du Christ à Mahomet soumis.

Et revenant bientôt à tes Alpes de neige,
Auprès de ton ami, le curé de Valneige,
Tu remontais à l'heure où le ciel l'appela;
Et trouvant dans son cœur le doux nom de Laurence,
Tu l'immortalisais, dans un chant de souffrance,
    Comme Elvire et Graziella.

Mais un jour, descendu des sommets poétiques,
Laissant à tes rivaux les joûtes olympiques,
Tu crus voir dans le ciel un nouveau *labarum*,
Où l'ombre de Vergniaud, de la fosse commune,
Se levait, et du doigt te montrait la tribune,
Et sa place encor vide au milieu du *forum*.

Et tu vins l'occuper, combattant sans relâche
Pour le pauvre qui souffre et l'humble qui se cache,
Pour la sainte patrie et pour l'humanité;
Aux Girondins martyrs tressant une couronne,
Et menant à l'assaut le peuple qui frissonne
  A tes accents de liberté.

Mais il verse parfois la ciguë à Socrate.
Et tu devais savoir que c'est besogne ingrate
Que vouloir diriger le cours du genre humain;
Qu'on peut mettre une digue à la mer en colère,
Mais qu'on n'arrête pas le torrent populaire
Comme un fleuve captif qui se révolte en vain.

Tu voulus cependant dominer la tempête;
Seul, devant tout un peuple, ô sublime poète,
Ainsi qu'Adamastor, debout sur un rocher,
Tu dis au flot humain, qui s'avance et qui gronde :
« Le drapeau tricolore a fait le tour du monde
  Malheur à qui l'ose toucher! »

Et le flot recula devant ta voix puissante.
Mais l'homme n'est pas Dieu pour souffrir qu'on le tente,

Qu'on lui montre la route et le but d'une main,
Et que de l'autre main on s'accroche à la rêne.
Noble athlète vaincu, tu tombas dans l'arène,
Et ton jour immortel n'eut pas de lendemain.

Je ne te suivrai pas dans ta longue agonie
Quand tu passais dans l'ombre, en laissant ton génie
Aux ronces du chemin que du pied tu heurtais;
Je ne te suivrai pas au sommet du calvaire
Où tu vins déposer, loin d'un monde vulgaire
    La lourde croix que tu portais.

Tu n'as pas vu du moins les sombres jours d'épreuves,
Où se mêlaient à l'eau limpide de nos fleuves
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain;
Tu n'as pas entendu, du vallon solitaire,
Le fracas des obus qui labouraient la terre
Et réveillaient les morts endormis dans son sein.

Tu reposais déjà dans ton humble village;
Va, tu seras bien mieux sous ce riant ombrage
Que sous le vaste abri des Panthéons dorés;
Tous les oiseaux du ciel chanteront sur ta tombe;
Et quand on entendra roucouler la colombe
    Les fleurs reviendront dans les prés.

Les oiseaux et les fleurs te resteront fidèles;
Qu'un autre siècle passe, et d'autres fleurs nouvelles
T'enverront leurs parfums dans les beaux soirs d'été;
D'autres oiseaux naîtront parmi les fleurs écloses.
Et tant qu'il restera des oiseaux et des roses
Tes vers retentiront dans la postérité.

DISCOURS

DE

M. Tony REVILLON

En 1842, j'étais au collège de Mâcon, qui s'appelle aujourd'hui le Lycée Lamartine. Plus tard, à Paris, Lamartine a facilité mes débuts ; sa maison m'était ouverte. Voilà pourquoi la *Société des Gens de lettres* m'a choisi pour la représenter. Elle a pensé qu'à côté des grandes voix qui célèbreront aujourd'hui Lamartine la voix d'un compatriote et d'un ami serait écoutée.

C'est à Mâcon et à Milly que Lamartine reçut ses premières impressions ; c'est là qu'il sentit frissonner sa jeunesse aux premières révélations de son génie, et c'est là qu'il revint quand la gloire portait son nom à tous les échos du monde. C'est encore à Mâcon que sa vieillesse aimait à se reposer des déceptions et des ingratitudes qui font saigner comme des blessures. La pensée de Lamartine, à toutes les périodes de sa vie, revint toujours avec émotion au pays natal.

L'homme garde longtemps dans son âme l'empreinte qu'y laissent l'éducation de la famille et le milieu où il a vécu enfant. Lamartine fut élevé à un foyer de vaincus. Son père était un officier de l'ancienne armée ; sa mère était une catholique fervente. Le père parlait du roi, la mère parlait de Dieu. C'est dans la Bible qu'il apprit à lire. Mais, quand il regardait devant lui, il voyait les Alpes à l'horizon. Alors il se sentait

un homme nouveau. A côté des exaltations que ces grandes lectures et les voix de la famille avaient mises dans son cœur, il entendait aussi ces voix inconnues de la terre dont il était troublé et charmé. Il s'abandonnait à ces émotions qui le berçaient comme des vagues et il essayait de les rendre en poète que le rythme entraîne, que la mesure balance, et qui s'enivre de la musique des mots.

Pendant les longues années de sa jeunesse inoccupée, il aima passionnément la nature dont il entendait les harmonies.

Il marchait dans la vie, radieux ou rêveur. Il s'arrêtait sur le penchant d'une colline plantée de chênes ou de châtaigniers. La vigueur des grands arbres plaisait à son sentiment de la force et le vent dans les feuilles apportait à son âme la songerie des choses. Il frappait à la porte du presbytère. Il écoutait dans le verger le murmure virgilien des abeilles. Toutes ces sensations l'absorbaient; il en laissait pénétrer en lui la douceur. L'amour lui montait au cœur et son imagination en était enchantée. Elle découvrait pour lui des féeries. Les lacs lui apparaissaient dans la lumière, ou bien il chantait, avec des mélancolies qui n'ont pas de nom parce qu'elles n'ont pas de cause, avec les larmes chaudes de la vingtième année, l'amour qui s'enfuit comme une ombre dans l'immense tristesse des eaux, le soir.

Mais il y avait dans ce poète la sève puissante qui arrache aux contemplations où les nerfs se détendent, où la nature s'endort. Ce qui l'attirait, c'était les sommets, les lacs, la mer, les solitudes. Il aimait les hauteurs, non pour regarder en bas, mais pour voir plus haut et plus loin. Son idéal était fait des grandes lignes pures qui sont l'art éternel. On a dit que sa

poésie était vague, parce que l'harmonie y est répandue éparse et confuse comme les parfums dans l'air, mais chacune de ces strophes porte une idée. Partout dans son œuvre, la pensée est vivante. Le philosophe que les grands thèmes de la vie, la destinée de l'homme, le sort de l'humanité avaient conquis, savait bien ce qu'il pensait, ce qu'il voulait, et il le disait dans cette langue souveraine dont les anciens avaient fait le secret des dieux.

Ceux de mon âge se rappellent le Lamartine d'après *Jocelyn*, le Lamartine des *Girondins*. Le poète est allé du rêve à la vie, le philosophe est allé de la pensée à l'action. Un admirable esprit politique inspire ses discours; il écrit l'histoire de la Révolution comme un magique évocateur qui fait se lever de leurs tombes tous les héros de cette épopée, avec leur humanité retrouvée, leurs passions, leurs faiblesses, leur idéal de générosité et de sacrifice.

Lamartine, à cette époque, nous apparaît comme un patricien de l'ancienne Rome, descendant en robe blanche au Forum, entouré d'un cortège de clients et d'amis. Il a, comme les patriciens, la tradition des aïeux, le sentiment de la grandeur historique, l'amour éclairé de la patrie; il a de plus qu'eux ce sentiment moderne : l'humanité. Il est éloquent, courageux; il a les larges vues de l'homme d'Etat. Lui qui tient au passé par sa famille, ses relations, les habitudes de sa vie, il a ouvert son esprit, comme on ouvre la voile aux vents du large, aux idées du siècle, et il comprend la démocratie. De même, adolescent, entre son père et sa mère, il voyait devant ses yeux des choses que leurs yeux ne voyaient pas.

Il nous apparaît encore sur le seuil de son château de

Montceau, accueillant, les mains tendues, ses voisins les vignerons, en même temps que les visiteurs des deux mondes. Ou bien, dans ce jour inoubliable du banquet de 1847, sur le quai de Mâcon. L'orage a enlevé les tentes, la pluie a inondé les tables, les convives se sont dispersés. Tout à coup le vent tombe, le soleil reparaît, et c'est sous un ciel clair, avec un arc-en-ciel au dessus de la prairie que Lamartine parle de progrès, de réformes et de liberté.

Quelques mois plus tard, il proclame la République à l'Hôtel de Ville, il abolit l'esclavage, il oppose à la menace de la coalition des rois contre la jeune République l'alliance des peuples. Paris l'acclame et dix départements le choisissent pour député.

Puis la destinée, capricieuse comme la mer qu'avait chantée le poète, se tourne contre lui.

Quelques hommes sont entrés pauvres dans la politique pour en sortir riches. Lamartine y est entré riche pour en sortir pauvre. Il avait rempli la première moitié du siècle de l'harmonie de sa poésie, du bruit de ses discours, de l'éclat de ses actes. Au seuil de la seconde moitié, il est vieux, il est pauvre, c'est un vaincu. Il faut qu'il travaille pour vivre. A tout ce qui l'enivra de poésie et d'amour, à tout ce qui l'exalta d'initiatives ardentes, à ses vers, à sa prose, il demande aide pour terminer sa vie. Il devient homme de lettres, il est des nôtres.

La *Société des Gens de lettres*, où son souvenir est conservé comme un culte, lui envoie son hommage. C'est le premier d'entre nous, qui fut trois fois glorieux par le rêve, la pensée et l'action, que je salue aujourd'hui avec un respect filial et une émotion infinie.

DISCOURS

DE

M. MORIN-PONS

Messieurs,

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon ne pouvait demeurer étrangère à la grande manifestation d'aujourd'hui; elle s'est empressée de répondre à l'appel de sa sœur de Mâcon. La courtoisie qui a présidé à cette organisation me vaut une place privilégiée, d'où je suis invité à prendre la parole au nom de mes collègues, au nom pareillement des Académies et Sociétés littéraires des départements, représentées dans cette enceinte. De la double délégation qui m'est attribuée je mesure l'honneur et le fardeau.

A ce concert de haute éloquence comment, messieurs, ajouter une note personnelle? Je ne chercherai pas à vous intéresser par quelque commentaire peu digne de vous être offert. Qu'il me soit permis toutefois de vous entretenir d'un sentiment très vif que j'ai éprouvé quand le Centenaire de Lamartine a été annoncé.

A Paris, à Lyon, j'ai vu des journaux acclamer ces projets, c'était justice, mais entourer ces acclamations d'une sorte de programme de devoir rétrospectif à accomplir, comme s'il s'agissait de remettre en honneur un nom quelque peu

démodé, de ramener des regards distraits sur une étoile pâlie dont le crépuscule du siècle aurait voilé l'éclat. Sans méconnaître aucune des cordes lyriques qui ont fait vibrer les générations présentes, nous sommes de ceux qui croient que Lamartine était de la race des dieux; le mot n'est pas trop fort pour définir le souffle ailé qui la propageait, cette pensée si profonde, si émue, si virgilienne, dont le seul défaut était de s'attarder, de se délayer quelquefois au risque de se perdre à force d'abondance.

Oui, malgré ces déviations, la source était presque surhumaine, et le filet cristallin de son onde pure traversera les siècles. Nous saluons avec un pieux enthousiasme la date du 21 octobre; l'hommage était dû, nous l'acquittons respectueusement; mais, dans cent ans, à pareille heure, ce peintre, ce contemplateur de l'œuvre de Dieu, comme il s'est appelé lui-même, n'aura rien perdu du rang qu'il occupe dans la phalange des vrais poètes. Messieurs de l'Académie française, il y a peu d'années, dans un de ces tournois littéraires qui, après avoir charmé un auditoire d'élite, vont retentir dans toute la France, c'est un de vous qui l'a dit : « La postérité sait bien son métier. » Avec elle, plus de camaraderies complaisantes, plus d'adorations factices. Armée d'un niveau implacable, et pendant que la goutte d'eau creuse la pierre, l'éternelle rongeuse sape des hauteurs qui se croyaient des rocs, mais elle épargne çà et là, de temps à autre, quelques sommets devant lesquels même elle s'incline. Au chemin de l'immortalité ce n'est pas le poids du bagage qu'elle considère : un cri parti du cœur, un lambeau de chair palpitante arraché aux entrailles d'un être qui souffre, une extase sublime, voilà tout ce qu'elle

demande. Et ce qui subsistera de Lamartine, ce n'est pas l'homme politique, entraîné loin de sa voie par des illusions qui avaient du moins leur côté généreux, et qu'a sillonnées une page grandiose ; ce n'est peut-être pas l'historien, si attachant cependant dans ses récits lumineux et imagés, c'est le poète, à la fois créateur et interprète, qui a le mieux compris la grande âme invisible de la nature, et rêvé des horizons célestes. *Sunt lacrymæ rerum*! Il a recueilli ces larmes, le doux chantre dont les accents répétés d'âge en âge diront, comme les échos de son lac : Il a aimé!

Il a aimé, il a surtout adoré. « Adorer, c'est vivre, a-t-il écrit quelque part. Au fond, je ne crois pas, ajoutait-il, que l'homme ait été créé pour autre chose. » Certes, le feu des passions, l'esprit des temps modernes n'avaient point passé, sans les atteindre, sur les sentiments que la piété maternelle avait inculqués dans sa jeune âme, mais la solitude le ramenait bientôt à ses invocations spontanées. Incapable de maudire, n'ayant pas toujours le courage de se résigner, il entonnait, nouveau psalmiste, l'hymne permanent de l'univers « au Roi de l'espace et de l'éternité ». Devant ces effluves de spiritualisme, en face de cette religiosité instinctive et pénétrante, faites, messieurs, comparaître un instant l'école positiviste; écoutons la grande désespérée, dont la voix semble sortir d'un sépulcre à peine refermé :

La nature sourit, mais elle est insensible.
    Que lui font vos bonheurs?
Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle
    Et vous laisse la mort.

Hé quoi! serait-il vrai que « l'équipage affolé de la nef humaine manœuvre en vain devant l'Epouvante et le Deuil? »

Ah! serrons-nous bien vite auprès de notre poète cherchant son divin maître

> Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
> Couché sur le rivage ou flottant sur les mers,
> Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

Qui donc a pu dire : Lamartine a vieilli? Le jour où son nom sera oublié, l'espoir en Dieu aura disparu de ce monde; on ne pourra plus graver sur une tombe, comme à Saint-Point :

Speravit anima mea!

POÉSIE

DE

M. François COPPÉE

De l'Académie française.

Des millions de fois les cieux sont centenaires.
Nous sommes, fils d'Adam, pareils aux éphémères
Dont les chauds tourbillons vibrent, l'été, dans l'air;
Et cent ans pleins de faits dans l'histoire du monde
Ne durent, devant Dieu, qu'un souffle, une seconde,
Le rapide instant d'un éclair.

Pourtant, l'être chétif qui naît, s'agite et passe,
Ce rien dans la durée et ce rien dans l'espace,
Jeté comme une plume à l'onde des torrents,
Peut resplendir, s'il est marqué par le génie,
Dans l'avenir lointain, d'une gloire infinie;
Et l'homme et le siècle sont grands.

Au lever radieux de l'âge dont nous sommes,
Ce fut l'explosion des esprits et des hommes.
Quelle aurore emplissant de clartés tout l'azur!
Et, dans le groupe élu, qu'un signe prédestine,
Ton front sous le laurier se dresse, ô Lamartine!
L'un des plus hauts et le plus pur.

Après tant d'échafauds, après tant de batailles,
Quand la France saignait encor par mille entailles,
Tout à coup une voix suave s'entendait.
Sur la lyre oubliée et si longtemps muette,
Tu préludais... Enfin ! C'était un vrai poète !
C'était une âme qui chantait !

De l'art ? Non. Plus et mieux. C'était le don suprême,
Et l'inspiration prise à sa source même ;
Le vers pur, chaste, noble, harmonieux toujours,
Et toujours, — qu'il chantât l'élégie ou le psaume, —
Sublime sans effort, comme la fleur embaume,
Comme le fleuve suit son cours.

Tu disais ta prière ; et toutes les pensées
Se croyaient par un chant du Paradis bercées.
L'Infini, c'était Dieu ; la Nature, l'autel.
Tu pleurais tes amours ; et tous les cœurs de femmes
Palpitaient en suivant la cadence des rames
Qui frappent ton « Lac » immortel.

Toujours, toujours plus haut, comme un aigle s'élève,
Tu planais. L'homme est grand, as-tu dit, par le rêve.
Peut-être, dieu tombé, du ciel se souvient-il ?
Toi, du moins, tu gardas ta céleste origine,
O charmeur, et ta voix d'ange, ta voix divine,
Nous console dans notre exil.

Jeune et prodigue, alors, ah ! que ta vie est belle !
Dans les pays dorés dont la clarté t'appelle,

Tes chefs-d'œuvre sont faits aussitôt que conçus.
Puis, par les mers d'azur, roi de la Poésie,
Tu pars et vas baiser, sur la terre d'Asie,
La trace des pas de Jésus.

Mais la France a besoin de toi pour son service.
Plein de l'amour du peuple et prêt au sacrifice,
Te voici, fier tribun, sur les rostres monté.
La houle des partis en bas s'agite et gronde;
Le Poète ne sert que deux causes au monde,
La Justice et la Liberté.

Un trône est renversé; nous courons à l'abîme...
Pauvre homme de génie, ô cœur simple et sublime,
Je songe à tes vieux jours par tant d'ombre envahis,
A notre oubli coupable, à ta fin triste et noire!...
Ah! proclamons, devant ton auguste mémoire,
Qu'alors tu sauvas ton pays.

Le lendemain : « Assez de rêveurs! Trop de lyre! »
Disait-on. Ils sont prêts, sans doute, à le redire,
Ceux dont la politique est la profession.
Point de lyre aujourd'hui! L'absence est trop certaine.
Nuls rêveurs! Mais où sont les voix de Démosthène
Et les vertus de Phocion?

Tu les eus, Lamartine, en cette heure d'alarmes.
A l'Europe irritée et la main sur ses armes,
Comme un gage de paix tu montras l'idéal :
La République probe, indulgente, sereine;
La concorde entre tous, la fraternité reine,
L'âge d'amour, la fin du mal.

Oh! quel réveil affreux, quand la guerre civile
Sous l'étendard sanglant vint à l'Hôtel de Ville!
Mais que tu fus alors noble, intrépide et beau!
Par ton verbe de feu l'émeute apostrophée
Recula. Que pouvaient les monstres, quand Orphée
Avait la garde du drapeau?

Hélas! autour du juste on fait bientôt le vide.
Les coquilles sont là, prêtes pour Aristide.
C'est le morne abandon, c'est le funèbre soir!
Salut! grand citoyen, calme sous les injures,
Qui t'en vas dignement, sans plaintes, les mains pures,
Et qui sors pauvre du Pouvoir.

Dirai-je tes vingt ans de vieillesse attristée,
Tes chagrins, ta maison de famille quittée,
Pour un peu d'or, avec des larmes de douleur?...
Qu'on fut ingrat!... Mais non, point de parole amère.
Tu n'en as dit aucune, et tu savais qu'Homère
Serait moins grand sans le malheur.

Ne songeons qu'au triomphe! Enfin! justice est faite.
Le jour où tu naquis met ta patrie en fête.
Elle honore ton nom, l'acclame et le bénit.
Ton œuvre nous voit tous inclinés devant elle,
Poète, et te voici dans la gloire immortelle,
Que chaque siècle rajeunit.

DISCOURS

DE

M. Jules SIMON

Messieurs,

En me voyant ici entouré des populations accourues pour fêter le premier des centenaires de Lamartine, je me rappelle une autre fête, à laquelle j'ai assisté à côté de lui, il y a quarante-deux ans.

Le Gouvernement avait appris des saint-simoniens qu'il faut donner aux déshérités des fêtes publiques, puisqu'ils n'ont pas de fêtes privées, et qu'on peut donner à ces fêtes de l'utilité et de la grandeur en les employant à répandre des idées morales. Nous célébrions ce jour-là la fête de la Concorde, entre la journée du 15 mai, où le peuple avait jeté ses représentants dans la rue, et les funèbres journées de juin, où la civilisation entière fut menacée. Le hasard fit que je me trouvai assis sur l'estrade, immédiatement derrière Lamartine : « Monsieur, lui dis-je, quel que soit le nom officiel de la cérémonie, c'est la fête de Lamartine qu'un peuple entier va célébrer. » Il me serra la main avec une gravité bienveillante, car il n'était pas de ceux qui reçoivent les compliments avec

effusion. Le défilé commença, et il fut évident tout aussitôt que j'avais raison.

La garde nationale parut la première. On avait fait courir dans les rangs l'ordre de crier : « Vive l'Assemblée nationale ! » Quelques colonels, fidèles à la consigne, et qui d'ailleurs étaient députés, essayèrent de pousser ce cri ; mais derrière eux toute la troupe criait : « Vive Lamartine ! » Légions par légions passaient au pas de course devant lui, et toujours, en passant, on lui jetait le même cri avec un ensemble formidable, qui couvrait le bruit du canon.

Puis vint le peuple, par masses profondes, trois ou quatre cent mille hommes, sans ordre, sans étiquette, les magistrats en robes, les professeurs, les membres de l'Institut en costume, mêlés à la foule des femmes et des enfants; des prêtres catholiques donnant le bras à des pasteurs protestants, de vieux soldats dans l'uniforme des temps héroïques, des députations de sociétés populaires, des théories de jeunes filles vêtues de blanc et portant des fleurs; et tous, d'une même voix et d'un même cœur, criaient : « Vive Lamartine ! » Beaucoup de femmes montaient sur l'estrade et lui baisaient la main, quelques-unes répandaient des larmes. Elles lui donnaient des bouquets et des couronnes de laurier. Nous en étions encombrés autour de lui. Il s'était levé, il tendait la main, le front haut, le corps immobile, la figure calme. Il n'eut pas même un tressaillement dans cette longue journée. Je ne crois pas qu'il y eût sur terre un autre homme capable de recevoir une telle ovation sans émotion et sans étonnement.

Il avait cinquante-sept ans.

Je ne vous raconterai pas sa vie. Le monde entier la connaît. Il naquit à la veille même de la Terreur. Son père était emprisonné et désigné pour la guillotine quand le 9 Thermidor le délivra. Il reçut ici même une éducation chrétienne. Il appartenait à la monarchie par les traditions de sa famille, par les leçons reçues dès le berceau, et par les malheurs et les dangers de son père. Il la servit comme garde du corps, entra dans la diplomatie et fut nommé en 1833 député de Dunkerque. Il commença une vie nouvelle à partir de ce moment. La première et la plus radieuse moitié de sa vie avait appartenu sans partage à la poésie.

Illustre et populaire, à un âge où les autres cherchent encore leur voie et essayent timidement de se faire accepter, d'une beauté plastique presque idéale, noble, ce qui était alors quelque chose, il avait eu de brillants succès dans le monde; mais il s'y regardait comme un étranger, comme un passant. Il disait : « La nature ne m'avait pas fait pour le monde de Paris. Il m'offusque et il m'ennuie. Je suis né Oriental et je mourrai tel. » Il s'échappait, il fuyait, dès qu'il avait une occasion ou un prétexte, il courait ici, à cause d'une famille adorée et des chers souvenirs de l'enfance, ou en Italie, à cause du soleil. Il finit par faire en Orient ce voyage qui est devenu un de ses beaux livres, qui fut pour lui comme un rêve et pour l'Europe un éblouissement. Il y jeta ses trésors; il y perdit les délices de son cœur, sa fille chérie. Il parut au milieu des poètes et des philosophes orientaux comme un des leurs. Ils accouraient autour de lui pour l'entendre et lui demander de prophétiser. Le sultan, pour mieux marquer son admiration, lui fit présent d'un territoire.

Il était poète par don de nature, dès son enfance. Il aimait cette langue cadencée, sonore comme la musique, vague comme elle, un peu plus précise cependant, exprimant toutes les sensations, depuis la terreur jusqu'à la grâce et renfermant parfois la pensée dans une brève et heureuse formule, qui en augmente la force et en perpétue la durée. D'autres ont employé tous les efforts de la volonté à développer et à féconder leur génie; il n'a eu qu'à suivre le sien, qui lui fournissait en abondance les images, la passion et l'harmonie. Il portait les beaux vers et les laissait tomber de ses lèvres comme un arbre situé dans un sol fertile, sous les regards du soleil, se couvre de fruits et de fleurs, et jonche autour de lui la terre de ses produits embaumés et savoureux.

Comme c'était un homme de peu d'efforts, c'était aussi un homme de peu de livres. Nous connaissons par lui-même ses amis de chevet : Job, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Rousseau, et surtout Ossian et *Paul et Virginie*. Il goûtait peu les poètes de ses premières années, poètes de boudoirs ou de tréteaux, qui confondaient la grâce avec les fadeurs ou étouffaient l'art sous la règle. Indifférent aux écoles et aux préjugés, il exprimait des idées modernes dans la langue du grand siècle, qui est la vraie langue française. Il blâmait ceux qui, regardant la poésie comme le privilège des âge primitifs, ne savent qu'imiter et recommencer. Il sentait, en lui et autour de lui, dans les besoins et les aspirations de cette société qui venait d'être remuée jusque dans ses fondements, une source nouvelle et plus puissante de poésie. Elvire avait été la première inspiratrice. Elle mourut. L'âme du poète n'en fut pas refroidie, parce qu'elle transporta plus haut les élans de son amour.

La Révolution avait chassé la religion ; l'Empire l'avait rappelée, mais comme moyen de police. La Restauration la reprenait comme une égide pour elle, comme un frein et une consolation pour le peuple. Une école de philosophie, qui avait mis les doctrines de l'Encyclopédie en catéchisme, s'efforçait, dans la métaphysique, de se passer de Dieu, et, dans la pratique, de le rendre impopulaire. Lamartine sentait la noble inquiétude de Chateaubriand, le tourment des philosophes spiritualistes.

Il sentait Dieu, il voyait le mal, il cherchait à les concilier par l'inspiration, comme les philosophes les concilient par l'observation et l'induction. Tout grand poète est doublé d'un philosophe, toute philosophie confine à la poésie. Même origine et même fin ; il n'y a de différence que la route. Ramener le monde à Dieu, la société humaine à la foi, et les déshérités de la vie à une condition plus heureuse, ces grands problèmes religieux et sociaux assaillaient son esprit et le remplissaient de tristesse ou de joie suivant qu'il en voyait le côté ténébreux ou le côté lumineux.

Son âme était comme possédée par un christianisme poétique où le scepticisme à peine senti apportait la passion et la lutte, où une sorte de panthéisme inconscient et intermittent ouvrait des horizons éblouissants et des mirages trompeurs. La vieille foi survivait, triomphait, appuyée sur des traditions séculaires et sur les enseignements maternels, toujours présents à son esprit, et renouvelés même après la gloire. Quelle qu'ait été la diversité des impressions que la nature jetait dans son âme et par son âme dans ses vers, le fond en fut toujours un profond instinct de la divinité dans

toutes choses. Quand il lisait ses *Méditations* à quelques amis, la nouveauté de ces sentiments et de ce langage leur arrachait des cris d'admiration. Ils copiaient ses vers, ils les apprenaient par cœur, ils les récitaient dans le monde. Il fallut le violer pour les publier. Il ne voulut pas d'abord y mettre son nom. « C'est un jeune homme qui s'essaye, disait l'éditeur. Si ces *Méditations* plaisent au public, il en a d'autres qu'il publiera ensuite. » Le succès fut foudroyant. Ce siècle n'en avait pas vu de semblable depuis le *Génie du Christianisme*. Lamartine devint en un seul jour, non seulement illustre, mais populaire. Il eut cette gloire, la plus enviable pour le génie, de charmer les hommes et de les améliorer en même temps, en remplissant leurs cœurs de grands sentiments et en nourrissant leurs esprits de nobles pensées.

Il donna après les *Méditations*, la *Mort de Socrate*, le *Dernier Chant de Childe Harold* et les *Harmonies poétiques et religieuses*. Dans un morceau sur les *Destinées de la Poésie*, écrit en 1834, il disait : « Ne laisserai-je ma pensée poétique que par fragments et par ébauches, ou lui donnerai-je enfin la forme, la masse et la vie dans une œuvre qui se tienne debout et qui vive quelques années après moi ? » Il rêvait d'écrire un poème où le problème de la destinée humaine, tel qu'il se pose aujourd'hui entre la religion et la science, fournirait à lui seul les péripéties du drame et les éléments de la passion. Il n'en a donné que l'épisode de *Jocelyn*, un épisode qui est un poème.

Ce fut une séance mémorable de notre Académie que celle du 1er avril 1830, où le grand Georges Cuvier reçut le jeune et grand Lamartine. Ce jour-là tout le public lettré applaudit dans le monde entier. Il applaudit même Georges Cuvier

reprochant à Lamartine de songer à remplir un rôle politique : il semblait qu'il n'eût pas le droit de dérober une de ses journées à la poésie. Trois ans après, et pendant son voyage en Orient, il était nommé député à Dunkerque. L'étonnement fut général. On disait : « Que va-t-il faire dans la galère politique ? » Il semblait qu'il désertât. Pour lui, il pensait que l'action était un devoir. Il faut faire aux hommes tout le bien qu'on est capable de leur faire. Si les hommes qui ont en eux la pensée du ciel désertaient la vie active, ils livreraient la société aux hommes géométriques qui ne sont propres qu'à calculer et qui ne peuvent pas s'élever, puisqu'ils ne savent pas sentir. Il ne voulait agir, dans ces commencements, qu'au sein d'une assemblée, parce qu'on n'y a pas d'autre responsabilité que celle de ses propres actes et de ses propres paroles, tandis qu'on répond de ses voisins dans un ministère. Il ne se serait pas baissé, à cette époque de sa vie, pour ramasser un portefeuille, s'il l'avait vu par terre à ses pieds. Il ne fallut rien moins qu'une révolution pour le faire descendre à la qualité de gouvernant. Il prit à la Chambre le seul rôle qui lui convînt, le rôle d'isolé. Il était trop grand pour entrer dans un parti ; trop grand aussi pour en fonder un : il fut un général sans soldats. Il porta à la tribune les questions sociales, auxquelles nul ne songeait. Il parlait à la postérité. On admirait la magnificence de son langage et l'élévation surhumaine de ses aspirations. Ces géométriques, ces hommes d'affaires disaient : « C'est un poète. » C'était un homme.

L'amour des déshérités lui emplissait le cœur, c'est ce qui le poussa vers la démocratie. Il était de ceux qui veulent, sans violence, mais avec hardiesse et avec foi, tenter enfin de

réaliser le beau rêve de l'égalité et de la fraternité. Il a dit qu'il n'avait ni souhaité ni provoqué la Révolution qui éclata soudainement en 1848. Je n'en doute pas un instant, quoique ce soit un fait extraordinaire. Il voyait l'horizon avant nous, mais il cessait de voir clair quand il regardait à ses pieds. Il n'en fut pas moins, sans le vouloir et sans le prévoir, un des auteurs principaux de la Révolution par son *Histoire des Girondins*.

Cette histoire n'est pas une histoire. Lamartine n'a jamais été un historien. Il n'a jamais pâli sur les sources, il n'a pas même étudié ce qu'on appelle les ouvrages de seconde main. Il était fait pour raconter et pour orner l'histoire, mais il fallait qu'on lui en donnât la matière toute préparée. Il en était de même pour la littérature : il ne travaillait que sur canevas.

Une fois en possession de la trame des évènements ou d'un résumé de l'ouvrage, son esprit s'en emparait, le travaillait, le transformait, y faisait des découvertes inattendues, comblait les lacunes, devinait les secrets, reconstruisait les scènes avec une réalité saisissante, donnait du relief aux caractères et produisait une œuvre qui n'était ni une histoire, puisque la vérité y était sans cesse côtoyée par le roman, ni un roman, puisque la fiction n'y apparaissait qu'appuyée sur l'histoire. Il la revêtait de la magie de son style et disposait en souverain de l'esprit de son lecteur. C'est ainsi qu'avec l'histoire des Girondins arrangée au gré de sa fantaisie et de sa passion il fit une propagande active et puissante pour la République. Il ne se mêla pas à la guerre des rues, il ne la provoqua pas, il ne la désira pas. La République se fit malgré lui et par lui.

Quand elle fut faite, son nom fut placé le premier dans la liste des gouvernants.

Il accepta. « J'ai pu, dit-il, prêter loyalement ma main à ce peuple pour inaugurer la République. Dix-huit ans d'indépendance absolue me séparaient des souvenirs et des devoirs de ma jeunesse envers une autre monarchie. Mon esprit avait grandi, mes idées s'étaient élargies, mon cœur était libre d'engagements; mes devoirs étaient tous envers mon pays. »

Jamais révolution n'avait été si subite, ni si complète. Il semblait que le roi, en disparaissant, eût tout emporté. La Révolution, comme toute révolution inattendue, savait ce qu'elle voulait détruire et ne savait ni ce qu'elle voulait fonder, ni ce qu'elle voulait conserver. Que restait-il de la propriété après la victoire des prolétaires? Et que restait-il de la liberté? S'il n'y avait pas de maître, il n'y aurait plus de liberté. S'il y en avait un, que serait-il? Soit qu'il eût des idées ou seulement des convoitises, il ne pouvait manquer d'être un despote, étant arrivé par la violence. Que ferait l'armée? Que ferait l'étranger? Problèmes redoutables. On se demandait surtout, parce que c'était le danger le plus immédiat, ce que ferait le peuple.

Il y avait deux peuples : celui qui voulait sauver et celui qui, à tous risques, voulait changer; le peuple qui voulait durer et organiser, et celui qui ne pensait qu'à se venger et à triompher. Ces deux peuples furent en face l'un de l'autre dès la première heure, l'un avec le drapeau tricolore et l'autre avec le drapeau rouge. La France anxieuse attendait. Lamartine s'écria : « Le drapeau rouge a fait le tour du Champ de Mars dans le sang et la boue; le drapeau tricolore a fait le tour du

monde, portant dans ses plis la liberté et la gloire! » L'acclamation du monde lui répondit.

De ce jour commença pour lui la vie héroïque. Debout sur la brèche, à toute heure, il apaisait les colères, il attendrissait les cœurs, il enflammait les imaginations. Cette éloquence était la seule force du Gouvernement provisoire et de la civilisation. Les rues étaient sillonnées de députations du matin au soir; dans les premiers jours, les pavés n'ayant pas encore été remis en place, il fallait passer par dessus les barricades; on allait, on allait sans cesse, dès le matin et jusqu'à la tombée du jour, portant des drapeaux improvisés, avec des inscriptions naïves ou terribles.

Tantôt c'était la Paix religieuse, tantôt la Liberté de conscience ou la Paix universelle, ou la Sécurité du travail, ou les Invalides civils, ou la Fraternité des peuples. D'autres pancartes demandaient l'abolition du marchandage, la journée de dix heures, le droit au travail, l'impôt progressif. Toutes les fantaisies se donnaient carrière. On voyait des députations où les femmes étaient en majorité. Les faubourgs descendaient armés de fusils et de piques, avalanches d'hommes auxquelles le Gouvernement provisoire n'avait rien à opposer. Pas un régiment de pantalons rouges dont on fût sûr, pas une escouade. On voyait passer aussi des bataillons entiers de la garde nationale; mais il fallait les discerner par les cris qu'ils poussaient. Il y avait les manifestants de Grenelle et de Montrouge, ceux de la place Vendôme et des riches boulevards. Où allaient-ils? A l'Hôtel de Ville! Ils y trouvaient Lamartine.

Lamartine infatigable, impassible, répondant par des élans généreux aux cœurs qui s'offraient et faisant reculer devant

lui la révolution sanguinaire. Nous étions tous suspendus à ses lèvres. Chacun disait d'un bout de la France à l'autre : « Il nous reste Lamartine. » On disait comme autrefois : « C'est un poète. » Mais la poésie apparaissait à tous dans son rôle pacifique et sauveur. « C'est un poète, » disait-on ; et l'on se sentait raffermi et rasséréné. Il semblait que le temps des fables fut revenu et que le poète nous tenait tous, amis et ennemis, sous le charme de ses incantations. Il n'avait changé que de théâtre. On ne lui marchandait alors ni l'enthousiasme, ni la reconnaissance ! S'il paraissait dans la rue, tout un monde le suivait, avec des cris de tendresse. S'il montait dans une voiture, les chevaux ne pouvaient pas avancer dans cette mer de créatures humaines. Des hommes s'efforçaient de les dételer pour le traîner eux-mêmes en triomphe. Le savait-on à l'Hôtel de Ville, on criait : « Lamartine ! Lamartine ! » jusqu'à ce qu'il parût sur un balcon.

On apprit, le 4 mars, qu'il venait, comme ministre des affaires étrangères, de parler à la diplomatie européenne un langage qu'elle n'avait jamais entendu. La France avait, une seconde fois dans le cours du siècle, fait une révolution pour elle-même et pour le monde. Elle affirmait, une seconde fois, l'avènement du peuple par l'égalité et la liberté. Elle ne faisait pas de propagande hors de chez elle. Elle voulait la paix ; elle l'offrait ; elle était, dès à présent, l'alliée et l'amie des souverains, comme elle était l'amie, l'alliée et la sœur des Républiques. Elle gardait sa gloire séculaire, ses traditions, ses habitudes de générosité et de vaillance ; mais elle ne voulait lutter désormais que pour répandre les lumières, favoriser le travail et mettre un terme au paupérisme. Inspirée par la phi-

losophie, éclairée par le malheur, elle s'imposait la noble tâche de remplacer les compétitions violentes par la fraternité. L'Europe fit comme les faubourgs de Paris, qui sortaient de chez eux tout enfiévrés de colère et y rentraient débordant d'enthousiasme après l'avoir entendu. Une coalition se préparait contre nous. On reconnut la nation française dans les paroles de Lamartine. On nous tint compte de l'ascendant qu'il exerçait. On dit, avec raison, qu'un peuple qui l'écoutait et qui parlait aux autres peuples par sa voix ne pouvait pas être mis au ban de la civilisation. Nous lui dûmes la paix du monde, comme nous lui devions la sécurité de la rue et de nos demeures.

Aux élections générales il fut nommé député par dix départements sans avoir sollicité le mandat. Quand l'Assemblée se réunit pour la première fois au Palais-Bourbon, le gouvernement se présenta tout entier devant elle et fut acclamé. On criait : « Vive le gouvernement provisoire! » mais on criait surtout : « Vive Lamartine! » Les députés descendaient de leurs bancs et allaient se planter devant lui pour pousser des bravos et battre des mains. Un peuple immense entourait le Palais-Bourbon, couvrait au loin les quais, le pont de la Concorde, la place, qui ne portait pas encore ce nom. On appelait l'Assemblée nationale, qui sortit du palais, et se répandit sur les marches de la colonnade. On se montrait, parmi ces inconnus innombrables, quelques hommes célèbres : Pierre Leroux, Ledru-Rollin, François Arago, Lacordaire; le peuple est éclectique et débonnaire dans ses jours d'enthousiasme. Mais quand parut Lamartine, on reconnut, aux hourras partant de toutes les poitrines, le véritable héros de la journée. Chacun se

disait qu'on ne le bénirait jamais assez, que ce peuple, tout grand qu'il est, n'avait pas de récompense qui fût à sa taille.

Il tomba cependant de ce sublime faîte.

Mais il ne me plaît pas de raconter l'ingratitude de la France, ni les douleurs d'une vieillesse qui aurait dû être entourée d'amour comme elle était entourée de gloire. Il était homme, il lui arriva de faillir. Je n'ai pas à juger les détails de sa politique. Il y a tant de gloire dans cette vie que je ne veux ni ne puis y voir autre chose. Il s'était endetté pour donner; il lui fallait de l'argent pour acquitter des dettes sacrées. Il a demandé cet argent; on dit qu'il l'a trop demandé. Voilà, en un seul mot, tout le grief. Qu'on dise au moins qu'il n'a rien demandé ni rien accepté pour lui-même. Qu'on dise bien haut qu'il a travaillé jusqu'à la fin avec un courage qui ne s'est pas démenti un seul instant. Il avait gouverné la France, il l'avait sauvée, il l'avait très grandement illustrée; et cependant il travaillait du matin au soir comme le plus humble d'entre nous, à un âge où il semble que la fatigue du travail soit doublée. Jamais on ne l'a entendu se plaindre de l'ingratitude de ses contemporains, ni du déclin de ses forces. Son esprit était entier, son cœur était calme. Il n'a cessé de travailler qu'en cessant de vivre. J'ose dire qu'une telle vieillesse ne dépare pas une telle vie, et qu'elle a quelques droits au respect de la postérité.

Mais quand vous nous avez appelés, messieurs, à célébrer son centenaire, toute la population s'est émue. Toutes les académies, toutes les sociétés littéraires sont accourues. L'Académie française a envoyé un de ses grands poètes. Il me

semble que je suis ici dans une fête nationale qui est en même temps une fête de famille. C'est le caractère particulier de Lamartine, d'inspirer autant d'amour que d'admiration. Aucun poète n'a plus souvent parlé de Dieu, et c'est ce qui le rend profondément humain ; car si Dieu est loin de nous par sa grandeur, il en est tout près par sa bonté.

Messieurs, voici un beau jour : une gloire sans tache, un peuple sans dissentiment !

POÉSIE

DE

M. Lucien PATÉ

Membre correspondant de l'Académie de Mâcon.

Un enfant naît : joie et délire !
Que sera-t-il, le cher trésor ?
Livre fermé, nul n'y peut lire :
Le sien n'est pas ouvert encor.
Mais rien ne vous dit-il, ô mères !
Parmi vos rêves, vos chimères,
Où se trahit un vague effroi :
Un grand chêne est dans ce brin d'herbe ;
Par l'action ou par le verbe
Ce petit être sera roi ?

Quand les heures sont révolues
Du glorieux enfantement,
Ne vous sentez-vous pas élues
A quelque saint tressaillement ?
Si, jusqu'à la suprême veille,
En vous l'inconnu qui sommeille
Pour vous-même est resté muet,
Au premier cri de sa poitrine,

N'avez-vous pas dit : Lamartine!
N'avez-vous pas dit : Bossuet!

C'est ce vagissement sublime,
Sitôt poussé, sitôt perdu,
Emporté, roulé dans l'abîme
Avec ceux qui l'ont entendu;
C'est ce cri qui nous met en fête;
Autour de ton berceau, poète,
C'est lui qui nous tient palpitants;
C'est lui que nous voulons entendre,
Que nous demandons de nous rendre
A tous les échos de cent ans!

Heureuse la maison choisie
Pour te voir naître sous son toit!
Car elle a vu la Poésie
Sceller ta lèvre avec son doigt;
Elle a vu du ciel un génie,
Tout amour et tout harmonie,
Descendre en ton cœur qu'il combla;
Et maintenant elle est le temple,
Et le passant qui la contemple
Se découvre en disant : C'est là!

Heureuse, au bord de sa rivière,
Qui te reflète avec orgueil,
Ta ville, heureuse et surtout fière
De ton nom qui rayonne au seuil!
Vol immense et blancheur insigne,
C'est toi l'aigle et c'est toi le cygne;

Elle est l'aire et le nid flottant;
Qu'on la nomme, aussitôt ta gloire
Lui fait, de la Saône et la Loire,
Dans le ciel un dôme éclatant!

Heureuse et fière ta Bourgogne,
Cette mère au puissant giron,
Et qui fait naître sans vergogne
Près des saint Bernard les Piron!
Elle avait les forts, les superbes,
Les grands hommes à pleines gerbes,
A pleines cuves les grands vins;
Un beau lys manquait à sa flore :
Avec toi ce lys vient d'éclore;
Tu représentes les divins!

Ta place est entre ces figures
Qui touchent à peine au réel,
Au front baigné de clartés pures,
Comme Mozart ou Raphaël!
Mais l'acte en toi valait le rêve;
Le beau toujours, le beau sans trêve!
Sans tache au cœur, sans tache aux mains,
Prêt à jeter — sanglant trophée —
Comme Chénier ou comme Orphée,
Ta belle tête aux loups humains!

Ta place est aussi près d'Homère,
Le large fleuve aux grandes eaux,
Roulant, sans une goutte amère,
A pleins bords, entre les roseaux!

Je lui compare ton génie,
Et si les chemins d'Ionie
Ont été durs pour ses pieds nus,
Je songe qu'aux chemins de France
Tu traînas la désespérance
Des grands serviteurs méconnus!

Vingt ans d'oubli, de solitude!
(Pour quel crime ce châtiment,
Et pourquoi le coup le plus rude
Toujours au cœur le plus aimant?)
Vingt ans de lutte opiniâtre,
De morne veille au coin de l'âtre,
Et, plus terrible à supporter,
Le souvenir des jours prospères...
Voilà le crime de nos pères
Que les fils veulent racheter!

Mais aujourd'hui, c'est jour de joie :
Un grand poète nous est né;
Et dans la splendeur qu'il déploie
Son berceau rit, illuminé!
Ce n'est plus la couchette frêle,
Ni pour te voir, penché sur elle,
Le vieux ciel de lit de noyer;
C'est ta ville, c'est ta contrée;
Et l'étoile qui s'est montrée
Conduit un peuple à ton foyer!

L'ancien beffroi, qui sonna l'heure,
Retrouve des sons oubliés;

La vigne enlace ta demeure
De ses rameaux multipliés;
Le premier cri de ta poitrine,
Ce sont les vers de Lamartine;
C'est le retour après l'adieu.
Triomphe de ceux qu'on renomme,
Après être né comme un homme,
Tu nais aujourd'hui comme un dieu!

DISCOURS

DE

M. Léon BOURGEOIS

Ministre de l'Instruction publique.

Messieurs,

Le poète des *Méditations* et des *Harmonies* a reçu aujourd'hui l'hommage dû à sa mémoire. Cette âme souveraine, éprise d'idéal et d'infini, ignorante des petitesses et des ironies; ce miroir d'une pureté merveilleuse qui a reflété sans effort tous les spectacles de la nature, toutes les formes et toutes les beautés, depuis le sourire de la femme jusqu'aux orbites éternelles des mondes; cette lyre vivante qu'ont fait vibrer tous les sentiments humains, toutes les nobles joies, toutes les mélancolies et toutes les douleurs et qui, les mêlant ensemble à notre oreille, nous les a rendus adoucis, apaisés et comme réconciliés dans une suprême harmonie; ce poète qui a été la poésie elle-même a été célébré dans une langue qu'il eût aimée, par ceux-mêmes qu'il eût pu choisir. Il ne m'appartient pas de rien ajouter à ce qu'ils vous en ont dit.

Mais la fête de Lamartine n'est pas seulement la fête des poètes; elle est aussi la fête de tous ceux qui aiment la justice et la liberté. Lui-même a voulu faire de sa vie deux parts :

l'une donnée à la poésie, l'autre à l'action. Il a écouté cette voix importune et forte qui nous dit que « ce temps n'est pas celui du repos, de la contemplation et que, si l'on ne veut pas être moins qu'un homme, on doit descendre dans l'arène de l'humanité, et combattre et souffrir avec elle et pour elle. » Il a agi, combattu, triomphé et souffert. Qu'il soit permis à celui qui représente ici le Gouvernement de la troisième République d'affirmer la reconnaissance de la démocratie contemporaine pour l'historien des Girondins, pour l'orateur de la Chambre et de l'Hôtel de Ville, pour le membre du Gouvernement provisoire, pour le Ministre des affaires étrangères de la seconde République française.

Il a été de mode pendant bien des années de railler le poète, le rêveur égaré dans la politique. Messieurs, lorsqu'on se rappelle les paroles dont Lamartine a pendant plus de quinze années fait retentir la tribune française; quand on voit de quelles vues pénétrantes, de quels avertissements prophétiques abonde chacune de ses harangues; quand on pense que c'est lui qui, en 1838, demandait l'exécution d'un vaste réseau de chemins de fer, alors que beaucoup d'hommes d'Etat et des savants mêmes niaient encore que les Chemins de fer eussent quelque avenir; quand on reprend ses discours sur les enfants trouvés, sur les fortifications de Paris, sur l'Instruction publique, sur l'abolition de l'esclavage, quand on relit surtout ce discours sur la translation des cendres de Napoléon, où seul peut-être osant condamner « les bills d'indemnité donnés au despotisme heureux », il avertissait son temps du danger de ces apothéoses et prophétisait que « de cette cendre pouvait sortir un jour et la guerre et la tyrannie »; en vérité, on est

comme ébloui par la lumière que projette sur tout ce grand esprit, on reconnaît que l'imagination du poète est bien cette fois, suivant son expression, « l'œil d'une raison saine qui porte seulement ses prévisions plus loin » et l'on se prend à dire avec lui, à ses adversaires d'alors, aux prétendus hommes politiques qui dédaignaient le rêveur : « Rêveurs vous-mêmes, et les plus médiocres de tous, puisque vous rêvez en petit ! »

Et, ce qui frappe peut-être encore plus dans cette clairvoyance du poète, c'est qu'elle n'est pas due seulement à la force de son esprit, mais à l'élévation de son caractère. Dans les Chambres, il fut toujours un isolé. Son indépendance éclata dès le premier jour dans sa réponse singulière à cette question : « Où siègerez-vous ? — Au plafond, dit-il. » Et il reste, en effet, étranger aux groupes, aux partis, aux coalitions, seul.

C'est que ce qui l'intéresse ce ne sont pas les misères de la politique au jour le jour, les combinaisons de portefeuilles, la diplomatie des couloirs : son esprit synthétique va droit aux grands problèmes, aux directions générales ; il défend ou combat un ministère quel qu'il soit, suivant que ses actes lui semblent servir ou non la cause du progrès social ; au delà des personnages qui s'agitent devant lui, pardessus la tête des chefs de groupe ou des chefs de gouvernement, il voit la foule innombrable de ceux qui sont encore des sujets et qui doivent être des citoyens ; il entend le murmure de ces masses profondes, il distingue les courants qui se forment en elles, et qui les entraînent; il perçoit les plaintes du droit blessé, de la misère imméritée, et la politique qu'il fait, seul au milieu de tous, prévoyant, clairvoyant, plus certain chaque jour de lui-

même et des choses, c'est celle de cette nation qui s'ignore et qui demain sera souveraine. « J'ai l'instinct des masses, dit-il, « voilà ma seule vertu politique. Je sens ce qu'elles sentent, « et ce qu'elles vont faire, même lorsqu'elles se taisent. »

Messieurs, je le veux bien, tout cela est de la poésie. Et c'est en effet le poète — j'ajoute et le philosophe — qui inspirait en lui le politique. Quelqu'un demandait un jour à Sainte-Beuve comment la poésie de Lamartine était à la fois si élevée et si populaire ». Le célèbre critique répondit : « C'est qu'elle part toujours d'un sentiment commun, moral, et d'une morale dont tous ont le germe au cœur et presque l'expression sur les lèvres. D'autres s'élèvent aussi haut, mais ne le font pas dans la même ligne d'idées et de sentiments communs à tous. »

Messieurs, ce don merveilleux de ressentir et d'exprimer les sentiments communs à tous est, dans une démocratie, nécessaire au véritable homme politique. Certes, l'âme commune est, comme l'âme de l'individu, mélangée de noblesse et de médiocrité, de sagesse et d'ignorance, et nous savons, hélas, qu'il se rencontre des hommes pour s'adresser aux sentiments inférieurs et mauvais, aux lassitudes et aux envies, pour entraîner les esprits et les ruer à la guerre injuste ou à la servitude déshonorante. Mais ces crises sont passagères et les nations comme les hommes connaissent la saveur amère et saine du remords; alors, ce qu'il y a d'élevé en nous et de généreux, le besoin de la liberté, le sens de la justice, le sentiment de la fraternité humaine reprennent dans les esprits leur force naturelle; qu'il y ait alors un homme dont le cœur soit assez large pour contenir tous ces sentiments, la parole assez

éloquente pour leur donner une formule, et les calculs de la politique, les habiletés de la diplomatie, les violences même de la force sont en un instant mises à néant. Une révolution est accomplie : L'humanité a fait un pas.

Comme Mirabeau, notifiant au 20 juin « la volonté du peuple » au représentant du roi et réduisant d'un mot des siècles de monarchie à l'impuissance; comme Gambetta faisant entendre aux soldats improvisés de la Défense la voix même de la patrie et obtenant d'eux ce qu'il fallait d'héroïsme pour sauver notre gloire; Lamartine a porté en lui, à certains jours, l'âme de la France et donné une voix à la conscience de tous.

C'est la France moderne qui lui dictait, dans l'histoire des Girondins, la glorification des idées de la Révolution; c'est la nation laborieuse et pacifique qui lui soufflait son apostrophe au drapeau rouge; c'est la République, fière et forte de son droit autant que respectueuse du droit des autres peuples, qui lui inspirait le *manifeste aux puissances*, véritable « déclaration des droits » des nations.

Messieurs, je sais que ces heures triomphales ont été courtes. Celui qui avait préparé dans les esprits la Révolution de Février, celui qui après avoir proclamé la République l'avait apaisée dans la rue et imposée au respect de l'Europe; le grand citoyen qui, renouvelant en ce siècle les plus éclatants souvenirs de l'Agora, avait, dans une démocratie de 30 millions d'hommes, osé et pu exercer, comme Périclès à Athènes, le gouvernement direct du peuple par le plus noble et le plus sage; ce dictateur de l'éloquence et de la gloire intellectuelle devait bientôt connaître toutes les amertumes de l'ingratitude

et de l'oubli. Je n'en veux point parler, me souvenant des vers par lesquels il répondait à un insulteur :

Mais moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume,
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour le ternir.

Messieurs,

Il y a près d'un demi-siècle que dans cette ville de Mâcon, à quelque distance du lieu même où nous sommes réunis, devant plus de mille auditeurs dont plusieurs peut-être sont encore aujourd'hui au milieu de nous, l'orateur dont Royer-Collard avait dit « qu'il avait la plus belle parole du pays », portait un toast célèbre « à l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie française. »

L'avenir magnifique que l'esprit généreux de Lamartine prédisait à notre jeune démocratie, il ne l'a pas vu réalisé. Il a été, lui, semblable aux fils de France qu'il a chantés dans sa Marseillaise de la paix :

Comme des voyageurs qui vivent d'espérance
Ils vont semant la terre et ne moissonnent pas.

Il a semé sans moissonner, après avoir, en une heure inoubliable, salué l'aurore des jours de liberté et montré, au peuple, dans la pleine lumière, la route qui devait le conduire à la justice et à la paix, il s'est senti enveloppé et comme glacé par la nuit, et après vingt ans d'attente il est mort sans espérer le réveil prochain du jour.

Mais son œuvre n'a point péri avec lui. Comme les semeurs qu'il a glorifiés : « Le sol qu'il a touché germe fécond et libre » et sur ce sol, réduit hélas, ces jeunes générations de la troisième République se lèvent aujourd'hui pour lui dire leur reconnaissance, pour saluer en lui le prophète et le précurseur.

Messieurs, en levant mon verre à la mémoire du grand poète et du grand orateur, je ne trouve, pour exprimer les sentiments qui sont les vôtres et les miens, d'autres paroles que celles qu'il prononçait lui-même :

« A l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de « la démocratie française ! »

POÉSIE

DE

M. Gabriel LA BATIE

A LAMARTINE

Après Coppée, après une Muse divine,
Formée à tes leçons et docile à ta voix,
Oserai-je à mon tour, immortel Lamartine,
T'apporter le tribut des échos de nos bois,
De nos agrestes monts, des riants paysages,
Qu'enfant tu parcourus et qui gardent ton nom?
Je ne suis que l'écho du foyer des villages,
Du pâtre cheminant le soir dans le vallon...
Poète harmonieux, peintre de la Nature,
Tu lui donnas la vie en lui prêtant ton cœur,
Et d'en bas jusqu'à toi s'élève un doux murmure,
Mélodieux concert des âmes, de la fleur,
De la source, du lac et des rochers sauvages,
Du fleuve et du ruisseau déroulant leurs flots d'or.
Ces âmes à tes pieds déposent leurs hommages,
Elles pleurent Orphée et le chantent encor!

Chaque fois que le soir, de sa voix argentine,
La cloche dans les airs jette ses sons pieux,
Elle semble évoquer tes beaux vers, Lamartine,
Et sur ses doux accords les porter jusqu'aux cieux.
Tout chantait dans ton cœur, tout chantait dans ton âme.
Tu fus la lyre d'or qui vibra tour à tour
Sous tes doigts délicats, Laurence, pauvre femme,
Sous le souffle divin de l'éternel amour,
Sous l'indignation que les erreurs du monde
Faisaient jaillir d'un cœur tout imprégné de foi,
Réclamant un flambeau dans notre nuit profonde,
Et ce flambeau, Seigneur, ce flambeau c'était Toi!
Dors, Lamartine, dors à l'ombre des grands arbres
Et des grands souvenirs dont ton cœur fut bercé,
Dors, ne regrette point la mort, le froid des marbres.
L'avenir n'est pas moins sombre que le passé,
Et si jusques à toi ma faible voix s'élève,
Pardonne mon audace, écoute mes accents,
C'est un fils du Bugey devant toi qui se lève,
C'est Belley par ma voix qui t'offre son encens!

DISCOURS

DE

M. Francisque BOUILLIER

De l'Institut.

Messieurs,

Encore sous l'impression de ce pieux pèlerinage et de cette émouvante visite à une grande tombe, et pressés que nous sommes de rentrer dans la ville pour rendre de nouveaux hommages à la mémoire de Lamartine, je ne dirai que quelques mots parmi lesquels il n'y en aura pas un seul qui touche à la politique. La politique serait bien déplacée en ce séjour de paix et de recueillement, dans ces beaux sites qu'il a si bien chantés et où il aimait à se reposer des agitations de la vie parmi ces braves habitants de Saint-Point qui ne l'ont pas oublié et qui viennent de fêter notre arrivée.

D'ailleurs nous n'avons ici ni ministre, ni sénateurs, ni députés, mais seulement des admirateurs du génie poétique de Lamartine, des délégués de Sociétés savantes, des membres de la grande famille académique qui sont accourus de tous côtés pour honorer le poète plutôt, je n'en doute pas, que l'homme du 24 février.

Je me réjouis de voir ici réunis ces académiciens de diverses académies dans l'espoir que leur commune participation à ce

grand triduum littéraire contribuera à resserrer ou à former les liens qui les unissent, ou qui devraient les unir, pour l'avancement des sciences et des lettres. C'est le vœu par où je débutai, dans la vie académique, et que je renouvelle à la fin de ma carrière.

La mission des académies provinciales n'est pas seulement d'entretenir dans leur région le culte des lettres et des sciences, mais aussi le culte de leurs grands hommes.

Mâcon et Lyon, pour ne pas citer d'autres exemples, se sont bien acquittés de cette seconde mission comme de la première. Sur l'initiative et à la demande plusieurs fois répétée de son académie, sœur, comme a bien dit son président M. Morin Pons, de celle de Mâcon, et qui, elle aussi, a compté Lamartine parmi ses membres, la ville de Lyon inaugurait en grande pompe, il y a deux ans, la statue d'Ampère.

Ampère et Lamartine, nés seulement à quelques lieues de distance, sont des génies qui vont de pair, bien que dans des ordres très différents. Aujourd'hui c'est l'Académie de Mâcon qui, non contente de la statue élevée à son grand poète, a voulu célébrer encore le centenaire de sa naissance.

Buvons, Messieurs, aux délégués des Sociétés savantes qui se sont joints à nous; buvons à l'Académie de Mâcon et à son digne président, M. le baron Lombard de Buffières, à tous ceux qui ont tout ordonné avec tant d'intelligence et de cœur pour faire cette fête grande et mémorable entre toutes.

N'oublions pas la population de Mâcon qui, en dehors de tout esprit de parti et sans nulle pression officielle, s'y est associée avec tant de spontanéité, d'unanimité et d'enthousiasme.

DISCOURS

DE

M. Charles JACQUIER

De l'Académie de Mâcon.

Messieurs,

Si l'obéissance était une muse comme elle est une vertu, je ne serais point inquiet. Mais si elle fait les soldats, elle ne suffit pas à créer les poètes, et je me demande ce que je puis ajouter à tant d'éloquence, de poésie, d'enthousiasmes et d'émotions de toutes sortes.

Sans doute, Messieurs, comme dans une famille on choisit le plus jeune pour offrir les compliments et les fleurs, vous avez voulu que, le plus récemment entré dans votre académie, je puise dans vos cœurs pour les exprimer tout haut, quelques-uns des sentiments qui en débordent.

Tombé de vos lèvres, cet appel m'honore autant qu'il me confond. J'obéis donc.

Aussi bien suis-je encore pénétré comme vous, Messieurs, des douces et pieuses émotions dont cette matinée vient d'imprégner nos âmes.

Hier, c'était la fête de la gloire. Certes, la gloire ne nous a pas quittés puisque l'Institut se retrouve sous ce modeste abri.

Mais aujourd'hui il semble que ce soit plus particulièrement la solennité plus intime du souvenir et de la prière.

Hier, c'étaient les acclamations bruyantes et les hymnes de l'apothéose ; aujourd'hui c'est l'hommage plus discret de l'admiration qui se recueille et qui prie.

C'est donc là que Lamartine a chanté, c'est au spectacle de cette nature tour à tour si charmante et si grave que s'est inspirée sa muse. Le soleil n'est pas là pour en animer les merveilles, mais il semble que ce jour voilé, que cette brume qui s'irise ajoutent à l'émotion je ne sais quoi de plus recueilli et de plus pénétrant.

Les feuilles d'automne jettent au chantre des *Méditations* et des *Harmonies* leurs poésies et leurs chatoyantes couleurs. Le marbre du tombeau s'est animé au souffle de la poésie et au murmure de la foi.

Nous avons salué le passé, nous nous sommes courbés dans le respect, nous nous sommes agenouillés dans la prière. Et dans le silence de cette nature qui nous entourait, il nous semblait qu'on entendait vibrer quelque chose de la grande voix qui l'a si souvent et si divinement chantée.

Non, il n'est pas mort tout entier notre poète, son âme remplit encore ce village, ce vieux manoir, ce parc silencieux. Et quant à son cœur, nous l'avons salué en nous inclinant devant celle qui, tout à l'heure, nous faisait à Saint-Point les honneurs avec une grâce sous laquelle on devinait que les larmes se mêlaient aux sourires.

Et puis, comme elle vous va au cœur cette simple devise que sa foi a gravée sur la pierre qui renferme ses cendres : *Speravit anima mea !* J'ai espéré !

Credidi, avait écrit Berryer, *propter quod locutus sum*. J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. L'espérance et la foi! Deux anges venus du ciel pour illuminer la terre. L'un a cru, et quand il a parlé il s'est appelé Berryer, l'autre a espéré, et lorsqu'il a chanté il s'est appelé Lamartine.

Ah! c'est qu'espérer et croire, c'est monter et c'est vivre. Croire aux causes saintes et justes, espérer contre toute espérance; aller plus haut que la poussière et la boue où les passions s'agitent; rêver un pays fortifié et grandi, un avenir qui console du présent, tout cela élargit l'âme, élève le cœur; tout cela aussi apaise les passions et prépare les réconciliations.

Voyez plutôt : demain nous reprendrons nos occupations et nos luttes d'hier; nous irons où nous appellent nos devoirs et nos prédilections; aujourd'hui c'est la trêve de l'admiration et du respect.

Une seule pensée nous remplit, un seul sentiment nous anime : rendre plus éclatant le triomphe de celui qui fit monter si haut et qui porta si loin les élans de nos âmes et les harmonies de notre langue.

« Il suffit d'un seul cœur pour enfermer nos cœurs, »

avait chanté Lamartine. Il s'était trompé ce jour-là. Non, ce n'est pas un cœur, ce sont des millions de poitrines qui, battant à l'unisson, ont consacré son nom. Ou plutôt je me trompe, c'est la France tout entière confondant ses cœurs dans un seul, pour lui jeter le cri de son admiration et de sa gratitude.

Vous avez espéré poète! *Speravit anima*... Dieu ne trompe

jamais ceux qui espèrent en lui : Vous vivrez dans nos mémoires, vous vivrez dans nos cœurs, vous vivrez dans l'immortalité de la terre et du ciel : *Speravi non confundar in æternum.*

RAPPORT

DE

M. Auguste DURAND

Secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon.

Mesdames, Messieurs,

Le programme si rempli de la séance d'hier n'a pas permis à notre honorable et très distingué collègue, M. Ch. Pellorce, de parcourir tous les poèmes que l'Académie de Mâcon a jugés dignes de récompense. Il a fait une moisson dorée, mais il reste encore de beaux épis dont une main expérimentée pourrait faire une gerbe brillante; permettez-moi de les cueillir en votre compagnie dans ce champ si largement exploré, mais heureusement non encore épuisé.

Le poète qui a pris pour devise cette parole si tristement justifiée de Lamartine : « *L'ingratitude, c'est le sel jeté par la main du temps sur le peu de gloire que nous pouvons recueillir afin de la conserver pour la postérité. J'y trouve une saveur secrète* » a été désigné pour une médaille de vermeil. Son ode contient de beaux et bons vers, d'une facture solide, d'un ton élevé, d'un style poétique, juste, précis et correct.

Cette pièce est de M. Noël Stebh, 80, rue d'Amsterdam, à Paris.

Trois autres poèmes ont été jugés dignes d'une médaille d'argent. Le jury n'a pas cru devoir les classer d'une manière plus spéciale ; tous trois présentent de belles strophes, parsemées de quelques faiblesses; ils ont paru estimables à un égal degré. L'un, qui porte la devise *Ruris otium*, est, comme le précédent travail, une ode dédiée au grand poète. L'auteur eût pu, à notre avis, supprimer plusieurs passages sans nuire à l'intérêt et au charme de son ouvrage.

Cette ode est l'œuvre de M. Jacques-Aimé Bosquet, château du Grand-Mélier, Fontenay-Saint-Père (Seine-et-Oise).

La pièce surmontée de ce beau vers :

> Plus fier dans ses malheurs qu'orgueilleux dans sa gloire,

un peu longue, est animée d'un souffle puissant et contient plusieurs vers admirablement frappés.

L'auteur appartient à l'Université : M. Michel Monnet, professeur au collège de Nantua.

Je terminerai cette rapide esquisse par la dernière pièce qui a pour devise : « *Ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais.* » D'une facture élégante et facile, elle exprime dans de beaux vers de belles et touchantes poésies.

Cette pièce est de M. Paul Xardel, de Reims.

Je voudrais pouvoir donner au concours de Prose le développement qu'il mérite (je dois céder la place à d'autres lectures). Deux ouvrages ont spécialement attiré l'éloge du jury et ont obtenu chacun *une médaille d'argent*. Le premier, dû à la plume alerte et élégante de M. Appleton, de Lyon, contient des documents fort intéressants à consulter. Le second, œuvre de longue haleine, est une étude biographique littéraire des

plus consciencieuses, écrite dans un style simple, facile, parfois éloquent et ému. Son auteur, M. le chevalier des Godins de Souhesmes, habite Constantinople; il nous exprimait hier son désir d'assister à ces belles fêtes littéraires. La France est trop loin! écrivait-il, mais je serai de cœur avec vous! L'Académie de Mâcon lui répondra, en lui adressant, au delà des mers, ses félicitations et ses regrets.

POÉSIE

DE

M. Noel STEBH

> L'ingratitude, c'est le sel jeté par la main du temps sur le peu de gloire que nous pouvons recueillir afin de la conserver pour la postérité. — J'y trouve une saveur secrète.
>
> Lamartine.

I

Pour Elvire en tes chants vivant belle et charmante,
Lamartine, avec toi le siècle a soupiré;
Sur la tombe creusée aux rives de Sorrente
Avec toi le siècle a pleuré.

Si ton cœur s'égara, ton âme resta pure;
Dans ses plus grands écarts, ta constante ferveur,
En brûlant de l'encens devant la créature,
Rendait hommage au Créateur.

Tu traduisis pour nous l'hymne que la nature
Vers son Dieu chaque jour fait monter dans les airs
Et tu savais noter jusqu'au moindre murmure
Dans ses universels concerts,

Et tu nous révélais, merveilleux interprète,
Le sens mystérieux des mille bruits confus
Qui parlent vaguement à notre âme inquiète,
Mais sont compris des seuls Élus.

Tout se transfigurait sur la scène élargie
Dont les tableaux mouvants ramènent les saisons,
Et ton art recouvrait de la même magie
Les déclins et les floraisons.

Aussi quand tu cessas de chanter la nature,
La nature, pour nous n'ayant plus tant d'attrait,
Sembla veuve à nos yeux, dépouillant sa parure,
Du prestige qui l'entourait.

Les bois se sont vêtus d'une teinte plus sombre,
La montagne a perdu de sa sérénité ;
Dans la plaine, avant l'heure, on a vu grandir l'ombre,
Du vallon noyant la clarté.

Le jour devient plus terne et les soleils d'automne
Dans un ciel plus brumeux ont paru plus voilés ;
Le lac n'a plus battu de son flot monotone
Que des rivages désolés.

O Poète ! ta gloire était-elle incomplète ?
De ton pays tu veux diriger les Destins.
Et la France avec toi tout entière répète
Le dernier vœu des Girondins.

Des lutteurs de l'espace avais-tu l'envergure,
O blanc cygne égaré dans l'aire des aiglons,
Douce âme de rêveur livrée à l'aventure
Aux populaires tourbillons?

O mystère insondable! O problème que roule
Le mobile Océan formé de flots humains!
Il s'élevait d'hier ce trône qui s'écroule
Et par l'effort des mêmes mains!

II

Il paraissait poussé par un doux vent de fête,
Cet esquif sur lequel, léger, tu t'embarquas;
Mais un seul jour ta voix, quand survint la tempête,
Put en dominer le fracas.

Pour ta gloire il suffit qu'à ton appel magique,
Ce jour-là, rejetant un sinistre oripeau,
Paris ait acclamé l'union symbolique
Des couleurs de notre drapeau.

Ce fut un arc-en-ciel au milieu de l'orage;
L'histoire en a gardé le lumineux sillon.
Ce sera ton honneur que d'avoir du naufrage
Sauvé l'honneur du pavillon.

Tu n'avais navigué que sur un lac tranquille,
Tu n'avais éprouvé que d'amoureux tourments;
Le Pouvoir te porta sur une mer fertile
En amers désenchantements.

Dieu conservait ta foi. Mais tu doutas des hommes
Quand tu nous vis, hélas! dans un péril pressant,
Plutôt que d'y parer — malheureux que nous sommes —
Répandre notre propre sang!

Personne au gouvernail! Personne à la manœuvre!
Ton bras qui se levait, signalant le danger,
Ne pouvant du salut lui seul assurer l'œuvre
Fut prompt à se décourager.

Ne voulant pardonner, mais ne sachant maudire,
De tes illusions tu vis l'essaim doré
S'envoler, te laissant, autant que le navire,
Oscillant et désemparé.

Puis lorsqu'il dériva, ballotté par la houle,
De pilote à ton tour devenu passager,
Tu voulus t'employer à conseiller la foule
Que tu n'avais pu diriger.

III

Entré riche au Pouvoir, tu lui donnas quittance,
Ne te réservant rien, rien que la pauvreté,
Quand ton avoir était, sublime imprévoyance,
Par de moins pauvres escompté.

Vivant insoucieux de cette loi commune
Qui veut que chaque jour s'assure un lendemain,
Au premier cri d'appel jeté par l'infortune
Ton cœur s'ouvrait comme la main.

A force de s'ouvrir, un jour la main fut vide.
Le cœur ne tarit pas — et le cœur était d'or —
Et ce que te laissait une créance avide
Il le voulait donner encor.

Au volume tu fis succéder le volume
Pour remplir les contrats à la dette imposés;
Mais à la peine, hélas! les trésors de ta plume
Eux-mêmes furent épuisés.

C'en est fait. Sur le livre aux splendeurs éternelles
Où tu lisais naguère, un voile était jeté,
Et ta Muse éplorée a replié ses ailes
Que meurtrit la réalité.

Car le génie étouffe entre les lignes droites,
L'oiseau ne chante plus quand on le tient captif,
Tu souffrais, enserré par les règles étroites
D'un temps devenu positif.

Et nous qui te devions les émotions saintes
Qui firent sur nos fronts rayonner nos vingt ans,
Nous qui tenions de toi les amoureuses plaintes
Dont s'est bercé notre printemps,

Nous laissant entraîner par un courant frivole,
Aux soucis attristant ton arrière-saison,
Nous avons marchandé la bien modeste obole
Qui devait solder ta rançon!

Dieu, t'appelant à lui, voulut dans sa clémence
A ton cœur patriote épargner la douleur
De voir ce vieux drapeau qui te dut l'existence
S'incliner devant un vainqueur.

Ton âme avait atteint les régions sereines
Dont elle avait touché depuis longtemps le seuil ;
La France, succombant sous le poids de ses peines,
Bientôt portait un autre deuil.

Mais la France aujourd'hui se relève plus forte,
Tu revis par le bronze en ton pays natal
Et chacun, à l'envi, se souvenant, apporte
Une pierre à ton piédestal.

POÉSIE

DE

M. JACQUES-AIMÉ BOSQUET

Ruris otium.

Ils étaient trois alors, trois radieux poètes,
Et, le jour qu'ils chantaient,
C'était pour l'univers une des belles fêtes
Où tous les cœurs battaient.

Jetant à tous les vents sa strophe étincelante,
Au vol audacieux,
Hugo, sur les sommets que l'aigle seule hante,
Chantait au fond des cieux.

Musset, portant au cœur une plaie incurable
Qui saignait à longs flots,
Épanchait dans les *Nuits* la source intarissable
De ses amers sanglots.

C'était l'heure où le siècle — il était jeune encore —
Comme un joyeux enfant
S'enivrait de printemps, de liberté, d'aurore
Et d'espoir triomphant.

La veille encor, tremblant sous les sourcils revêches
D'un maître impérieux,
Il volait, libre enfin, aux fleurs, aux sources fraîches,
Avide et curieux.

Dans les blanches clartés de cette aube nouvelle,
Suave, harmonieux,
Soudain s'élève un chant dont la musique appelle
Tous les regards aux cieux.

D'où vient cette harmonie ? Est-ce un vol de colombes
Passant au fond des bois ?
Est-ce une voix du ciel ou des soupirs de tombes
Qui montent vers la Croix ?

Car ce n'est pas le cri formidable et sonore
De l'aigle au vol vainqueur,
Ni la plainte arrachée au martyr que dévore
Le vautour de son cœur.

C'était ta voix, ta voix divine, ô Lamartine !
Ta voix dont les accents,
Comme ceux d'une lèvre aimée et féminine,
Ont des parfums d'encens ;

Ta voix dont l'onction ouvre aux âmes pensives,
Que voile un deuil secret,
L'horizon regretté que Sion sur les rives
De l'Euphrate pleurait.

Depuis longtemps bercé par le seul bruit des armes
Et le pas des soldats,
Paris sent à ses yeux monter de douces larmes
Qu'il ne connaissait pas.

La France, après ses longs combats de toutes sortes,
Respire dans tes vers
Le parfum oublié de ses croyances mortes
Sous tant d'assauts divers.

Tu chantes; et le souffle antique de Virgile,
Renaissant dans le tien,
Se mêle au souffle pur sorti de l'Évangile
Sur ton beau luth chrétien.

Tu chantes; et ton âme est de ferveur si pleine
Et d'amour à la fois,
Que les pleurs de Didon et de la Magdeleine
Ruissellent dans ta voix.

Comme le vent gémit, comme l'Océan brise
Sur l'écueil son flot noir,
Comme l'Angelus jette à la nocturne brise
La prière du soir,

Comme chante l'oiseau, comme le ruisseau jase,
Tes hymnes tour à tour
Sont des chants de douleur, d'allégresse et d'extase
Ou des soupirs d'amour.

II

Cette muse inconnue au joyeux ciel de Grèce,
Dont le Pinde jamais
N'hébergea la moderne et pieuse tendresse
Sur ses païens sommets,

Sur quels cieux, sur quels monts, où l'as-tu rencontrée ?
Est-ce dans le concert
Des chants psalmodiés sous la voûte sacrée
Des cloîtres du désert ?

Est-ce aux flancs du Liban, sous les cèdres antiques
Qui pleurent dans les vents,
Et répondent de loin par leurs vagues cantiques
Aux cloches des couvents ?

Est-ce sur la montagne aride et solitaire
Où le Christ expira ?
Où le sang de la Croix tache encore la terre ?
Où sa mère pleura ?

Est-ce à bord du navire où, dans la brise errante,
Ton espoir s'envola,
Quand le dernier soupir de ta fille expirante
Dans tes bras s'exhala ?

Pourquoi cette compagne à l'allure mystique,
Au sourire voilé,
Qui marche à tes côtés d'un pas mélancolique
Sous le ciel étoilé,

Pourquoi n'a-t-elle pas bâti sous la ramure
Ton nid au bord des eaux,
Près du lac où le nom d'Elvire encor murmure
Au milieu des roseaux ?

Là, les rochers amis de ta lyre plaintive
Lui prêtaient leurs échos ;
Tes chants se mariaient de l'une à l'autre rive
A la chanson des flots.

Que n'as-tu couvé là tes stances immortelles,
Dans ce nouveau Tibur,
Au lieu d'aller briser sur la terre des ailes
Si chères à l'azur ?

III

Mais l'âme du poète, ô sublime mystère !
Comme un clavier vivant,
Résonne à tous les bruits du ciel et de la terre,
Frémit au moindre vent.

Ainsi qu'à la douleur elle vibre à la joie,
A la gloire, à l'amour ;
Elle est le clair miroir qui reflète et renvoie
Tous les rayons du jour.

C'est Homère cédant au souffle du génie,
A l'appel des héros
Dont les mânes, aux champs de Troie et d'Ionie,
Peuplaient tous les échos.

C'est Tyrtée enflammant les guerriers de courage
Par ses virils accents;
C'est Orphée enchaînant à sa lyre la rage
Des lions rugissants.

Aux vergers de Mantoue, à ses amours champêtres,
C'est Virgile, un matin,
Arraché pour chanter Auguste et ses ancêtres,
Et Rome et son destin,

Et c'est toi, Lamartine, à l'âme tendre et douce,
Au cœur mélodieux,
Bravant, comme le roc où la vague s'émousse,
Un peuple furieux.

C'est le chantre des cieux, d'Elvire, de Laurence,
Allant, calme et serein,
Jeter son luth devant une foule en démence
Comme un rempart d'airain.

Il parle; et le hideux drapeau rouge recule
Et s'enfuit à sa voix;
Tels devant la massue invincible d'Hercule
Les monstres autrefois.

Il chante les vertus du drapeau tricolore,
Du drapeau glorieux,
Qui porta dans ses plis la liberté, l'aurore
Aux peuples radieux.

Il chante une patrie, universelle, unique,
Où, sur un même autel,
Brûlerait pour la même et sainte République
Un encens fraternel.

L'émeute désarmée, en grondant, se disperse
Houleuse et sombre encor,
Mais un souffle puissant, en la chassant, la berce,
Celui de sa voix d'or.

Tes verges, ô Xerxès, ont fouetté le Bosphore ;
Démosthène, tes cris
Ont dompté la rumeur de la vague sonore :
La mer n'est pas Paris.

L'aveugle Océan brise, en les lêchant, ses chaînes
Dans ses jeux d'éléphant,
Les brise sans pitié, sans raison, mais sans haines,
Comme un stupide enfant.

Lamartine dompta, lui, la mer populaire
Aux sombres volontés,
La mer qui roule et lance, en ses jours de colère,
Des flots ensanglantés.

IV

Sans doute on a traîné sa lyre au Capitole
Et, comme aux immortels,
Élevé dans un temple à cette noble idole
De somptueux autels.

Sans doute la patrie, à l'heure où la détresse
Pour le vieillard sonna,
Rendit à son sauveur en honneurs, en richesse
Tout ce qu'il lui donna.

Car des riches moissons du paternel domaine,
Il ne lui restait rien ;
Il avait tout donné largement, à main pleine,
Et son âme et son bien.

Outragé par les dons d'une charité louche,
Par l'aumône avili,
Son beau nom, qui jadis volait de bouche en bouche,
Descendit dans l'oubli.

Mais, qu'importe au soleil la brume qui le couvre,
Où son front va plonger ?
Toujours une heure vient où sa lumière entr'ouvre
Le voile passager.

Cette heure-là pour toi, Lamartine, est venue,
Et le rayonnement
De ta gloire éclipsée émerge de la nue
Et luit au firmament.

Salut, astre divin, à ta nouvelle aurore !
Sors enfin radieux
De l'ombre à qui le jour nouveau qui vient d'éclore
Fait d'éternels adieux.

Salut! ô patriote! ô généreux athlète!
Qui, fort de ton grand cœur,
Conquis dans une arène étrangère au poète
La palme du vainqueur.

Pardonne aux vains efforts du ciseau : ta statue
N'est possible qu'au ciel
Où ton âme serait de bronze revêtue
Et tes lèvres de miel ;

Où l'on verrait briller l'étoile du génie
Sur le front du tribun,
Et sur ta bouche d'or voltiger l'harmonie
Comme un divin parfum ;

Où quelque hymne pieux et quelque tendre page
Par les anges chantés
Mettraient, comme un rayon de lune, à ton visage
Des reflets argentés.

Cette image céleste, idéale et complète,
Qu'on sculpterait en vain,
Au fond des cœurs pourtant existait toute faite
Dans ce métal divin.

Et c'est là qu'aujourd'hui découvrant ce modèle
Dans nos cœurs abrité,
La gloire s'en empare et l'emporte avec elle
Dans l'immortalité.

POÉSIE

DE

M. Michel MONNET

Plus fier dans ses malheurs qu'orgueilleux dans sa gloire.

Le vent tombe ; voici venir l'heure du soir
Aux bords mélodieux du lac mélancolique
Où semble errer encor ta grande âme mystique,
Comme toi, sur un roc, je suis venu m'asseoir;
Et voilà que, sur l'onde, au milieu du silence,
D'une barque qui fuit, devant moi, sous le ciel,
Une voix inspirée et suave s'élance,
Soupirant lentement ton sanglot immortel.
Et mon esprit soudain s'envole avec ivresse
Au temps de ta rêveuse et féconde jeunesse
Où, gentilhomme obscur, chantre encor ignoré,
Tu vivais par les yeux de ta chaste maîtresse
Et chantais à toi seul son regard adoré.
Je te revois, tout plein d'un amoureux délire,
Pénétrer vers le soir dans les temples déserts,
Confier aux autels le tendre nom d'Elvire

Et mêler, sans effroi, sur ta pieuse lyre,
Le nom de ton idole au Roi de l'univers.
Ta belle Muse alors, profondément chrétienne,
Cherchait en Dieu l'élan et l'inspiration,
Et condamnant la foi, la morale païenne,
Faisait de l'amour même une religion,
Douce religion où les yeux de la femme
Semblaient illuminés d'un reflet éternel
Et qui, loin de souiller, purifiait ton âme,
La soulevait de terre et la portait au ciel.

Ces premiers accents vrais, que ton amour épelle,
Révélaient à la France une Beauté nouvelle
Éclose tout à coup au fond du cœur humain.
Adieu la poésie abstraite, impersonnelle,
Pliant Art et Génie à son joug souverain!
Adieu le Paganisme à l'allure classique!
Artifices usés chers à la rhétorique,
Mythologie obscure, art de convention,
Disparaissent devant le poète lyrique
Lisant au livre ouvert de la Création.
Ce poète n'est plus un artiste impassible;
Non, c'est un être épris de la beauté sensible,
Pour qui tout est spectacle en l'immense univers,
Pour qui l'oiseau qui vole et le vent qui murmure,
La goutte d'eau qui tremble au bout des rameaux verts
Chantent le Créateur de toute la nature.
Ce poète, c'est l'homme ému, compatissant,
Qui plaint celui qui souffre, ayant souffert lui-même,

Et qui, soit qu'il espère, ou qu'il doute, ou qu'il aime,
Ouvre son cœur à tous et dit ce qu'il ressent;
C'est enfin le tribun superbe, magnanime,
Suspendant une émeute à son verbe vainqueur,
Qui, dans un mouvement d'éloquence sublime,
Sauve la France avec un seul cri de son cœur!

Aussi, lorsque la foule ouvrit, ô Lamartine,
Tes beaux livres empreints de la marque divine,
Quelle admiration, quels transports soulevés!
Comme un parfum subtil qui partout s'insinue,
Ta langue enchanteresse, à l'oreille inconnue,
Enveloppait les cœurs qu'elle avait captivés.
Qui nous rendra jamais cette longue harmonie
Dont Racine lui-même ignore la douceur,
Le plus beau des présents de ton divin génie,
Qui, vingt ans, nous charma de son rythme berceur?
Douce langue où la force à la grâce s'allie,
Variant sans effort le ton et la couleur,
Si belle d'abandon et de mélancolie,
Qu'elle endort à la fois la joie et la douleur!

Ton cœur était bien fait pour ce noble langage;
Tout épris d'idéal, de foi, de liberté,
Heureux, il se donnait, sans retour, sans partage,
Au bien de la Patrie et de l'Humanité,
Plus tendre que Chénier et plus doux que Virgile,
Tu faisais rayonner du divin Evangile
La sublime raison, la douce majesté;
Opulent, tu nommais les malheureux tes frères;

Tes yeux avaient des pleurs pour toutes les misères,
Sur toutes tu faisais gémir la Charité.
Et toujours au delà des ombres de la terre,
Au delà des malheurs immérités du sort,
Tu montrais à la foule un maître tutélaire
Plus puissant que le mal et plus fort que la mort.
Même quand ta jeunesse, impétueuse et fière,
S'irritait d'un obstacle enrayant ton ardeur,
Tes chants de désespoir, à la sombre grandeur,
Commencés en blasphème expiraient en prière.

Hélas! qu'avons-nous fait, poète, de la foi?
Quel astre maintenant éclaire notre route?
La raison, impuissante à dissiper le doute,
La raison souveraine est notre seule loi.
La lampe, qui veillait au fond des sanctuaires,
Pâlit languissamment dans les temples déserts;
Les fleurs de notre cœur sont des fleurs funéraires;
Tout entiers aux plaisirs, aux luttes, aux affaires,
Notre oreille se ferme à tes sacrés concerts.

Et pourtant, si le doute amer qui nous tourmente
Avait un seul instant troublé ton âme ardente,
De quel front, Lamartine, aurais-tu supporté
L'oubli de tes amis, l'ingrate indifférence
De tes admirateurs, de ce peuple de France
Qu'avait sauvé ta voix, que ton âme a chanté?
Ta douleur eût été profonde, inconsolable...
Mais, quand la pauvreté vint s'asseoir à ta table,
Quand tu vendis tes biens, prés, bois, fermes, château,

Et jusqu'au manuscrit intime de ta mère;
Et quand, suprême effort en cette lutte amère,
Tu te vis, pauvre, seul, aux portes du tombeau,
Contraint de ressaisir une plume impuissante,
Pour chasser la misère honteuse, menaçante,
La Foi vint te donner la résignation.
Désertant pour jamais l'arène politique,
Sans haine, sans dégoût, ainsi qu'un sage antique,
Cherchant dans le travail ta consolation,
Plus fier dans tes malheurs qu'orgueilleux dans ta gloire,
Laissant à l'Avenir, à la Muse, à l'Histoire,
La tâche de venger ta mémoire et ton sort,
Tu retrouvas ce bien auquel tout être aspire,
La paix, la paix du cœur et ce calme sourire
Qu'a gardé ton regard en face de la mort!

Oh! tu pouvais mourir sans regretter la vie,
Poète qui, prenant le Vrai pour ton flambeau,
Combattis pour le Bien sous l'étendard du Beau;
Oh! tu pouvais mourir : les clameurs de l'envie
Ne viendront pas troubler la paix de ton tombeau.
Mais ce qui ne meurt point, c'est ton œuvre éternelle,
Si doucement émue et si noblement belle.
Oui, oui, tant que la vie emplira l'univers,
Combien, combien de cœurs glacés par la souffrance
Viendront te confier, chantre de l'espérance,
Les pleurs qu'ils ont versés, les maux qu'ils ont soufferts,
Et seront réchauffés aux rayons de tes vers!
Et combien d'esprits purs que l'idéal attire,

Comme toi, dédaigneux de la réalité,
Emportés loin du monde aux accords de ta lyre,
Entreverront par toi la divine Beauté !
Double création ! Magnifique héritage
Que doivent recueillir les siècles tour à tour !
Gloire qui grandira chaque jour davantage,
Entourant à jamais ton noble et doux visage
D'un rayon de bonté, de lumière et d'amour !

Aix-les-Bains, septembre 1890.

POÉSIE

DE

M. Paul XARDEL

« Ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais. L'instrument est de chair, la note est de feu. Entre ce qu'on sent et ce qu'on exprime, il y a la même distance qu'entre l'âme et les vingt-quatre lettres de l'alphabet, c'est-à-dire l'Infini. »

I

Ce siècle que le temps vers son déclin entraîne
Dénombre avec orgueil ses trésors amassés.
Il est fier d'ajouter un chaînon à la chaîne
Que depuis six mille ans forge la race humaine
Et de pousser plus loin les sillons qu'ont tracés
Lentement, pas à pas, tant de siècles passés.

II

Mais ainsi qu'un héros, blasé par la victoire,
Au milieu des succès regrette par instants
L'illusion, la foi de son cœur de vingt ans

Et quelque amour perdu pour une vaine gloire,
Tel ce siècle superbe évoque la mémoire
Du poète inspiré qui charma son printemps.

III

Elle n'est pas, d'ailleurs, de celles qu'on oublie
L'époque où Lamartine apparut radieux!...
Après avoir rempli son cycle merveilleux,
La France, par vingt ans de guerres affaiblie,
Tâchait de retrouver son étoile pâlie
Au travers des brouillards qui dérobaient les cieux.

IV

Le vieux monde, ébranlé, surpris de vivre encore,
Les yeux sur l'horizon, attendait une aurore,
Demandant anxieux au livre du Destin
Quel sort lui réservait l'avenir incertain,
Quelles fleurs le nouveau soleil ferait éclore,
Quel sauveur paraîtrait dans les feux du matin.

V

L'homme avait adoré tant de dieux éphémères
Arrachés tour à tour du même piédestal,
Il avait poursuivi tant de vaines chimères
Fantômes dissipés par un réveil brutal,
Que las, désespéré, sans amours, sans colères,
Il se réfugiait dans le doute fatal.

VI

Et voilà cependant que l'aurore est venue,
Les rayons du Levant ont dissipé la nue,
Sur le monde ébloui répandant leur clarté :
Un murmure d'amour charme l'humanité
Réveillée aux accents d'une voix inconnue
Qui chante l'espérance et l'immortalité.

VII

Un sang nouveau ranime une race épuisée
Et fait battre ces cœurs que le doute a flétris,
L'antique foi relève une lampe brisée,
La lumière jaillit, inondant les esprits,
Et des pleurs attendris, bienfaisante rosée,
Ruissellent de ces yeux qui paraissaient taris.

VIII

Si, pour vivre à jamais d'une gloire fidèle,
Il faut que, recevant une clarté d'en haut,
Au feu sacré l'artiste allume son flambeau,
Ton œuvre, Lamartine, est une œuvre immortelle :
Car tu portes au front la divine étincelle
Qui te préservera de la nuit du tombeau.

IX

Quand d'un peuple égaré tu bravais la colère,
Que ta voix apaisait l'ouragan populaire,
Tu pouvais l'affronter sans craindre un coup mortel

Tu sentais sur ta face un signe tutélaire,
Tu te savais marqué du sceau de l'Eternel,
Comme l'étaient jadis les juges d'Israël.

X

Comme l'amour lui-même, immortelle folie,
Et comme la douleur et la mélancolie,
Ils seront immortels ces chants désespérés,
Exhalés près du Lac par l'amant de Julie,
Et les bords de ce Lac qui les ont inspirés
Aux regards des amants seront toujours sacrés.

XI

Vous sauriez empêcher que sa gloire périsse,
Vous que chacun de nous admire, envie et plaint
Et dont le cœur blessé porte une cicatrice :
Graziella, Laurence, Elvire, Jocelyn!
L'amour purifié par votre sacrifice
Vous a mis sur le front un rayon surhumain.

XII

Mais le don d'émouvoir par les larmes s'achète,
C'est le sang de ton cœur qui te sacra poète,
Et c'est de tes soupirs, et c'est de tes sanglots
Que la foule redit les immortels échos :
Semblable à l'océan dont la vague répète
La plainte des pêcheurs engloutis dans ses flots.

XIII

L'homme est un exilé debout au bord d'un fleuve,
Qui marque la frontière interdite à ses pas ;
Ce bord qu'il doit atteindre au terme de l'épreuve,
Son âme le pressent, son œil ne le voit pas,
Et dans son tourment même il en trouve la preuve.
C'est du mal du pays qu'il se meurt ici-bas.

XIV

L'épreuve fut pour toi, poète, bien amère,
Et pendant ton exil prolongé sur la terre,
Tu connus bien des maux et pleuras bien des deuils.
En clouant ton bonheur détruit dans leurs cercueils,
La mort de tous les tiens te laissa solitaire,
Navire sans pilote environné d'écueils.

XV

Tu goûtas à longs traits la coupe d'amertume
Où ta lèvre buvait sans pouvoir la tarir,
Mais rien n'éteint le feu que le génie allume ;
Ce qui porte le sceau divin ne peut périr,
Et tu restas fidèle à la loi qui résume
Toute ton existence : aimer, chanter, souffrir !

XVI

Sous les coups qui sans cesse éprouvaient ta constance
Tu relevais la tête et tu séchais tes pleurs ;
Tu couvrais tes sanglots en chantant ta souffrance ;

Dans toute épreuve enfin, dans toutes tes douleurs,
Tu savais nous montrer un motif d'espérance
Et d'un champ dévasté faire germer des fleurs.

XVII

Tu voulus en un jour réaliser un rêve
Tant de fois commencé, qu'aucun siècle n'achève,
Rêve de liberté, de poésie et d'art;
Vaincu, tu refusas l'aumône de César,
Et tu fus demander à des labeurs sans trêve
Un abri pour vieillir et mourir à l'écart.

XVIII

La misère au poète est toujours familière.
De ta maison natale elle t'avait banni.
Il ne te restait plus à Saint-Point, lieu béni,
Que la tombe enfermant, au coin du cimetière,
Les cendres de ta fille et celles de ta mère
Auxquelles tu devais être un jour réuni.

XIX

Alors de ton passé nous déroulant la trame
Aux peuples attendris et charmés tour à tour,
Il te fallait livrer les trésors de ton âme,
Les débris de ton cœur, tes mystères d'amour
Et les mourants éclats de cette pure flamme
Qui resta dans ton ciel jusqu'à ton dernier jour.

XX

Certes, tu dus souffrir en écrivant l'histoire
Des jours évanouis qu'évoquait ta mémoire,
En nous montrant à nu ton cœur crucifié.
Mais tu savais du moins, ô cher calomnié!
Que ta détresse même ajoutait à ta gloire
Le suprême rayon qui vient de la pitié.

XXI

Et tu savais aussi qu'après cette agonie,
Ton âme délivrée irait d'un seul essor
Dans ce pays rêvé que nous ouvre la mort,
Où t'élevait déjà l'aile de ton génie,
Où résonne à jamais la divine harmonie
Dont tes chants inspirés avaient trouvé l'accord.

DISCOURS

DE

M. CHARLES DETON

De l'Académie de Mâcon.

Le plus modeste, le plus fidèle et je pourrais dire le meilleur ami de Lamartine, M. Dubois, a bien voulu me communiquer la correspondance qu'il a entretenue avec notre illustre compatriote de 1850 à 1868. J'ai pu ainsi suivre les dernières années de notre poète, j'ai vu toutes les tristesses dans lesquelles il avait été serré, toutes les nécessités implacables, quelquefois odieuses, contre lesquelles il avait lutté, et, de cette étude, j'ai rapporté un sentiment plus profond d'admiration pour Lamartine. Je voudrais faire partager cette impression au nombreux auditoire qui a la bienveillance de m'écouter.

Nous sommes en 1850. Lamartine, après avoir connu tous les enivrements de la popularité, a renoncé à jouer un rôle politique. Après avoir, par son énergie et son éloquence, sauvé la société, il doit songer à ses propres affaires. Il a des dettes, il faut les payer. Vaincre ou mourir, dit-il, vaincre, c'est payer mes créanciers.

Et la bataille durera dix-huit ans, héroïque, douloureuse, grandiose.

Lamartine habite à Paris une petite maison reculée au fond d'une cour, dans un quartier obscur. Il y mène l'existence d'un artisan de la plume, qui vit de son salaire entre son métier et sa famille. Il y reçoit, le soir, quelques amis des mauvais jours; il y finit l'entretien de bonne heure afin d'allonger le jour du lendemain et de gagner sur le sommeil des heures pour le travail. Il a renoncé, par économie, aux chevaux qu'il aimait avec passion; il a conservé deux ou trois chiens dont on a l'amitié pour un morceau de pain et dont la fidélité caressante est une protestation contre l'infidélité des hommes.

Et, infatigable, il se livre à un travail de géant. Perclus de douleurs, il écrit toujours. La plume, qu'il appelle l'outil de la délivrance, tremble au bout de ses doigts; il écrit quand même. Les volumes s'ajoutent aux volumes; il alimente trois journaux, le *Conseiller du peuple*, le *Civilisateur*, le *Pays*; il écrit les quarante volumes du *Cours familier de littérature*, l'*Histoire de la Russie*, l'*Histoire de la Turquie*, l'*Histoire de la Restauration*, les *Foyers du Peuple*, le *Nouveau voyage en Orient*, les *Mémoires politiques*, l'*Histoire d'une servante*.

Des milliers de pages se succèdent et s'entassent. Ses lettres constatent toutes ce travail acharné, surhumain.

« Plaignez, écrit-il, un homme qui en est à son quatrième volume de l'histoire de la Restauration en quatre mois, et a trois journaux sur le corps et un million de dettes, et qui tient coup. »

« Je mène une rude vie, dit-il encore, je viens de faire en 10 jours : 1° tout un volume de 500 pages grand in-8°; 2° la moitié d'un Entretien sur Rousseau; 3° mes corrections

d'épreuves de 200 pages; 4° enfin 200 lettres de ma correspondance, le tout sur mon genou, de ma main, sans secrétaire.

« Comptez dix jours et récapitulez le travail; c'est mon chef-d'œuvre de manœuvre de toute ma vie et je ne suis pas fatigué. Il y a des grâces d'état. Hachette, Pagnerre, Cosson, Didot, mes libraires, sont asphyxiés d'étonnement — et moi aussi. Sans compter que mes horribles angoisses d'affaires ne me laissent pas dormir. Quant à manger, il n'en est pas question. Des pêches, du fromage et du pain bis, voilà ma ration; il faut conserver l'esprit libre. »

Lamartine a beau produire, cela ne suffit pas; les éditeurs le harcèlent et l'obsèdent au point qu'il s'en irrite.

« Quant au *Conseiller du Peuple*, écrit-il, plus rien que ce que j'ai accepté; un volume aux termes que j'ai dits. Je ne suis pas Dieu, je ne crée pas le temps. »

Et encore :

« Ne faites plus rien avec le *Conseiller*. Me prennent-ils pour un fiacre à l'heure? — Ils me marchandent les jours et les pages comme à un homme qui aurait manqué une seule fois dans sa vie à sa parole. »

Il s'irrite aussi contre les éditeurs qui le chicanent sur les alinéas :

« Je fais copier à force la *Servante* et j'écris une longue préface et des ajoutés. Passé cela, rien. Ce n'est pas à eux de faire mon style et de mesurer les blancs de mes alinéas et de mes paragraphes. Ils auront 400 pages et voilà tout. Vous devez en recevoir demain 200 nouvelles. Je dis 400 pages d'impression et non de mon copiste. »

Ce travail de géant s'accomplit au milieu de visites d'affaires

et de préoccupations de tout genre. Il a beau se réfugier à Montceau, on vient l'y relancer :

« Voilà, dit-il, Lévy qui arrive avec Frédéric Lemaître pour jouer *Toussaint Louverture* à la Porte-Saint-Martin. O caillou mortel sur la tête! Adieu ! »

Une autre fois : « J'ai pour six jours chez moi des directeurs, libraires, acteurs. J'ai fait trois scènes de beaux vers, ce matin, et force prose. »

Lamartine travaillait facilement au milieu de ce va-et-vient de visiteurs; ce qui le troublait davantage, c'étaient les déceptions, les mécomptes, les pertes d'argent et surtout les attaques injustes dont il était l'objet. Il est vrai qu'il écrit :

« Je suis blasé aux calomnies comme Mithridate au poison. C'est l'aliment de tout homme public littéraire ou politique, aliment sain pour l'âme qui apprend les deux secrets de la vie : la résignation et la patience. »

Mais ces attaques répétées finissent par l'irriter. On lui reproche ses dettes et il les justifie dans cette fière lettre à M. Dubois :

« Quant aux bons et affectueux conseils, je les reçois avec reconnaissance, car je sais de quel cœur et de quel excellent esprit ils émanent. Seulement, je ne crois pas comme vous à la moindre déconsidération motivée sur les embarras honorables de la fortune d'un homme politique, quand ces embarras (allassent-ils jusqu'à la ruine) sont le résultat de la vertu publique et du désintéressement stoïque. Voyez si Pitt, Fox, le général Foy, Dupont de l'Eure et presque tous les grands hommes d'Etat ont été méprisés pour avoir négligé leurs affaires au profit de celles de leur pays, et pour n'avoir pas

même laissé la valeur du sol qui recouvre leurs restes immortels. C'est le sort de tous les hommes d'Etat honnêtes de vivre dans la gêne et de mourir dans l'indigence, et c'est pour cela qu'ils sont plus grands. Vous n'y avez pas réfléchi ; une bassesse devant le Pouvoir et devant la fortune flétrit plus, même quand elle est heureuse, que cent dettes contractées pour son pays et qu'on acquitte. »

Ce qui l'irritait surtout, c'est que l'on attribuât sa détresse à ses prodigalités, à son existence fastueuse.

« Laissez donc dire ceux qui par jalousie interprètent ou ridiculisent ma situation financière. Ils n'en ont pas et ne veulent pas en avoir l'intelligence. Quant à vous, croyez-moi prodigue, si vous voulez, mais ne me croyez pas dilapidateur ou insensé. L'or me coûte trop à acquérir par le travail incessant auquel je me suis dévoué pour le jeter, comme on le croit, par jactance ou par démence. »

Et, de fait, Lamartine menait un train de vie relativement modeste. Il pouvait écrire avec vérité : « Tous mes mobiliers de luxe soi-disant asiatique réunis n'égaleraient pas à beaucoup près la valeur du plus modique mobilier d'un appartement d'habitué de Bourse de la rue Vivienne. »

Cette situation gênée, qui se prolongea dix-huit ans pendant lesquels, suivant son expression, il fut sur la branche et sur l'abîme, tenait à d'autres causes.

Des habitations héréditaires trop vastes, d'un entretien trop coûteux, des propriétés dont le revenu était de beaucoup inférieur à la rente des hypothèques dont elles étaient grevées, des pertes causées par des faillites de négociants parisiens auxquels il vendait ses vins et ceux de ses vignerons, des

achats de récoltes faits avec une bonté trop confiante, les exigences de prêteurs plus que léonins, une suite d'années désastreuses pour le vignoble, telles sont les principales raisons qui empêchèrent Lamartine, malgré son travail acharné, d'aboutir à la délivrance qu'il poursuivait. Ajoutons-y une bienfaisance qui ne sut jamais compter. Ce fut le grand luxe de Lamartine, le « luxe du cœur. »

« Il y a certains noms qui obligent, disait-il. Toutes les infortunes sans boussole de la France et même de l'Europe, se tournent par instinct vers certains noms, je ne dis pas plus illustres, mais plus notoires que les autres noms, pour solliciter pitié, appui ou secours. Le seuil de ces hommes de bruit est assiégé d'indigences qui touchent, leur table est chargée de lettres écrites avec des larmes. Il y a telle année de ma vie où j'en ai reçu dix mille, de ces lettres, et cela depuis que je suis rentré dans l'obscurité. Que pouvez-vous devenir, eussiez-vous le visage aussi dur que votre métal ?

« Les années qui ont suivi immédiatement la Révolution de 1848 ont été particulièrement onéreuses et pour ainsi dire obligatoires. Comment refuser de partager sa dernière épargne avec ceux qui ont partagé vos efforts et vos périls pour maintenir l'ordre et pour préserver la société dans ces heures où ces braves citoyens, moins intéressés en apparence que nous à la propriété, offraient généreusement leur sang pour elle ? »

Lamartine donnait par élans de cœur, par un invincible et généreux entraînement, sans arrière-pensée d'attirer l'attention et l'éloge, car il donnait secrètement et l'on ne connaîtra jamais le nombre des infortunes qu'il a soulagées. Il proportionnait ses dons aux besoins et à la position sociale des récla-

mants; il eût rougi de faire une banale aumône qui eût procuré le pain du jour sans assurer le pain du lendemain.

« Je n'ai jamais pu donner un sou à un pauvre, disait-il un jour à l'un de ses amis; une si modique aumône me semblerait une véritable humiliation. » Il donnait largement pour arracher une famille à la misère, pour soulager une grande infortune.

M. de la Guéronnière, qui vécut pendant quelque temps dans son intimité, a raconté ce trait d'abnégation :

Le suprême plaisir de Lamartine était d'aller en voiture. Aussi avait-il, pour la première fois de sa vie, fait une cachette dans laquelle il enfouissait des économies destinées à l'achat d'un panier. Il avait déjà 2.000 fr.; il ne lui en fallait plus que 1.000. Il y a quelques mois, une pauvre femme, mère de sept enfants, se précipite à ses genoux et lui raconte, en larmes, qu'elle est sans pain, que son mobilier est saisi, que ses enfants seront sur le pavé. — Que vous faudrait-il? dit simplement Lamartine qui se dirige déjà vers sa cachette. — Mille francs, répond la pauvre mère. — Tenez, les voilà. — Et votre voiture? demanda M. de la Guéronnière. — Ah! mon ami, c'est si hygiénique, j'irai à pied.

Voici un autre trait plus modeste et plus émouvant. Il m'a été conté par un ami de Lamartine qui en fut le témoin : Un poète incompris — mais digne d'être lu et encouragé, puisque plusieurs de ses poésies avaient été couronnées par des Académies — se présente, à l'entrée de l'hiver, chez Lamartine. Il vient timidement réclamer l'honneur de lui dédier le livre qui doit réunir ses poésies éparses.

Le pauvre poète portait un pantalon d'été, une redingote

plus que râpée, une chaussure problématique, il grelottait de froid autant que d'émotion.

Lamartine accepte la dédicace, prend sur la cheminée deux piles de pièces de vingt francs, les met dans la main du poète, disant : « Inscrivez-moi en tête de vos souscripteurs, cela vous en amènera d'autres. » Le pauvre poète ne sait comment exprimer sa reconnaissance. Il balbutie, il pleure en serrant la main de celui qu'il nomme son bienfaiteur, multipliant ses remerciements.

Arrivés dans l'antichambre, Lamartine détache un superbe manteau que son tailleur lui avait apporté la veille et, le jetant sur les épaules du poète, il lui dit : « Vous oubliez votre manteau. »

— Mais, Monsieur, ce manteau ne m'appartient pas.

— Il doit être à vous puisqu'il n'est plus à moi.

On peut se figurer l'émotion du pauvre débutant qui n'ose refuser, subjugué par une bonté si simple et qui se retire emportant l'honneur de dédier son livre au premier poète de l'époque, plus 300 francs pour les premiers frais d'impression, plus un manteau de pareille valeur.

Voilà comment Lamartine pratiquait la bienfaisance, comment il commettait ses prodigalités.

Que d'autres le blâment; pour ma part, j'ai assez à faire de l'admirer. Et je suis heureux que ma faible voix puisse réaliser, quoique imparfaitement, le souhait de notre poète :

> D'autres bouches, un jour, te diront sur ma tombe
> Où fut enfoui mon trésor.

J'admire Lamartine dans sa bonté, je l'admire non moins

dans la résignation chrétienne avec laquelle il accueillit l'adversité de ses dernières années.

Il faisait aussi gaiement que possible son métier, « le métier de vivre, triste et beau métier. » « Il y a des moments, écrit-il, où Dieu éprouve les hommes au delà de leurs forces, j'y suis, mais non au delà de leur résignation. »

« Courage, écrivait-il encore, la vie est courte, mais le but est immortel, il est pénible d'y arriver par des voies diverses et si cahotantes. »

Malgré les déceptions et les mécomptes, jamais sa confiance en Dieu ne l'abandonne. « La Providence n'est pas couchée », dit-il ; — ou bien : « Dieu est dur, mais juste, il faut l'accepter et je l'accepte. Je l'ai mérité. »

Ecoutez ce billet, daté de Montceau :

« 9 janvier, 2 pieds de neige, 8 degrés de froid : Allons, merci, tout va mal, tout ira mieux. Je suis né Turc. La volonté de Dieu soit faite. Voilà la politique, la religion, la sagesse ! — Peu importe que vous et moi, nous ne priions pas dans la même langue, Dieu les entend toutes. »

Les amis des jours heureux ne l'aident point, comme il le voudrait, dans son adversité, et il s'écrie tristement, s'adressant à M. Dubois :

« Des amis ! où en trouve-t-on ? Dites-moi l'adresse. Excepté vous. »

Encore ce bon M. Dubois dans l'excès de sa prévoyance affectueuse, de sa sollicitude éclairée pour le génie auquel il s'est dévoué tout entier multiplie trop les conseils alarmants : Lamartine est obligé de lui répondre :

« Ne me dites pas toujours ce lugubre : Il faut mourir ! J'ai

la tête forte, mais le vertige du désespoir que vous me laissez apparaître constamment pendant le combat pourrait me jeter à l'extrémité de la vie avant l'heure. C'est avant la bataille que le fantôme apparut à Brutus ; pendant la bataille, on ne doit pas regarder en arrière : Marchons ! »

Il est obligé de revenir souvent sur ce sujet :

« Encore une fois, pourquoi me contrister et me démoraliser en pure perte par les bavardages ennemis ? A quoi bon ? Souvenez-vous du mot de Bonaparte au retour de Moscou : — Pourquoi voulez-vous m'enlever mon moral ? Laissons les cailloux et marchons. — Voilà le caractère. »

« Ce n'est pas dans l'adversité et dans la lutte qu'il faut affaiblir l'homme en le décourageant ; les choses ne le flattent pas ; il n'y a pas de danger que le fiel l'enivre. »

« Donnez-moi toujours de bonnes nouvelles, jamais inutilement de mauvaises. Je sais bien que je suis malheureux et en situation difficile. Je n'ai pas besoin du *Memento mori*. Cela me démoralise. A quoi bon enlever à un combattant son courage qui est dans son espérance ? Je travaille au delà des forces humaines, mais j'aime mieux mourir de travail que de douleur en faisant perdre qui que ce soit ».

On peut dire aujourd'hui que le but de Lamartine a été atteint.

J'aurais voulu présenter un tableau plus complet de cette lutte héroïque de dix-huit années où l'on vit le poète combattre avec son imagination, bâtissant sans cesse des projets que la dure réalité renversait, travaillant comme un manœuvre, tenant tête à tous les coups, acceptant cette épreuve comme une expiation, comme la rançon du génie :

Homme ou dieu, tout génie est promis au martyre.

Je serais heureux si ma parole, dont je reconnais toute l'insuffisance, avait pu laisser dans les esprits cette conviction que j'ai acquise, à savoir : que Lamartine est sorti plus grand encore de ces années d'épreuves et de souffrances si noblement et si courageusement supportées.

« Heureux les hommes qui ont ainsi une larme sur leur gloire. Cette gloire alors descend jusqu'au cœur, et c'est dans ce cœur seul que le poète est vraiment immortel. »

Après tant de luttes, Lamartine s'éteignit lentement dans ces loisirs qui sont le crépuscule des longues vies, dernier bienfait du Ciel pour ses favoris qui leur ménage doucement la transition entre la vie et la mort.

Avant de terminer, qu'il me soit permis, au nom des amis et des admirateurs de Lamartine, de payer un tribut de reconnaissance à l'ami dévoué du poète, à M. Dubois, et surtout à Mme Valentine de Lamartine, le bon génie qui mit un sourire et des tendresses filiales à ce foyer que la mort et l'adversité avaient rendu désert.

POÉSIE

DE

M. Alfred PIAT

Membre correspondant de l'Académie de Mâcon.

Poète, historien, publiciste, orateur,
Quel que soit le sujet qu'aborde son génie,
Son langage s'élève ample et plein d'harmonie,
Ou lance à l'imprévu l'éclair fascinateur.

Un jour, le peuple ému d'un souffle agitateur
Se révolte, criant : A bas la tyrannie !
Il parle, et devant lui la royauté bannie
S'enfuit... Le peuple seul reste triomphateur.

D'un mot qu'il prononça naquit la République
Et, levant l'étendard de sa foi politique,
Au monde il le montra ! Qui fut plus grand que lui ?

Nous tous, en souvenir du drapeau tricolore
Et de l'ordre nouveau que sa voix fit éclore,
Saluons ce grand mort immortel aujourd'hui.

POÉSIE

DE

M. Emile DE VIENNE

De l'Académie de Mâcon.

A LAMARTINE

Si, maître à mon gré du délire
Qui s'empare aujourd'hui de moi,
Je pouvais t'offrir de ma lyre
Des chants moins indignes de toi,
J'emprunterais à chaque chose,
A l'abeille comme à la rose,
Son parfum, son plus doux nectar;
Sa poésie à chaque femme,
Les plus doux songes de son âme,
Les plus doux feux de son regard.

Puis, d'un trait, franchissant l'espace,
Je m'envolerais jusqu'aux cieux,
Et de loin je suivrai la trace
De tes accords mélodieux.
J'irais, dans un élan suprême,
Cueillir jusqu'au sein de Dieu même

La fleur qui composa ton miel,
Et je jetterais vers la terre,
Des profondeurs de cette sphère,
Des chants moins indignes du ciel !

Comme l'oiseau répand sa plainte
Sans frayeur au milieu des airs,
Alors, bannissant toute crainte,
Je voudrais sonder l'univers ;
J'interrogerais chaque étoile
Et je soulèverais le voile
Qui cache à nos yeux l'avenir ;
Je devancerais chaque aurore,
Et ma muse saurait encore
L'heure où pour nous tout doit finir.

Mais, que dis-je ? la prescience
N'est pas au pouvoir d'un mortel,
Dieu ne l'a mise en sa clémence
Qu'en toi seul, poète immortel.

Plus vaste que la mer profonde,
Ta pensée entière est un monde
Qui réfléchit comme un miroir
Tous les divers songes de l'âme,
Les désirs, dévorante flamme :
Regrets, grandeur, amour, espoir.

Dis-moi, doux cygne aux blanches ailes,
Pourquoi ne veux-tu plus chanter

Lorsque les voûtes éternelles
S'ouvrent toujours pour t'écouter ?
Au peuple enivré de la terre,
Laisse poursuivre sa chimère.
Noble chantre mélodieux,
Pour que tout soit bien à sa place,
L'aigle doit planer dans l'espace,
Le poète du haut des cieux !

DISCOURS

DE

M. L. BERTRAND

Professeur au Lycée de Bourg.

Mesdames, Messieurs,

On vient de vous dire tout ce qu'a été votre grand poète : Ame profondément lyrique, âme religieuse, épique même par certains côtés ; orateur d'une séduction sans pareille, avec tous les dons antiques ; l'abondance du verbe, la grâce, l'harmonie, la beauté austère du visage et la noblesse du geste ; homme d'état aussi, parfois d'une sûreté de vue et d'une profondeur singulière, — tout cela, on vous l'a rappelé. A mon tour, permettez-moi de vous dire quelques mots de ses premiers vers, — de ce petit livre des *Méditations*, qui parut sans nom d'auteur au commencement de l'année 1820.

La fortune en a été merveilleuse : il y a certainement des parties plus hautes dans l'œuvre de Lamartine et pourtant Lamartine est resté, pour ses premiers admirateurs, comme pour la postérité, — l'auteur des *Méditations* : c'est que toute l'originalité du poète est en germe dans ce premier volume et, avec cela, une bonne part des sentiments et des idées dont va vivre après lui la littérature de son temps.

On peut faire hardiment commencer le romantisme avec les *Méditations* de Lamartine ; — je ne veux pas dire à coup sûr qu'il l'ait créé de toutes pièces et du jour au lendemain. Ce qu'on a appelé de ce nom existait déjà ou plutôt était dans l'air bien avant 1820. Seulement — les *Méditations* l'ont exprimé pour la première fois avec puissance et avec une contagion incomparable d'émotion.

Qu'on allègue, si l'on veut, les grands noms de Mme de Staël et de Châteaubriand. Si l'on y regarde bien, on verra que ni Corinne, ni l'Allemagne, ni le Génie du Christianisme, ni les Natchez n'ont exercé sur le romantisme une influence comparable à celle des *Méditations*. — D'abord Mme de Staël est avant tout un génie critique ; son livre de l'Allemagne est bien plus original que ses romans, quoique cependant elle y reprenne bien des idées déjà exprimées au XVIIIe siècle. Or la critique peut bien préparer, elle ne *crée* pas les grands mouvements littéraires. Autrement, les critiques de profession, en général plus intelligents que les artistes, seraient aussi les plus complets des créateurs. Toute la théorie du drame est éparse dans les œuvres de Diderot, mais qu'est-ce que cela fait ? Le drame n'en date pas moins de la soirée d'Hernani, c'est-à-dire, en somme, du jour où Hugo, avec le monologue lyrique, a inventé le costume et le décor pittoresques. De même aujourd'hui, il est très certain que toutes les idées dont va vivre la littérature du XXe siècle, s'il en a une, ont été exprimées plus d'une fois dans des livres de critique, des journaux ou des brochures. Mais on ne s'en apercevra que le jour où elles auront produit un ouvrage qui marquera une véritable révolution de l'art.

Alors, c'est sur ce livre que seront fixés les yeux de toute la jeune génération, et non pas sur le livre de critique qui, inconsciemment, l'aura inspiré, et dont personne ne parlera plus, sinon des historiens de la littérature. Ce sont donc les œuvres, et non les théories qui sont vraiment fécondes. — Aussi l'influence de Châteaubriand et de Mme de Staël sur le romantisme naissant doit-elle être restreinte à leurs œuvres d'imagination.

Et encore faut-il remarquer qu'elles sont en prose et que le romantisme a été avant tout une révolution poétique. Fontanes disait dédaigneusement des *Méditations* : « Ce n'est que du Chateaubriand en vers.» D'abord cela n'est pas exact. Et ensuite, si cela était, Lamartine n'en aurait pas moins un très grand mérite. Il n'était pas si facile que cela, entre 1800 et 1820, d'être un poète et même simplement un poète de talent. La meilleure preuve, c'est que Chateaubriand — qui l'aurait bien voulu — n'a pas pu l'être.

Qu'on ajoute à cela la difficulté de faire rentrer dans la poésie ce qu'on appelait autrefois les grands sujets, à une époque où le vers n'était plus qu'un hochet creux, n'ayant même pas la solidité et le fini de la facture. Il y avait alors comme une barrière infranchissable entre la prose et la poésie, l'une arrivée à son plein épanouissement, l'autre abâtardie et devenue une simple bagatelle.

Ç'aurait donc été déjà pour Lamartine une œuvre très méritoire que de paraphraser simplement en vers les thèmes ordinaires de l'inspiration de Chateaubriand, c'est-à-dire de revenir à quelques-unes des sources de l'antique poésie. Mais il ne l'a pas fait. Il a trouvé autre chose et ce quelque chose c'est presque tout le romantisme.

Réfléchissez bien, en effet, vous verrez que Chateaubriand n'a appris à la jeune école de 1820 que la précision du détail, la netteté et la correction du dessin, et aussi, et surtout, la phrase à effet musical. Toutes ces qualités, il ne les a manifestées qu'en prose, chose importante à noter, quand la poésie n'existe plus et qu'il s'agit de la recréer de toutes pièces. Quant à la découverte de l'art gothique et du Moyen-Age, du sentiment religieux, tout cela n'est venu que bien plus tard. Est-ce enfin pousser trop loin le paradoxe que d'affirmer que René lui-même a été inventé par les romantiques ? En tout cas, ce n'est qu'à partir de 1820 qu'il est devenu le type de l'homme moderne, qu'il a été étudié, approfondi, complété, et ainsi, — on peut le dire jusqu'à un certain point, révélé à son propre auteur. Rappelons enfin que Chateaubriand ne s'est point posé en novateur violent, qu'il n'a point prétendu tout bouleverser comme les Jeune-France de 1830, qu'enfin vers le temps de la préface de Cromwel et d'Hernani il passe pour un classique, et ne dissimule pas lui-même son mépris pour Hugo et pour Lamartine. Ses contemporains l'ont d'ailleurs ainsi compris. Ils n'ont pas reçu de lui la moindre impulsion. Ils ne soupçonnent même pas ce que pourra être l'art qui va naître. En poésie surtout, jusqu'en 1820, c'est une stérilité complète.

Les *Méditations* furent donc comme une révélation soudaine. Aussi bien, Messieurs, vous savez qu'elles provoquèrent un enthousiasme inouï. Il faut bien qu'il en ait été ainsi pour que Sainte-Beuve, tout jaloux qu'il était, en ressente encore quelque chose à trente ans de distance, lorsqu'en 1850, dans ses *Causeries du lundi*, il nous parle des triomphants débuts de Lamartine. Les contemporains, avec toute leur admiration,

virent-ils bien tout ce que ce jeune poète leur apportait du fond de sa province ; comprirent-ils l'immensité de la découverte ? Cela est peu probable, d'abord parce que l'enthousiasme ne raisonne guère et ensuite parce qu'on se défie toujours un peu des jeunes. Mais nous autres, nous postérité, nous savons maintenant ce qu'elles contenaient, ces *Méditations* : Comme un autre Évangile, elles révélaient pour la première fois chez nous cette bonne nouvelle qu'on ne connaissait pas encore, ou qu'on ne connaissait plus, — la poésie. Lamartine venait de faire en France ce que Gœthe, cinquante ans plus tôt, avait fait en Allemagne. Il nous rapprenait le chemin de la réalité vivante ; et c'est cela même, dans sa plus intime essence, qui est la poésie. Vous rappelez-vous la belle définition qu'en donne V. Hugo, dans une de ses préfaces : « La poésie, c'est ce qu'il y a d'intime dans tout » — c'est-à-dire que c'est l'âme même des choses, c'est notre âme à nous dans ses profondeurs secrètes, dans la nudité divine et la beauté de ses passions. La prose, elle, se tient à la surface, elle ne pénètre pas au delà des mobiles et éphémères apparences. De là vient que la poésie est, par excellence, « le langage de l'idéal. »

Etait-ce donc, ce langage-là, quelque chose de si nouveau chez nous ; ne l'avait-on jamais entendu, même dans le siècle de Racine ? — Oui, sans doute, il y a de la poésie chez nos grands tragiques ; il y en a même beaucoup ; mais ce n'est point la poésie pure, la poésie lyrique. Et encore, cette poésie-là, est-il bien difficile, pour le lecteur moderne, de la distinguer à travers le moule conventionnel de la tragédie. Elle est trop artificielle ; elle est trop un jeu, quelquefois même un jeu

d'esprit. Les passions y sont vivantes, sans doute ; elles y sont même furieuses ; les âmes y sont aussi complexes, quoi qu'on en ait dit, que celles de Shakspeare ; mais tout cela s'incarne en des personnages dont les mœurs et surtout le langage sont un perpétuel et déconcertant anachronisme.

Oui, c'est surtout le style qui nous éloigne de la tragédie classique, avec ses fausses élégances, avec ses atténuations et ses pudeurs. On y aperçoit bien la vie au fond ; *la nature*, comme on disait au XVIIIe siècle, mais elle y est parée et enveloppée ; et au lieu d'en sentir tout de suite le réchauffant contact, on s'arrête, sur le seuil, refroidi et dérouté par tout l'appareil extérieur des conventions et de la rhétorique. Et ainsi il arrive que cette poésie qui a voulu être la plus raisonnable, c'est-à-dire la plus générale et la plus universelle, et csependant la plus particulière, celle qu'il est le plus difficile de comprendre, tellement elle est artificielle. Combien sont-ils donc aujourd'hui, ceux qui peuvent lire Racine ? On ne songe pas assez quand on déclame tant de nos jours contre le mandarinat littéraire, que la tragédie classique est le plus étroit des mandarinats, celui qui exige le plus d'études, de raffinements et d'intelligence.

Au contraire, on pénètre tout de suite dans la poésie des *Méditations*. Que racontent-elles en effet ? — Des impressions toutes personnelles, des paysages vus à travers le rêve : La tristesse des soirs splendides.

> Vénus se lève à l'horizon ;
> A mes pieds, l'étoile amoureuse,
> De sa lueur mystérieuse,
> Blanchit le tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Ou bien, c'est le délice de l'anéantissement, l'aspiration au suprême repos :

La fleur tombe en livrant ses parfums au Zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi je meurs, et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Et notez qu'il n'y a là nulle périphrase, ni même (ce qu'on admet parfaitement aujourd'hui) aucun artifice de facture. C'est le sentiment, ou la pensée toute nue. Le style, dans les meilleures pages de Lamartine, a la limpidité du cristal : le beau vase, en la pureté et la sveltesse de ses contours, ne semble exister que pour contenir et laisser voir la divine liqueur. Rappelez-vous plutôt telle strophe du « Lac », la plus connue et la plus aimée de toutes les pièces du recueil :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Rien que des mots de la langue de tout le monde : Les flots du lac, une pierre où le poète s'assied. — C'est cela, sans doute, qui a dû causer tant de surprise et de plaisir, lorsque parurent les *Méditations* : l'art venait de ressaisir la Vie ; et il la rendait sans voiles, belle de sa seule beauté. Or, c'est d'elle que l'homme a soif ; il la poursuit sous toutes ses formes, avec

toutes ses facultés, avec son cœur et avec sa tête. L'histoire des systèmes et des littératures n'est que celle de ses efforts pour écarter le mensonge des formes vaines, et pour percer, à force de persévérance et de ferveur, jusqu'à l'éternelle réalité dont la possession le tourmente et dont la vue seule est pour lui un bonheur et un ravissement. Aussi comme on comprend bien l'enthousiasme des jeunes gens à cette renaissance de l'art! comme on comprend Théophile Gautier, écrivant bien des années après : « Les générations nouvelles doivent se figurer difficilement l'effervescence des esprits à cette époque... Une sève de vie nouvelle circulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs; l'air grisait, on était fou de lyrisme et d'art. Il semblait qu'on venait de retrouver le grand secret perdu, et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie. »

A ces imaginations ardentes, avides d'idéal, il fallait une carrière proportionnée à leurs audaces. La claire réalité des classiques, si bien définie, si nette en ses contours, ne pouvait plus leur suffire : il leur fallait le mystère des choses, les régions vagues de l'âme, tous ces dessous ténébreux de la réalité, où personne n'avait pénétré encore. C'est ainsi qu'ils ont forcé le cercle étroit de l'ancienne psychologie; qu'ils en ont reculé les limites; et pour cela ils ont eu à leur service une faculté nouvelle, — le Rêve. Est-ce à dire qu'auparavant, on n'ait jamais rêvé? — Je sais bien qu'on pourrait soutenir le contraire; mais c'était là un état obscur de l'âme, qui n'avait pas droit de cité en littérature; ajoutez enfin qu'il devait être beaucoup moins fréquent autrefois que de nos jours : car il y a en nous une foule de facultés qui ne s'éveillent ou ne se

développent qu'au contact de la littérature et de l'art. Si les poètes sont appelés des « voyants » c'est parce qu'ils voient non seulement pour eux, mais pour nous et qu'ils nous apprennent à nous servir de nos yeux. Lamartine, lui, a appris le rêve aux hommes de son temps. Ç'a été comme un philtre, dont il a enivré toute la littérature romantique, — nos pères et nous avec eux. Et ce rêve, ce n'est pas le caprice extravagant, c'est l'imagination s'enchantant des formes qu'elle crée, les faisant et les défaisant au gré de sa fantaisie; c'est l'âme jouissant de ses émotions mêmes.

Partons dans un baiser pour un monde inconnu,
Eveillons au hasard les échos de la vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.

Le drame même est envahi par le rêve. C'est Charles-Quint au tombeau de Charlemagne; c'est la pauvre reine Maria de Neubourg écoutant par la fenêtre du palais la chanson des Lavandières.... Il y a là un des caractères essentiels de la littérature du XIXe siècle et cela encore c'est une partie de l'héritage de Lamartine.

Que de choses j'aurais à vous dire encore, si je voulais épuiser l'originalité des *Méditations*; j'aurais à vous montrer Lamartine retrouvant dans ses vers religieux les manifestations les plus lointaines de l'instinct poétique, — l'adoration et la prière; préparant ainsi les voies à ceux qui parmi nous ont scruté avec le plus de bonheur la conscience religieuse des peuples anciens, — les Quinet, les Michelet, les Burnouf; je vous le ferais voir retrouvant encore, dans ses pièces philoso-

phiques la synthèse de toutes les facultés de l'esprit comme de tous les genres où elles s'exercent; remettant en lumière cette vérité trop longtemps méconnue, et depuis reprise par Carlyle, qu'au fond tout est poésie, — science et métaphysique, et que les différences qui les séparent ne sont que des degrés d'approximation dans l'éternelle vérité. Enfin j'aurais à vous parler de son style, dont le secret est si impénétrable, que Lamartine est peut-être le seul de nos poètes qu'on ne puisse absolument imiter; ce style si sincère que le vers est d'une richesse inouïe et qu'un seul peut contenir des heures d'enchantement et de rêve. Mais je crois en avoir dit assez pour vous faire voir combien Lamartine a été un novateur, un révélateur d'inconnu. Il faut bien comprendre cela, d'abord pour être juste envers lui et ensuite pour expliquer l'enthousiasme dont il fut l'objet.

Découvrir des horizons nouveaux, cela n'a été donné qu'à quelques-uns, qui furent les plus grands; et ils en ont gardé une allégresse qui éclate dans leurs vers et qui les illumine. De quel accent Lucrèce nous chante-t-il qu'il a trempé ses lèvres à des sources vierges et tenté des chemins encore inconnus des Muses! Ils éprouvent le même ravissement que nous éprouvons nous-mêmes, en pénétrant dans leurs œuvres!... Vous vous souvenez peut-être d'avoir lu, dans un roman de Pierre Loti, l'histoire d'une petite esclave noire qu'on appelle Fatou-Gaye et qu'on a amenée tout enfant de son pays, le pays de Galam. Elle en a gardé un éblouissant souvenir, comme d'un jardin féerique, d'un Eden à jamais perdu : et quand on en prononce le nom devant elle, ses yeux s'allument dans un moment d'extase : En Galam! — En Galam! Le pays de l'or et

des grands baobabs ! et ses pauvres petits souvenirs deviennent tout à coup, dans son imagination, la plus splendide des visions et la plus désirée des réalités. Eh bien ! ce pays de l'or, ce lointain et mystérieux Galam, Lamartine est un de ceux qui l'ont ouvert à nos yeux. Disons lui donc, avec une intime reconnaissance, ce qu'un autre poète disait à Pétrarque :

Rêveur harmonieux, tu fais bien de chanter ;
C'est là le seul devoir que Dieu donne aux poètes
Et le monde à genoux les devrait écouter !

POÉSIE

DE

M. Pierre GRIVEAUD

Membre correspondant de l'Académie de Mâcon.

Qui donc disait : « L'argent a détrôné la lyre,
« Cet âge ne sait plus aimer, chanter et lire,
« Les cœurs pour les beaux vers n'ont plus de battements ? »
Douter de l'Idéal c'est folie et blasphème.
Sors du tombeau, poète, et ceins ton diadème,
La foule accourt à tes accents.

Chantre de la beauté, père de l'harmonie,
La France tout entière acclame ton génie.
Un grand peuple s'honore honorant un grand nom.
Et ton nom, Lamartine, est de ceux que la terre
Ou grave sur le bronze ou sculpte sur la pierre
Et que redit chaque vallon.

Dans ton rythme sacré, sur ton clavier d'ivoire,
En essayant un chant pour célébrer ta gloire
Et ces vers immortels, oiseaux mélodieux
Envolés de ta main sur l'aile du zéphire,
Barde divin, j'ai peur de profaner la lyre
Vibrante encor de tes adieux.

O cygne, tu chantais *comme l'homme respire,*
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire.
Quand les brises du lac, au déclin d'un beau jour
Éveillaient sur ta harpe un son plaintif ou tendre,
Les étoiles, tes sœurs, s'arrêtaient pour entendre,
Tremblantes d'extase et d'amour.

Amour, charme de l'âme, ô suprême puissance!
Espoir, volupté, pleurs, que l'on mette en balance
Une goutte d'amour avec tout l'univers,
Etonné du néant de sa grandeur superbe,
L'univers pèserait ce que pèse un brin d'herbe
Qu'un souffle emporte dans les airs.

Et tu chantais l'amour dans toute la nature,
Dans tout ce qui respire et tout ce qui murmure,
Les désirs sans repos et le bonheur sans voix,
Les vallons paternels, les cimes, chaque chose
Où flotte la pensée, où le regard se pose,
L'azur, la prairie et les bois.

Un coucher de soleil, un soupir de la grève,
Un baiser, une fleur, un papillon, un rêve,
Tout prenait sous ton luth une pensée, un corps.
A la source du Beau ta grande âme enivrée,
Sous la nuit rayonnante ou dans l'aube empourprée,
Jetait d'ineffables accords.

De la création épelant le symbole,
Tu dérobais aux cieux leur sublime parole,

Ton âme en sa prison criait un hymne à Dieu,
Ta pensée habitait les sphères éternelles;
A l'aigle indépendant, pour déployer ses ailes,
Il faut les horizons de feu.

Puis, lassé de planer sur ces hauteurs sereines,
Des rives du Jourdain au fossé de Vincennes
Tu suivais Bonaparte en son vol meurtrier,
Et, pour chanter l'horreur de sa gloire orageuse,
A ton luth frémissant la muse harmonieuse
Mettait une corde d'acier.

Les exploits, tu l'as dit, n'effacent point les crimes,
Ta lyre fut toujours du côté des victimes.
Que le tyran soit peuple ou qu'il soit empereur,
Ta voix glorifiait la justice outragée,
Et par tes vers brûlants la liberté vengée
Trouvait un trône dans ton cœur.

Justice, liberté, gloire, honneur et patrie,
Ces mots fiers résonnaient dans ton âme attendrie
Comme au cœur du soldat les appels des tambours.
Leur péril t'inspira ce pur cri d'éloquence
Qui fit un jour tomber des mains de la licence
La loque rouge des faubourgs.

Barde, orateur, laissant un nom pur à l'histoire,
Ces titres glorieux n'achèvent point ta gloire.
Sur toutes les douleurs répandant ta bonté,
Aux cœurs blessés d'amour tu versais l'harmonie,
Aux déshérités l'or, humain par ton génie,
Divin par ton humanité.

Dédaigneux des calculs et des soucis vulgaires,
Sur le sable mouvant des faveurs populaires
Par de larges bienfaits tu traças ton sillon.
L'œuvre parle toujours quand la bouche est muette
Et l'éclat des vertus met au front du poète
Un impérissable rayon.

Mais qu'importent nos chants à ta gloire immortelle ?
Tant que le doigt glacé de la nuit éternelle
N'aura pas refroidi le globe que voilà,
Les amants enivrés s'en iront d'âge en âge
Aux *flots chéris* du lac redemander l'image
D'Elvire ou de Graziella.

DISCOURS

DE

M. Jules SIMON

De l'Académie française.

On me demande de prendre encore la parole pour clore ces magnifiques fêtes que l'Académie de Mâcon a organisées en l'honneur de Lamartine. C'est un devoir qui m'est doux à remplir[1].

Je tiens d'abord à remercier l'Académie de Mâcon du service qu'elle vient de rendre aux lettres et à la patrie. Je remercie la ville de son enthousiasme. Pendant qu'ailleurs on oubliait, vous vous êtes souvenus. Non seulement on a eu le concours des riches, des heureux, des grands, mais on a eu le concours plus précieux, plus touchant des pauvres, des petits et des déshérités. Ce sont les pauvres qui ont été les plus empressés à offrir leur obole. On me disait tout à l'heure ici, sur l'estrade, que les organisateurs avaient fixé le minimum de la souscription à cinq sous et qu'ils avaient omis exprès quelques familles pour qui les cinq sous à payer auraient été une charge trop lourde. Mais le chef de famille venait, il apportait son offrande, il disait : On nous a oubliés.

1. La sténographie n'ayant pas recueilli la magnifique improvisation de M. Jules Simon, nous n'en pouvons donner que le sens.

J'ai admiré vos belles rues dans lesquelles on passait littéralement sous les fleurs ; je suis allé dans vos faubourgs et jusque dans des villages éloignés de plusieurs kilomètres. Tout le monde avait fait un jardin sur le bord de la rue, arboré un drapeau. Les plus pauvres avaient sur leur unique fenêtre un bouquet. J'en étais attendri. Je me disais : quels beaux vers aurait faits Lamartine sur une pareille fête, lui qui sentait le cœur du peuple !

Mâcon a effacé la tache de l'ingratitude de la France. J'aurais voulu qu'une autre ville se souvînt, la ville qui, à une date mémorable, n'a été protégée, défendue contre la barbarie que par son grand cœur !

J'aurais voulu qu'elle retrouvât quelque chose des sentiments qu'elle éprouvait alors pour son sauveur, pour son maître ! Je puis dire, au moins, que presque tout Paris est avec nous. Ces fêtes n'augmenteront pas la gloire de Lamartine, qui ne peut être accrue ; mais il fallait, pour l'honneur de la France, qu'elles fussent célébrées, et qu'aux acclamations de la grande patrie se joignissent les bénédictions de ses concitoyens les plus immédiats !

Lamartine, grâce à vous, nous rend un dernier service. Il y a eu, dans ces dernières années, une campagne contre le spiritualisme et, pourquoi ne le dirais-je pas ? contre Dieu. On s'efforçait de le rendre impopulaire ! on effaçait son nom sur les livres donnés aux enfants, sans comprendre qu'après ce nom effacé, ces livres ne signifiaient rien, ne pouvaient rien. Je n'accuse pas les pouvoirs publics de ce sacrilège, ils l'avaient seulement rendu possible. Les ennemis de la France s'en réjouissaient plus encore que de nos défaites. Mais, Messieurs,

quel est le poète dont le nom soulève ici tant d'enthousiasme, le poète admiré, le poète chéri ? C'est celui dont les vers sont pleins de Dieu, celui qui l'a le mieux senti dans l'immensité de ses œuvres et dans la douceur de ses consolations. La fête que nous venons de célébrer ensemble est une fête spiritualiste. Elle s'élève jusqu'au ciel avec le nom de Lamartine. C'est la revanche de la France. J'en emporte une joie profonde et un souvenir reconnaissant.

DISCOURS

DE

MONSEIGNEUR PERRAUD

Evêque d'Autun, Chalon et Mâcon, membre de l'Académie française.

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

Dans une réunion littéraire, j'aimerais à faire admirer ce vers où de si grandes pensées sont exprimées avec tant de concision. J'y trouve résumé tout le mystère de cette destinée humaine que mesure à chacun de nous la course rapide de la naissance à la mort; mais que dominent, pour l'expliquer et l'éclairer, l'idée, le souvenir, la présence du Dieu infiniment sage et bon dans le plan duquel la mort n'est que le douloureux et nécessaire passage de la vie éphémère du temps à la substantielle et persistante immortalité.

Ici, en face des saints autels, sur l'emplacement même de cette ancienne église de Saint-Pierre où, il y a un siècle, la sollicitude de parents chrétiens s'empressait de procurer la grâce inestimable du baptême au petit enfant qui devait à jamais illustrer leur race, je vois dans ces paroles du poète ce qu'il y a mis lui-même : une prière. J'ajoute aussitôt, pour l'instruction du siècle qu'il a rempli de sa gloire, et aussi pour la consolation de la noble femme que la Providence a consti-

tuée l'héritière de son nom et la gardienne de son tombeau [1], une prière qui a été exaucée.

Oui, après avoir répandu les plus abondantes bénédictions sur le berceau et sur la jeunesse de cet enfant prédestiné, la religion, — je dis la religion, Messieurs, — et non pas simplement une religiosité vague et sentimentale, mais la religion avec ses dogmes précis, ses croyances et ses obligations positives, ses rites mystérieux et sacrés, entoura la vieillesse de ce grand homme, lui donna la force de supporter d'inénarrables épreuves; enfin, le moment venu, lui permit de saluer dans la mort, comme aux jours de son expansive adolescence, le libérateur dont

la main,
Céleste messager, porte un flambeau divin [2].

Vous pouvez donc être assurés, Messieurs, d'avoir bien interprété les intentions les plus certaines de Lamartine, lorsque vous avez résolu d'ajouter cet épilogue tout religieux aux solennités littéraires et artistiques célébrées depuis trois jours avec tant d'éclat et une si touchante unanimité en ce premier centenaire de sa naissance.

Je n'aurai pas de peine d'ailleurs à déterminer le sens précis de cette imposante cérémonie.

Que, dans des fêtes exclusivement profanes et séculières, des hommes ne se croient pas astreints à une scrupuleuse exactitude quand il s'agit de louer leurs héros, cela n'a rien d'éton-

1. Mme la comtesse Valentine de Cessiat-Lamartine, nièce du poète et propriétaire du château de Saint-Point.

2. *L'Immortalité* (*Premières Méditations*).

nant. D'ailleurs, comme ni les auteurs ni les complices de ces exagérations oratoires n'en sont ordinairement les dupes, il ne faut pas soumettre à une critique trop sévère les emphases de leur admiration.

Il n'en saurait être de même pour nous, et nous ne pouvons oublier un seul instant que nous sommes redevables à nos auditeurs de la vérité seule. Or, dit notre vieux patriarche Job, « quel homme sera justifié, si on le compare avec Dieu [1] ? »

Je n'éprouve pas plus de difficulté, Messieurs, que je n'ai de mérite à vous tenir cet austère langage. C'est Lamartine lui-même qui vous le fait entendre. Ecoutez cette touchante supplication :

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure,
Ah ! ne te mesure à rien.
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant !
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même,
Triomphe en nous pardonnant [2].

Je suis venu ici pour faire écho, par la prière publique de l'Église, à ces sentiments d'une âme qui, au milieu même de ses faiblesses ou de ses égarements, s'est toujours préservée du déterminisme brutal dont tant d'hommes se prévalent aujour-

1. Numquid homo Dei comparatione justificabitur ? (Job, IV, 17.)
2. *Harmonies*, l. II, : *Pensées des morts*.

d'hui pour abriter lâchement leurs fautes derrière la fatalité prétendue des instincts et des passions.

Lamartine a prié « la divine clémence de triompher en lui pardonnant ». Cette humble attitude, ce langage vraiment chrétien me dispensent d'énoncer explicitement des réserves sur telle ou telle de ses œuvres dans lesquelles il ne s'est suffisamment souvenu ni du Dieu de son baptême, ni de la religion de sa mère; et plein de confiance pour lui dans l'infinie miséricorde, je puis parler librement des services inappréciables dont la France spiritualiste et chrétienne est redevable au chantre des *Méditations* et des *Harmonies*.

Avant de les résumer dans une revue nécessairement sommaire et insuffisante, je dois tenir compte d'une parole de l'Évangile. « Ce que Dieu a uni, a dit notre divin Maître, ne le séparez pas [1]. »

Le grand cœur qui a tant aimé les siens, qui n'a laissé échapper aucune occasion de leur exprimer de la façon la plus délicate son tendre et inaltérable attachement, se plaindrait, j'en suis sûr, si, sous prétexte de l'honorer davantage, je l'isolais du groupe d'âmes auxquelles l'ont rattaché les liens des plus chères affections. Il demeure donc bien entendu que, dans cette pieuse manifestation composée de nos regrets, de nos espérances, de nos prières, nous comprenons avec lui tous les membres de sa famille. Toutefois, nous ferons une particulière mention de ce père et de cette mère qui, le 21 octobre 1790, souriaient avec tant de bonheur à leur premier-né. Nous recommanderons encore à Dieu la vaillante compagne qui fut

1. S. Matth., XIX, 6.

associée à ses triomphes et à ses douleurs. Enfin, nous nommerons cette angélique Julia, plutôt montrée que donnée à la terre, dont l'âme fût reprise pour la vie éternelle sous les splendeurs du ciel d'Orient. Ses virginales dépouilles, rapportées en France, devaient occuper les premières le caveau funèbre de Saint-Point, auquel vous êtes allés porter hier, Messieurs, le tribut de votre religieux souvenir.

N'oublier aujourd'hui aucun des siens, c'est remplir un de ces devoirs de convenance qui se confondent avec la charité. Mais, vis-à-vis de la mère du poète, nous sommes tenus à quelque chose de plus, et je me sens obligé à la saluer ici avec une reconnaissance mêlée de vénération.

Que n'a-t-elle pas fait? je devrais peut-être dire que n'a-t-elle pas souffert pour élever et pour maintenir à la hauteur du plan providentiel dont elle avait le pressentiment cet homme né, non seulement de sa chair et de son sang, mais de sa pensée, de son cœur, de sa foi, de son âme tout entière,

> Cette âme au long regard, à l'héroïque effort [1].

Oui, en un jour où nous avons l'honneur de représenter ici la France recueillie entre le berceau et la tombe de Lamartine, rendons un particulier hommage à cette femme supérieure. Remercions-la (je laisse parler son fils) « d'avoir épié jour à « jour la pensée de cet enfant pour la tourner vers Dieu, « comme on épie le ruisseau à sa source pour le diriger vers « la prairie où l'on veut faire refleurir l'herbe nouvelle [2]. »

1. *Harmonies : Le tombeau d'une mère.*
2. *Cours familier de littérature,* 1er entretien, p. 9.

Que serait-il devenu, avec son imagination débordante, avec son exquise mais périlleuse sensibilité, s'il avait eu le malheur d'avoir pour mère une femme médiocre et frivole, esclave du monde et de la mode, à religion routinière et superficielle? Heureusement, elle regarda comme le plus impérieux de ses devoirs d'étudier constamment devant Dieu, dans la lumière de son éternelle vérité, la mission dont elle était investie à l'égard du fils auquel elle aurait pu appliquer le mot de saint Augustin sur son Adéodat : il avait un génie à faire peur [1].

Non, elle ne faillit pas à sa tâche. Semblable à cette mère « véritablement admirable et digne d'être louée par les gens de bien » dont parlent nos saints Livres, « cachant sous les plus chaudes effusions de l'amour maternel un cœur viril [2] », elle imprima profondément dans les âmes de ses enfants le respect, le culte, l'adoration du Dieu dont elle était vraiment pour eux, par la pureté de sa vie, la vivante image.

Voilà pourquoi, à travers les vicissitudes d'une existence très agitée, en dépit de lacunes ou de défaillances regrettables, l'idée de Dieu est demeurée pour Lamartine l'inspiration maîtresse et souverainement directrice dont rien ne l'a pu faire dévier.

Si j'insiste sur ce point, c'est que lui-même ne s'est jamais lassé de revenir, en toute occasion, sur la dette de reconnaissance dont il se sentait redevable envers sa mère. Non seulement il n'a jamais cru l'avoir suffisamment payée; mais plus les honneurs, le crédit, l'autorité littéraire ou politique s'ac-

1. Horrori mihi erat ejus ingenium. (S. Aug, *Conf.*, l. IX, ch. 6.)
2. IIe livre des Machabées, VII, 20, 21.

cumulaient sur sa tête, plus il aimait à en reporter la gloire sur celle, qu'après Dieu, il proclamait avec raison sa seconde et visible Providence.

Parmi les nombreux témoignages de sa piété filiale, il en est un qui m'a paru particulièrement digne d'être mis en relief aujourd'hui, car il s'harmonise très bien avec les hommages décernés depuis trois jours par les voix les plus autorisées de notre pays au génie du poète et de l'orateur.

A l'heure et dans le lieu où nous sommes, n'est-il pas bien touchant de pouvoir relire ce souvenir de sa première enfance, consigné par lui dès le début de son *Cours de littérature :*

« Mes premiers respects pour le livre me vinrent d'où vient « toute révélation aux enfants, de leur mère.

« La mienne avait la piété d'un ange, et dans son visage, la « beauté de ses traits et la sainteté de ses pensées luttaient « ensemble comme pour s'accomplir l'une par l'autre.

« Or, chaque jour, à certaines heures, je la voyais prendre « sur une tablette un volume de dévotion qui lui venait de sa « mère... Sa physionomie changeait tout à coup d'expression; « elle se recueillait; et, devinant je ne sais quelle conversation « muette avec un autre que moi, sans qu'elle eût besoin de « me faire un signe, je rentrais dans le silence et je respectais « sa lecture.

« ... Je compris ainsi à demi qu'il existait par ces livres « sans cesse feuilletés sous ses mains pieuses, le matin et le « soir, je ne sais quelle littérature sacrée, par laquelle au « moyen de certaines pages qui contenaient sans doute des « secrets au dessus de mon âge, celui qu'on me nommait le bon « Dieu s'entretenait avec les mères, et les mères s'entretenaient

« avec le bon Dieu. *Ce fut mon premier sentiment littéraire*, il « se confondit dans ma pensée avec je ne sais quoi de saint « qui respirait sur le front de la sainte femme quand elle « ouvrait ou qu'elle refermait ces mystérieux volumes[1]. »

Voilà ce que je puis bien appeler dans un mot de notre langue sacrée la *Genèse* de la vocation intellectuelle de Lamartine, et voilà, en même temps, Messieurs, l'admirable et nécessaire hiérarchie des communications divines au sein du monde de la famille.

Le père et la mère ne sont pas seulement institués pour coopérer à l'œuvre créatrice qui ajoute incessamment de nouveaux anneaux à la longue chaîne des générations. Ils ont encore la très haute et impérative mission d'aller chercher en Dieu, pour les communiquer à ceux qu'ils ont appelés à vivre, la sagesse, la justice, la piété et tout ce qui rend l'homme capable d'atteindre à ses immortelles destinées. D'ailleurs, ce beau nom de parents, si l'on comprend bien la force de son sens étymologique (*parere*), n'exprime-t-il pas ce perpétuel enfantement des âmes qui s'exerce par le ministère sacré de l'éducation ?

Sans doute, les parents ne donnent ni l'intelligence, ni le talent, ni bien moins encore le génie, qui viennent de Dieu seul. Mais que ne peuvent-ils pas pour diriger, féconder, développer ces dons précieux et leur faire porter tous les fruits que Dieu et les hommes sont en droit d'attendre ?

A l'époque où l'enfant, entouré de sollicitudes si éclairées, commençait à devenir un homme capable de penser par lui-même et de faire ses débuts dans la carrière où il devait si vite

1. *Cours familier de littérature*, 1er entretien.

prendre rang parmi les maîtres, la France subissait encore l'influence du siècle précédent. « La philosophie matérialiste, a dit Lamartine dans son beau discours sur les destinées de la poésie, s'était incarnée dans le gouvernement et dans les mœurs, et beaucoup de ceux qui « seuls alors avaient la parole croyaient « avoir desséché pour toujours dans les autres ce qu'ils étaient « parvenus à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, « divine, mélodieuse de la pensée humaine. »

Admirablement préparé à ce rôle par les facultés dont il était doué et par l'éducation qu'il avait reçue de sa mère, Lamartine fut une protestation victorieuse contre cette indigne trahison de l'intelligence humaine retournant contre celui que notre saint Paul appelle « le père des esprits[1] » les dons à l'aide desquels elle est appelée à connaître le vrai, à exprimer le beau, à aimer et à faire aimer le bien.

Vous souvient-il, Messieurs, d'un bel épisode de la République de Cicéron? Scipion l'Africain apparaît en songe à un de ses descendants. Après lui avoir communiqué ses pensées et ses espérances sur cette puissance romaine qui s'étend au loin par ses conquêtes et s'assimile par sa législation les nations vaincues, il s'élève à des pensées plus universelles et d'une plus haute philosophie. Il décrit la musique merveilleuse faite dans les profondeurs du firmament par les évolutions des astres. Il prétend qu'à force de l'avoir entendue, les hommes n'y prêtent plus aucune attention et se sont rendus incapables d'en jouir.

Il a souvent été donné à Lamartine d'égaler l'idée que lui-même s'était faite de la mission — j'allais presque dire de

1. *Hebr.* XII, 6.

l'apostolat — dévolue au vrai poète, chargé d'être en ce monde l'écho des voix célestes. Il a défini la poésie « l'incarnation de « ce que l'homme a de plus intime dans le cœur, de plus « divin dans la pensée, avec ce que la nature a de plus magni- « fique dans les images et de plus mélodieux dans les sons [1] ».

Il l'a encore appelée « la voix de l'humanité pensant et sen- « tant, qui plane sur le bruit tumultueux et confus des géné- « rations et dure après elles. Cette voix lui a été donnée par « Dieu lui-même et, sortie de lui, elle remonte à lui [2] ».

Ailleurs encore, et cette fois dans sa langue favorite, il a dit :

> Elance-toi, mon âme, et d'essor en essor,
> Remonte de ce monde aux beautés éternelles,
> Et toujours aspirant à des beautés nouvelles,
> Crie au Seigneur : Encor ! encor ! [3]

Voilà bien la poésie dans la plus compréhensive acception du ministère dont elle est investie au milieu des hommes. Comme le personnage symbolique mis en scène par Longfellow, le poète est celui qui ne cesse de redire à ses compagnons de voyage l'*Excelsior* des pensées magnanimes et des désirs qu'aucun bien créé ne saurait assouvir. Oui, aux jours de ses meilleures inspirations, Lamartine a été cette voix venue de Dieu pour soulever les âmes, leur donner des ailes et les faire monter jusqu'à l'absolue et vivante Beauté, vengée par lui des affronts que lui avaient infligés l'école sensualiste et ses chétifs versificateurs.

1. Discours sur les destinées de la poésie.
2. Même discours.
3. *Harmonies* (Paysage dans le golfe de Gênes).

*
* *

Si grande toutefois qu'ait été la mission du poète qui a chanté parmi nous dans une langue, égale à de tels sujets, le Dieu personnel et l'immortalité de l'âme, j'oserais presque dire qu'il s'est élevé plus haut et qu'il a mieux mérité de son pays et de son siècle, lorsqu'il s'est fait, comme homme public, le champion de ces mêmes causes, toujours attaquées, jamais vaincues ; lorsque porté au pouvoir par les hasards d'une révolution et investi d'une part prépondérante dans le gouvernement de la France, il n'a laissé échapper aucune occasion de proclamer ces vérités essentielles et de montrer en elles le fondement de l'édifice social et la condition nécessaire de toute vraie civilisation.

Je ne me départirai pas, Messieurs, de la réserve que mon caractère m'impose et je n'apprécierai ici ni les évènements de 1848 ni le rôle politique de Lamartine au milieu de ces évènements.

Mais ce qui est au dessus de toute discussion, ce qui sera éternellement glorieux pour cet homme si brusquement investi d'une sorte de souveraineté résultant moins de sa situation officielle que de la prodigieuse puissance de sa parole, c'est qu'il ne s'est jamais servi de l'une et de l'autre que pour rappeler au peuple les droits de l'éternelle justice, lui inspirer les résolutions les plus généreuses et lui communiquer l'enthousiasme dont il était lui-même rempli. L'enthousiasme ! Si jamais ce mot a eu la plénitude de sa très noble signification, c'est bien quand on l'applique aux effets produits par certains discours de Lamartine. — Les âmes ressentaient alors cette

commotion sacrée qui les soulève bien au dessus de la terre et les jette, toutes frémissantes, jusque dans le sein de Dieu.

A cet égard, Messieurs, ce centenaire est pour nous d'une très saisissante et secourable opportunité. Il nous permet de rendre la parole à ce mort. Comme aux jours où il dominait le pays de toute la hauteur de son génie et de son immense popularité, il va s'en servir pour protester avec nous contre les doctrines abjectes qui prétendent aujourd'hui s'installer en maîtresses dans la conscience de la France et y étouffer, non seulement la foi au surnaturel chrétien, mais toute notion, toute préoccupation, toute aspiration supérieures aux phénomènes de la matière et aux misérables exigences des sens.

J'ai déjà dit combien, à ses débuts, Lamartine avait souffert de ces théories dégradantes qui s'attaquent « à la partie morale, « divine, mélodieuse de l'âme humaine ».

Quelle douleur n'eût pas ressentie ce grand citoyen et avec quelle indignation éloquente ne l'eût-il pas exprimée s'il avait dû rencontrer sur son chemin les sectaires qui, sous prétexte de progrès scientifique et d'émancipation sociale, travaillent avec tant d'acharnement parmi nous à découronner l'homme de sa triple dignité d'être raisonnable, libre, immortel et se vantent d'avoir laissé bien loin derrière eux leurs précurseurs et maîtres en athéisme !

Au temps même où Lamartine était à la tête du Gouvernement provisoire, un des plus hardis coryphées des négations contemporaines avait condensé toute sa haine contre l'Etre suprême dans une formule fameuse : Dieu, c'est le mal; à laquelle répondait l'autre formule non moins retentissante dont

il entendait faire le principe de la régénération sociale : la propriété, c'est le vol.

Ces antithèses tapageuses peuvent un instant exciter la curiosité de la foule et lui procurer de malsaines distractions, mais elles lassent vite le bon sens public. Il prend en dégoût ces sophismes creux et sonores. Il se dit à lui-même que si Dieu n'était qu'une chimère, il ne provoquerait ni de telles adorations, ni de tels ressentiments. Ces violences de langage trahissent l'effort désespéré de la raison pour se soustraire à l'évidence de la vérité. En définitive, Dieu vit

> Jusque dans la pensée,
> Jusque dans la haine insensée
> De ses ingrats blasphémateurs [1].

Aussi les adeptes de l'athéisme prétendu scientifique qui, surtout depuis quinze ans, aspire à la direction intellectuelle de la France, ont-ils fait choix d'une méthode singulièrement plus habile et plus redoutable.

Quel est donc leur procédé ? Ils passent Dieu sous silence. Jamais, en aucune circonstance, ils ne prononcent son nom. Ils font profession par là de le ranger dans la catégorie du non-être, ce qu'ils estiment être bien autrement décisif que de lancer contre lui des outrages qui seraient une espèce d'aveu implicite de son existence.

Ceux dont je parle écrivent peu de livres, et ils ont pour cela d'autres raisons que le défaut de temps dévoré par les affaires. Mais ils ne laissent échapper aucune occasion de se mettre en contact avec l'opinion publique pour la pénétrer de

1. *Harmonies : Hymne au Christ.*

leurs idées. Ils font donc des discours, beaucoup de discours. Or, lisez leur prose, sombre et froide comme un brouillard de décembre, terne et lourde comme le plomb. Jamais vous n'y trouverez l'allusion la plus lointaine à une cause première de qui relève la vie du monde et vers laquelle l'humanité puisse orienter sa marche, afin de trouver en elle le but suprême de ses mouvements et l'accomplissement final de sa destinée.

Un des scélérats qui, en 1871, préparaient le massacre des otages par les sanguinaires provocations de son journal, avait annoncé résolûment que l'heure était venue où l'humanité, enfin émancipée, allait « *biffer Dieu* ». Cependant le malheureux écrivait encore ce nom auguste dont on pouvait discerner les lettres sous la rature blasphématoire. Le positivisme actuel n'en laisse plus rien subsister. C'est bien la plus radicale élimination du divin dont fasse mention l'histoire des aberrations humaines. Il faut en convenir, ce silence de mort satisfait d'une manière bien plus logique la haine foncière de Dieu qui semble être la passion maladive de ces tristes et ténébreux personnages.

Grand poète, dans ce cachot où ils se vantent d'avoir enfermé l'âme d'une nation spiritualiste et chrétienne, faites rentrer l'air et la lumière !

Redites-nous, pour qu'à notre tour nous puissions les répéter à cette chère France pour laquelle nous partageons tous vos patriotiques désirs, redites-nous quelques-unes des paroles que vous adressiez aux foules dans les circonstances solennelles où vous saviez si bien leur apprendre à quelles conditions un peuple se montre digne de la liberté politique et capable du progrès social.

Le 19 décembre 1848, la promulgation de la Constitution

avait lieu ici, sur la place d'Armes, en face du péristyle de cette cathédrale. Après le préfet et le maire, qui avaient parlé au nom du Gouvernement et de la cité, Lamartine se leva. Je ne citerai qu'un fragment de son discours :

« Peuple, Dieu seul est souverain, parce que seul il est créateur ; parce que seul il est infaillible, seul juste, seul bon, seul parfait. . . . .

. . . .

« Elevons nos pensées aussi haut que Dieu lui-même pour qu'il inspire de plus en plus ce peuple ; pour qu'il donne l'ordre spirituel à la terre comme il a donné l'ordre matériel aux astres là-haut.

« Qu'il bénisse la Constitution !

« Qu'elle commence et qu'elle finisse par son nom !

« Qu'elle soit pleine de lui !

« Qu'elle multiplie, qu'elle pacifie, qu'elle sanctifie le peuple français [1]. »

Les applaudissements provoqués par ce magnifique langage duraient encore lorsque les représentants officiels du pouvoir entrèrent dans cette église pour le chant du *Te Deum*. Ce serait le cas de redire ici le mot de Bossuet après la victoire de Rocroi : Mâcon « commença l'action de grâces, toute la France suivit » ; oui, toute la France ; car c'est bien à elle que l'incomparable orateur avait parlé, comme c'est d'elle en ce moment que je voudrais pouvoir me faire entendre.

Un peu plus tard, ce n'était pas l'élu du peuple adressant au peuple une harangue au plein vent du forum. C'était le publiciste qui, au moment de prendre la direction d'un journal,

1. *Œuvres complètes :* Discours politiques.

exposait en quelques lignes les principes dont il comptait s'inspirer et les idées au service desquelles il entendait mettre l'instrument puissant de la presse quotidienne.

Je dois à un des rares survivants parmi les amis intimes de Lamartine, le vénérable M. Dubois (de Château, près Cluny), la précieuse communication de l'article qui parut en tête du journal *Le Pays* au mois d'avril 1851. J'en extrais les lignes suivantes. Elles méritent bien l'honneur d'être lues tout haut, sous les voûtes de ce temple :

« Toute civilisation qui ne vient pas de l'idée de Dieu est fausse.

« Toute civilisation qui n'aboutit pas à l'idée de Dieu est courte.

« Toute civilisation qui n'est pas pénétrée de l'idée de Dieu est froide et vide. La dernière expression d'une civilisation parfaite, c'est Dieu mieux vu, mieux adoré, mieux servi par les hommes.

« La pensée n'a été donnée à l'homme que pour chercher. Que cherche-t-elle ? Un morceau de pain sur la terre ? Non. C'est son Dieu qu'elle cherche dans l'infini. Et quand elle l'a trouvé, que fait-elle ? Elle croit, elle adore, elle prie.

« La prière est le dernier mot et le dernier acte de toute civilisation vraie. ».

Messieurs, je vous le demande, joignez vos vœux aux miens pour que ces paroles retentissent dans toutes les consciences françaises et leur communiquent la force de secouer le joug ignominieux du positivisme athée qui, s'il lui était donné de triompher, nous déshonorerait à jamais devant l'assemblée des nations.

*
* *

Enfin, je dois monter plus haut encore dans ces continuelles ascensions dont Lamartine nous disait tout à l'heure qu'elles étaient la loi de la poésie.

Ici toutefois se présente un problème redoutable. Je n'ai nulle envie de l'éluder.

Ce Dieu, dont le nom est revenu si souvent sur ses lèvres ou sous sa plume n'est-il pas uniquement le Dieu de la raison naturelle; et nous, disciples de l'Evangile, pouvons-nous, sans faire violence à la vérité, compter Lamartine parmi les nôtres?

Nous ne pouvons pas le nier. Il y a eu dans l'histoire de son âme des crises, trop longues, hélas! durant lesquelles les croyances positives de son enfance ont cédé la place à une religion philosophique et de pur sentiment. Ces éclipses de la foi de son baptême nous inspirent de profonds regrets. Mais il serait inexact et injuste de s'en prévaloir pour ranger Lamartine parmi les conquêtes définitives du rationalisme et de la libre-pensée.

Glorifier dans son essence et dans ses attributs l'être qui est le principe de la vie universelle, et se prosterner humblement devant le Dieu fait homme pour l'adorer, n'implique aucune contradiction. Le symbole de Nicée débute par cette déclaration solennelle : « Je crois en Dieu le Père tout puissant, créa« teur du ciel et de la terre, des choses qui se voient et de « celles qui ne se voient pas. » Le même saint Paul, qui a proclamé si énergiquement la divinité de Jésus-Christ, a célébré dans un langage plein de poésie les grandeurs du Dieu de la nature, tout à la fois caché et manifesté sous le voile transpa-

rent des beautés du monde visible [1]. Ailleurs encore, tout ému de l'inscription qu'il venait de lire sur un autel dressé au milieu d'une des places d'Athènes, il rappelait aux membres de l'Aréopage, descendants abâtardis d'Aristote et de Platon, que ce « Dieu inconnu est celui en qui nous avons l'être, le mouvement et la vie », et avec lequel chacun de nous est en un mystérieux et perpétuel contact [2].

Oui certes, Lamartine a souvent chanté, proclamé, exalté le Dieu du monde de la nature. Mais, s'il a eu le malheur de n'avoir pas toujours été fidèle au Dieu des chrétiens, il n'a pas commis la faute irréparable de finir sa carrière terrestre en le reniant. Loin de là.

Vous rappellerai-je la pièce classique du *Crucifix* et la prière qui la termine ? Le poète a pleuré sur les pieds de Jésus crucifié. Il s'est exercé à bien mourir en méditant sur la mort du Juste volontairement immolé pour le salut des hommes. Et il s'écrie :

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir !
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Lamartine est mort sous la bénédiction du prêtre [3] qui lui présentait le crucifix et il a reçu le miséricordieux pardon qui lui était offert. Un de ses amis, dont le nom mérite bien d'être prononcé tout haut ici dans cette solennité, Victor de Laprade,

1. *Epître aux Romains*. ch, I, 19, 20.
2. *Actes des Apôtres*, XVII.
3. M. Deguerry, curé de la Madeleine, fusillé le 24 mai 1871 à la Roquette, en compagnie de Mgr Darboy, archevêque de Paris.

a pu dire : « Lamartine est mort, Lamartine a été enseveli dans le Christ »[1].

Mais l'esprit critique de notre temps tiendrait-il pour suspects les sentiments exprimés dans le langage lyrique de la poésie ? Lamartine a été lui-même au devant de cette objection. « Si mes vers laissent des doutes, a-t-il dit, je m'explique en prose. » Ecoutez cette page :

« Le christianisme a été la vie intellectuelle du monde depuis dix-huit cents ans et l'homme n'a pas découvert jusqu'ici une vérité morale ou une vertu qui ne fussent contenues en germe dans les paroles évangéliques.

« J'ai été élevé dans son sein. J'ai été formé de sa substance. Il me serait aussi impossible de m'en dépouiller que de me dépouiller de mon individualité. Et si je le pouvais, je ne le voudrais pas, car le peu de bien qui est en moi vient de lui et non de moi[2]. »

D'ailleurs, pour revenir à mon point de départ et à la prière que j'ai empruntée à Lamartine lui-même :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

vous savez d'où elle est tirée : de l'*Hymne au Christ*.

Non, je l'affirme, ce n'est pas au Dieu de la pure raison que Lamartine a voulu remettre ses meilleures espérances pour les destinées de son âme immortelle. Il a formellement entendu dormir son dernier sommeil au pied de la Croix du divin Rédempteur, et puisque c'est par le sang répandu sur cette croix

1. *Le Correspondant* du 10 mars 1869.
2. *Œuvres complètes*, t. XVI.

que nous avons imploré pour cette âme, suivant le langage touchant de la liturgie de l'Eglise, « le rafraîchissement, la lumière et la paix, » je veux finir en répétant devant cet autel, en présence de ce catafalque, un fragment de cette sublime invocation :

Verbe incréé, source féconde
De justice et de liberté
Parole qui guéris le monde,
Rayon vivant de vérité,

. . . .

. . . .

Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine
Et de l'homme à son Dieu sois la vivante chaîne,
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps.

Puisse cette prière, qui a jailli d'une inspiration absolument chrétienne, redevenir la prière universelle de notre chère France! Car, pour revenir à une pensée de Lamartine et compléter une citation qu'à dessein j'ai laissée tout à l'heure inachevée, après avoir dit que « la prière est le dernier mot et le dernier acte de toute civilisation vraie », il ajoute, et en présence de l'auditoire qui m'écoute j'estime que cette admirable parole n'a pas besoin d'être commentée : « La plus belle attitude de l'homme libre, c'est d'être debout devant son semblable; la plus belle attitude de l'humanité, c'est d'être agenouillée devant Dieu. »

ÉLOGE DE LAMARTINE

PAR

M. Jean APPLETON

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.
La Fontaine.

Si quelque Cassandre eût prédit à la génération de 1820, ou même à celle de 1848, les longues tristesses et la solitude presque misérable qui devaient assombrir les dernières années de Lamartine, son oracle eût été accueilli par un sourire d'incrédulité, peut-être même par un murmure de colère; car, alors, pour tous les admirateurs du *Lac*, du *Crucifix* et de *Jocelyn*, c'est-à-dire pour toute la France pensante, généreuse et enthousiaste, il y avait du dieu dans le grand poète, et nul ne doutait que, de son premier coup d'aile, il ne se fût élevé assez haut pour conquérir une large place dans la plus sereine des immortalités. Il faut le constater toutefois : l'oubli a paru se faire un instant. Le poète, pourtant, conserva toujours des fervents : des hommes assez simples pour aimer les âmes simples, assez nobles pour rester inébranlablement fidèles aux royautés tombées; des jeunes gens assez peu de leur temps

pour aimer encore la poésie la plus haute et la plus pure qui soit au monde, assez hardis pour braver l'opinion, assez sûrs de leur cause pour ne pas craindre la solitude de leurs rêves, de leurs admirations et de leurs enthousiasmes.

Mais ils sont, ou ils étaient trop peu : l'esprit français, qui s'accommode volontiers du conte, du récit, de la tragédie, ne s'intéresse pas assez vivement aux formes lyriques, qui saisissent moins l'imagination et demandent parfois plus d'effort pour être comprises et goûtées. La prose claire et rapide d'un conteur, la phrase alerte et mordante d'un pamphlétaire, voire même le couplet un peu leste d'un chansonnier grivois, toutes choses légères, voilà sa pâture habituelle ; nul plus que lui ne craint les digestions laborieuses. Lamartine, avec sa grande âme, fit le miracle de lui faire adorer la poésie pendant trente ans ; de ce miracle, d'autres, plus hommes de théâtre que Lamartine, et non moins dignes que lui d'être admirés, ont profité et profitent encore. Mais nul ne peut servir plusieurs maîtres, le Français moins que tout autre. Il s'en est donné de nouveaux, il devait délaisser le premier. Et c'est pourquoi Lamartine fut oublié ; c'est pourquoi il a vieilli seul, troublé par la gène, assombri par le souvenir des triomphes passés, mais digne toujours, assis, comme il dit, « sur le seuil de sa porte, comme l'ouvrier à la fin du jour, pour voir passer les autres, pensant à tous ceux qui sont déjà passés, et à Dieu qui ne passe pas. »

Et puis Lamartine était trop simple, trop peu rhéteur, trop dédaigneux des petits moyens, des sentiments rares, contournés, quintessenciés. Il devait fatalement déplaire à cette école nouvelle pour laquelle l'art est une ciselure et l'artiste un artisan.

Enfin, le terre à terre qui gagne la littérature contemporaine devait éloigner les générations nouvelles de cette poésie si pure, si élevée, si assoiffée d'idéal et d'infini. Moitié par bassesse d'âme, moitié par besoin d'étonner à tout prix, quelques romanciers, quelques poètes même, ont souillé leur prose ou leurs vers dans les ruisseaux les plus fétides. Les parfums du temple, les senteurs des champs, des forêts et des mers ont fait place aux âcres odeurs des bouges.

Mais l'heure de la justice ne saurait tarder à venir, si nous en croyons certains présages : d'abord ce mouvement de réaction intense, spontané, et que nous avons l'espoir de voir devenir unanime, contre les exagérations de l'école naturaliste, ensuite un certain retour de faveur dont semble entourée aujourd'hui la mémoire du poète trop longtemps oublié. Déjà, la *Revue des Deux-Mondes*, il y a trois ans, avait lancé, par la plume de M. Brunetière, son manifeste en faveur de Lamartine; d'autres organes littéraires, à Paris, en province, l'ont suivie dans cette voie. Des polémiques se sont élevées sur l'œuvre du poète et, à la lumière de cette discussion, sa grande figure est apparue auréolée d'une gloire pure.

Mais ce n'est pas assez de constater ce revirement, il faut démontrer qu'il est justifié, et que les nouvelles couronnes que nous tressons au poète marquent la revanche de ce qu'on nomme « l'équitable avenir » ; il faut prouver que l'oubli contre lequel nous voulons réagir n'est qu'une étape de plus dans la triste et monotone histoire des hommes illustres, que l'on pourrait appeler bien mieux l'histoire de l'ingratitude des peuples. C'est la partie essentielle de cette rapide étude.

Avant tout Lamartine fut un lyrique. Sa grandeur d'âme

est fille de ce lyrisme débordant. Lyrique, il le fut partout, dans la cabane du pêcheur, sur les flots du sombre Bourget, au tombeau du Christ, à la tribune, sur le perron de l'Hôtel de Ville, et jusque dans sa retraite de Saint-Point, où la grandeur de sa misère et la fierté de son isolement déconcertaient la haine et désarmaient l'insulte. Il le fut dans le roman, dans le drame, dans l'histoire : j'ai nommé *Graziella*, *Raphaël*, *Saül*, et surtout cette merveilleuse épopée des Girondins. Il le fut même dans les moindres détails de sa vie, dans ses habitudes, dans ses gestes, dans le son de sa voix, dans l'éclat de son regard, dans la beauté de son visage de jeune dieu.

Ce souffle lyrique, qui est l'essence même de toute poésie, anime, éclaire, vivifie toute l'œuvre de Lamartine. Il n'a ni la perfection délicate, ni la grâce maladive d'Alfred de Musset; il n'a pas le feu d'artifice d'images, le ruissellement d'antithèses, l'habileté technique de Victor Hugo. Il est peut-être le plus poète des trois. D'un seul mot sorti de sa grande âme, il revêt d'une grâce infinie les plus simples objets. Lisez *Jocelyn* : c'est la poésie des humbles avec son charme de douceur, de sincérité, de tristesse. Et pour arriver aux effets les plus puissants, de quel procédé s'est-il servi, quel ressort a-t-il employé? Il s'est borné à mettre en pratique un de ses vers qu'on dirait écrit pour lui-même :

Laisse parler ton cœur, et dis ce que tu sens.

Chaque strophe est le reflet de son âme. Elle devait être bien belle, cette âme, pour se répandre en plaintes si douces, en cantiques si harmonieux, et pour garder toujours, dans ses

épanchements les plus tendres, dans ses mélancolies de poète, dans ses désespoirs d'amant, la dignité des sages et l'espérance des croyants. Ce n'est pas que la pudeur, la fierté, le dédain, arrêtent sur ses lèvres l'expression d'un sentiment trop intime, d'une douleur trop profonde. Non, il s'abandonne tout entier, et, si dans son œuvre il reste toujours pur, toujours grand, toujours noble, c'est que son âme est telle.

De tous nos poètes, c'est lui qui a le plus réellement, le plus complètement aimé. Dans l'histoire de son cœur, telle qu'elle est inscrite à chaque page dans les *Méditations*, dans les *Harmonies*, dans les *Confidences*, rien n'est fiction. Dante et Pétrarque ont beaucoup brodé; ils sont restés sublimes; ils sont moins vrais que Lamartine.

> Ah! que de vérité dans un rayon d'amour!

dit-il quelque part dans *Jocelyn*. Que d'éloquence aussi! surtout quand, dans son expression, l'amour revêt les formes étincelantes, musicales, qui se révèlent dans l'ampleur majestueuse de la strophe lamartinienne :

> Elle paraît et tout soupire,
> Tout se trouble sous son regard ;
> Sa beauté répand un délire
> Qui donne une ivresse au vieillard.
> Et, comme on voit l'humble poussière
> Tourbillonner à la lumière
> Qui la fascine à son insu,
> Partout où ce beau front rayonne,
> Un souffle d'amour environne
> Celle par qui l'homme est conçu.

Il y a là, dans ce dernier trait, tout un infini de pensées hautes, graves, religieuses, toute une définition de l'amour dans ce qui l'explique et le sanctifie. Toujours, d'ailleurs, dans l'amour humain, l'idée divine apparaît au poète ; il ne fait pas une déesse de celle qu'il aime ; mais, par cela seul qu'il l'aime, il l'associe au culte qu'il rend à Dieu.

Cette conception si haute de l'amour est un des traits caractéristiques de la poésie de Lamartine, qui gravite tout entière autour de deux idées : l'amour et la mort. L'une appelle l'autre : ses heures de tendresse les plus ensoleillées sont assombries par la certitude de leur fuite prochaine. Cette perception de l'écroulement des beaux rêves lui laisse au cœur quelque chose de cette amertume qui se cache, d'après Lucrèce, jusque dans la source des voluptés humaines. Mais s'il soupire parfois en songeant à la mort, il en comprend cependant la nécessité et la grandeur. Car songer à la mort, c'est soulever le problème de la destinée, et nul ne l'a étudié dans une langue plus poétique, plus élevée, plus musicale, nul ne l'a résolu avec une foi plus triomphante. C'est l'amour lui-même, le spectacle de sa brièveté, l'affolement de l'âme devant la mort d'un être chéri, qui lui met aux lèvres la vraie réponse à l'énigme éternelle. Il pose le problème : qu'y a-t-il au delà du tombeau ? une vie nouvelle ? une nuit sans fin ? Puis il s'écrie, dans une sublime et irréfutable apostrophe :

Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

Lamartine, une fois le principe posé, en tire ses plus graves, ses plus solennelles inspirations. Dans cette conception de la

vie, il a puisé une plus haute idée des hommes ; et c'est pourquoi ni la haine, ni le dédain ne sont jamais entrés dans son cœur. L'humanité inspire le respect par la grandeur de ses destins ; l'ironie, le sarcasme sont impitoyablement proscrits des vers du poète. Il ne les pardonnait à personne, lui qui pardonnait tout ; et Alfred de Musset lui-même ne fut pas ménagé : Il est triste, lui disait Lamartine, de n'avoir à répondre au juge suprême que ces seuls mots :

« J'ai ri de l'univers, de toi-même et de moi ! »

Et ailleurs, pour condenser en quatre vers ses idées sur notre pauvre et sublime race, il faisait de l'homme ce portrait ineffaçable :

Il lui faut l'espérance, et l'empire et la gloire,
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,
Des dieux à supplier, des vérités à croire,
Des cieux et des enfers, et des jours immortels.

Comment une telle poésie ne serait-elle pas consolante ? Qui n'a éprouvé la vertu apaisante de ces beaux vers ? Musset lui-même, en une nuit terrible passée au coin d'une borne, parmi les banales rumeurs de la rue, les rires avinés du carnaval, à l'instant où, désespéré par l'abandon d'une femme trop chérie, il appuyait déjà sur sa poitrine la lame froide et tranchante d'un poignard, sentit monter de son cœur à ses lèvres les plus belles strophes du *Lac*, et ce furent sans doute ces accents inoubliables qui retinrent sa main fiévreuse déjà prête à frapper.

Il faut insister sur la puissance consolatrice de l'œuvre de Lamartine, car c'est une des causes qui la feront traverser impunément les âges. Les détracteurs de la poésie ont beau jeu contre ces ciseleurs modernes qui n'ont qu'un souci, déployer dans leurs vers toute leur science de *funambules*, toute leur habileté de prestidigitateurs. Mais c'est en vain qu'ils tenteraient de généraliser les reproches trop justifiés qu'ils font à cette vaine marquetterie. S'ils accusent la poésie tout entière, s'ils lui demandent quel est son rôle, son but, son utilité, elle répondra : élever les âmes, consoler les cœurs, et elle nommera Lamartine.

Enfin, un des grands mérites de Lamartine, que nous n'apprécions plus aujourd'hui, c'est la sincérité complète de son inspiration. Il n'y a peut-être pas un seul de ses vers qui ne réponde à une impression réellement ressentie. S'il chante l'amour, c'est qu'il a aimé; s'il chante la nature, c'est qu'il la comprend, c'est qu'elle remue en lui des sympathies inconnues. Et ce n'est pas dans les livres qu'il a appris sa grandeur et sa beauté. Le sentiment de cette communication mystérieuse entre la terre et l'homme a précédé en lui les premières notions de philosophie ou de littérature; car il eut le bonheur de posséder une petite patrie, et il a chanté en vers délicieusement émus les ombrages de Milly, sa terre natale :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Cette vérité dans l'expression, ce souci de la sincérité dans l'art est peut-être l'un des points les plus saillants de la révolu-

tion littéraire opérée par Lamartine. Quoi de plus écœurant que cette fade odeur de rhétorique, que ce relent de *Gradus ad Parnassum*, qui s'exhale de bon nombre d'œuvres les plus vantées du dernier siècle, et surtout des vers laborieusement alignés par les poètes de l'Empire, dont la caractéristique est l'absence de poésie ? Lamartine a eu le talent et le courage de se débarrasser de cette toge d'emprunt, et de donner, comme il le dit lui-même, pour cordes à la lyre les fibres mêmes du cœur humain.

Et cependant, sans cesser d'être vrai, Lamartine ne s'est jamais écarté de ces régions sereines du beau qui doivent être la citadelle de la poésie. Il y a tant d'âme dans son œuvre que ce qu'il peut y avoir de matière s'épure et se sanctifie au contact de cette flamme divine. Il y a peu de mois, quand l'Académie française conduisait à sa dernière demeure un grand philosophe qui depuis longtemps avait trouvé asile dans son sein, quelqu'un s'écria : Le dernier spiritualiste est mort ! Je ne sais pas si l'on avait raison, mais je sais bien que, si les hommes s'en vont, si les œuvres elles-mêmes peuvent s'éclipser un instant, les grandes idées ne meurent pas. Il y a vingt ans déjà qu'on aurait pu dire : le grand, le dernier spiritualiste de la poésie est mort ! On ne l'a pas dit, car le silence s'est fait vite autour de cette tombe. On le dira peut-être trop aujourd'hui, et l'on désespèrera de l'avenir. Il est vrai que la mauvaise herbe a poussé drue et menace d'étouffer le bon grain. Mais un jour viendra, nous en avons la ferme espérance, où le moissonneur que nous attendons arrachera l'ivraie pour la jeter à la fournaise de l'oubli. Ce jour-là, nous tous, si humbles soyons-nous, qui gardons le culte des beaux vers et des grands cœurs, nous

tous qui avons pleuré d'enthousiasme et d'attendrissement aux strophes embrasées et mélancoliques de Lamartine, nous tous qui avons aimé après lui Elvire et Graziella, nous aiderons à la moisson.

ÉTUDE SUR LAMARTINE[1]

PAR

M. DE SOUHESMES

Marie-Louis-Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon, le 21 octobre 1790, dans la rue des Ursulines, petite voie étroite et sombre où l'on aperçoit encore aujourd'hui, en face de l'ancien couvent transformé en caserne, la maison qu'habitaient les parents du « futur poète de l'espérance chrétienne ».

. . . .

Lamartine a dit lui-même, dans ses *Mémoires*, comment se composait l'hôtel Lamartine en 1790 :

Il y avait là mon grand-père, ma grand'mère dont il avait eu six enfants : l'aîné de ses fils, homme de mérite, d'esprit, d'étude, emprisonné aussi, quoique légèrement révolutionnaire et estimé des hommes avancés, mais révolutionnaire progressif, juste, modéré, tel que son éducation très distinguée l'avait fait. Mon grand-père ne pouvait s'accoutumer à ne voir que l'égal de ses autres enfants dans

1. En raison de son étendue, le travail de M. de Souhesmes n'a pu être inséré en entier. Nous publions quelques extraits empruntés à la première partie. Cette étude sera publiée in-extenso dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*.

cet aîné de sa race, qui aurait dû avoir un jour toute la fortune et les autres fils ou filles, rien ou presque rien. Ma grand'mère, née à Besançon, ne pouvait surtout s'habituer à l'idée qu'il n'aurait que sa part, et que les autres lui *voleraient*, grâce à je ne sais quelle loi civile, son bien. Le second frère, condisciple et ami de La Fayette qui lui avait procuré un canonicat et qui lui avait ménagé un évêché, n'était pas encore revenu des pontons de Rochefort. On l'attendait. Le troisième était le chevalier de Lamartine, mon père, sorti récemment de prison, marié depuis trois ans, et à qui mon grand-père avait donné, pour y loger sa femme et ses enfants, une petite maison, attenante au grand hôtel de famille avec lequel elle communiquait par un long couloir. Trois filles, toutes les trois religieuses ou chanoinesses, Mlle de Lamartine, Mme de Villars, Mlle de Monceau, rentrées dans la maison de leur enfance, soignaient leur père et leur mère avec une tendresse craintive qui obéissait à tout. Il y avait de plus, dans une chambre haute, sur les jardins, aux dernières marches de l'escalier, une vieille bonne tante, sœur de mon grand-père, qu'on appelait Mme de Luzy. Elle avait été trente ans supérieure des Ursulines de Mâcon ; elle était soignée par une sœur *Nanette*, et vivait joyeuse dans sa retraite, malgré son âge et ses infirmités. Ma bonne me portait tous les jours chez elle. Je ne puis, même à présent, détacher de ces deux femmes mes yeux ni mon cœur. La bonté fascine ; les figures naïves d'enfants et de vieillards ont le même charme. C'est de l'enfance toujours, qui va ou qui vient. Chère tante de Luzy, chère sœur Nanette, avant de savoir sentir, je savais vous aimer !

Le père d'Alphonse de Lamartine ne prit le titre et le nom de chevalier de Lamartine qu'après être devenu l'aîné de la famille. Tant qu'il fut cadet, il signa « chevalier de Prat », selon la mode du temps. — Capitaine dans un régiment de cavalerie, il figura parmi les défenseurs de Louis XVI et de la reine au 10 août 1792 : ce qui lui valut d'être emprisonné jusqu'au 9 thermidor.

Aussitôt qu'il eut recouvré sa liberté, il se retira à Milly avec tous les siens, et y mena la vie modeste d'un gentilhomme campagnard. C'était l'honneur fait homme.

Lamartine a esquissé, dans ses *Confidences*, la silhouette de son père :

En face de la cheminée, le coude appuyé sur la table, un homme assis tient un livre à la main. Sa taille est élevée, ses membres robustes. Il a encore toute la vigueur de la jeunesse. Son front est ouvert, son œil bleu ; son sourire ferme et gracieux laisse apercevoir des dents éclatantes. Quelques restes de son costume, sa coiffure surtout et une certaine roideur militaire de l'attitude attestent l'officier retiré. Si l'on en doutait, on n'aurait qu'à regarder son sabre, ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval qui brillent suspendues par un clou à la muraille, au fond d'un petit cabinet ouvert sur la chambre. Cet homme, c'est notre père.

. . . .

Sa mère, née Alyx des Roys, était une femme aussi tendre que pieuse, douée de l'imagination la plus sensible et la plus colorée. « Toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sen-« timents étaient images; sa belle, noble et suave figure réflé-« chissait dans sa physionomie rayonnante tout ce qui brûlait « dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée ; et le « son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix « ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme « et d'amour qui retentit encore dans mon oreille. »

Ainsi parle Lamartine, dont le culte pour sa mère fut si vif et si profond que l'on en trouve les épanchements presque à chaque page de son œuvre. Il a donné encore cet autre portrait de celle à qui il doit d'être ce qu'il fut :

Sur un canapé de paille tressée est assise une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans. Sa taille, élevée aussi, a toute la souplesse et l'élégance d'une jeune fille. Ses traits sont si délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant ; sa peau transparente laisse tellement apercevoir, sous son tissu un peu pâle, le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions ; ses cheveux très noirs, mais très fins, tombent avec tant d'ondoiements et des courbes si soyeuses le long de ses joues, jusque sur ses épaules, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ou trente ans. Personne ne voudrait effacer de son âge une de ses années, qui ne servent qu'à mûrir sa physionomie et à accomplir sa beauté.

C'est entre ces deux natures d'élite que Lamartine passa les premières années de son enfance. Il nous a tracé le portrait de l'éducation qu'il reçut, et qu'il appelle « l'éducation maternelle ».

J'avais déjà dix ans que je ne savais pas encore ce que c'était qu'une amertume de cœur, une gêne d'esprit, une sévérité de visage humain... Je n'étais pourtant ni énervé par les complaisances de ceux à qui je devais obéir, ni abandonné sans frein aux capricieuses exigences de mes imaginations ou de mes volontés d'enfant. Je vivais seulement, dans un milieu sain et prospère, de la plénitude de la vie... Plante de pleine terre et de montagne, on se gardait bien de m'abriter. On me laissait croître et me fortifier en luttant, l'hiver et l'été, contre les éléments. Ce régime me réussissait à merveille...

. . . .

Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère... Le peu qu'on m'enseignait m'était présenté comme une récompense. Mes maîtres n'étaient que mon père et ma mère ; je les voyais lire et je voulais lire ; je les voyais écrire et je leur demandais de m'aider à former mes lettres. . . . .

. . . .

Le goût de la lecture m'avait pris de bonne heure. On avait peine à me trouver assez de livres appropriés à mon âge pour alimenter ma curiosité. Ces livres d'enfants ne me suffisaient déjà plus; je regardais avec envie les volumes rangés sur quelques planches dans un petit cabinet du salon. Mais ma mère modérait chez moi cette impatience de connaître; elle ne me livrait que peu à peu les livres et avec intelligence. La *Bible* abrégée et épurée..., les ouvrages de Mme de Genlis, ceux de Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, qui me ravissaient dès ce temps-là; la *Jérusalem délivrée*, *Robinson*, quelques tragédies de Voltaire, surtout *Mérope*, lue par mon père à la veillée : c'est là que je puisais, comme la plante dans le sol, les premiers sucs nourriciers de ma jeune intelligence...

....

Cependant l'heure vint où l'on estima que l'adolescent devait recevoir une instruction plus substantielle. En 1805, on le mit au collège de Lyon ; mais il ne put supporter le régime sévère de l'établissement, et sa famille dut l'envoyer chez les Jésuites de Belley. Il y resta jusqu'en 1809, époque où il vint reprendre à Milly, « au milieu des braves paysans, » son existence d'autrefois.

Là, il lut beaucoup, donnant ses préférences aux poètes modernes, à ceux « qui sentent, qui pensent, qui aiment, qui « chantent comme nous pensons, comme nous chantons, « comme nous aimons, nous, hommes des nouveaux jours : « Le Tasse, Dante, Pétrarque, Sheakspeare, Milton, Chateau- « briand, Ossian surtout, ce poète du vague ».

Mais, à vingt ans, les livres n'offrent qu'une occupation fatigante dans sa placidité. Il faut autre chose : il faut du mouvement, du nouveau, de l'inconnu; chacun de nos sens réclame,

aussi bien que l'esprit, sa part de joies, d'émotions, de surprises. Mais où trouver tout cela ?

... Dans les voyages, pensa Lamartine... et il partit pour l'Italie où il resta deux ans (1811-1813), visitant Florence, Rome, Naples, parcourant le pays avec son ami Aymon de Virieu, et s'extasiant devant la splendeur des sites. C'est pendant ce voyage, et aux environs de Naples, à Procida, que Lamartine connut Graziella, cette ravissante enfant à qui il dédia la plupart de ses *Confidences*, et dont la mort prématurée inspira une de ses plus belles élégies.

Rentré à Paris en 1814, il vit s'effondrer l'Empire et n'en éprouva nul chagrin, car Lamartine avait contre les Bonaparte une antipathie de race, qu'il manifesta à maintes reprises et traduisit même par des expressions souvent violentes........

....

A la Restauration, Lamartine entra dans les gardes du corps du roi, position qu'il reprit après les Cent Jours, mais qu'il abandonna de nouveau, peu de temps après, « ne pouvant se plier, déclara-t-il, à la discipline de la vie militaire. »

Voilà donc le jeune homme rendu à l'ennui et au désœuvrement. Il part pour la Savoie. Là, sous les auspices de son ami Louis de Vignet, parent du comte Joseph de Maistre, il entre en relations avec ce dernier, et, dans des causeries de plus en plus fréquentes et familières, se jette en plein spiritualisme, développant chaque jour davantage les idées dont l'avait déjà pénétré l'éducation maternelle.

Au cours d'une excursion dans les environs d'Aix, il fit la rencontre d'une jeune femme à laquelle il voua une de ces affections pures, longues et douces, comme peut seul les imma-

térialiser un poète d'idéal et de foi. Il immortalisa son héroïne sous les noms de Julie et d'Elvire, et lui consacra, pour premier souvenir, la sublime élégie du *Lac* (1817).

Cette « Méditation » eut un immense retentissement, car c'était le chant de la réalité bien plus que celui de la fiction, et cette poésie superbe arrivait à l'instant où la littérature française cherchait une nouvelle voie. Au triomphe de Delille et de son école, c'est-à-dire du faux classique et du genre froid, avait succédé ce que l'on est convenu d'appeler la littérature de l'Empire. On remarquait, il est vrai, quelques écrivains chez qui le sentiment dominait; mais la plupart des auteurs sacrifiaient le fond à la forme, et, au lieu de puiser aux sources de la chaleur et de la vie, ils se confinaient dans une irréligion systématique, oubliant le langage du cœur pour ne parler que celui de la prétendue raison.

On m'objectera peut-être que Chateaubriand et Mme de Staël réagirent contre ces tendances et épurèrent notablement le goût. Je n'ai garde de le méconnaître, et j'admets très volontiers qu'ils donnèrent de la vigueur à la pensée, qu'ils rouvrirent les voies fermées par la Révolution. Mais si Mme de Staël eut un sentiment élevé des beautés de l'art, si Chateaubriand sut merveilleusement donner carrière à son imagination, ni l'un ni l'autre de ces écrivains n'était parvenu à satisfaire pleinement un public avide de sensations plus vives.

Jusqu'à la Restauration, les nouveaux essais ne s'étaient produits qu'en prose; Lamartine fut le premier qui leur prêta des accents poétiques. Il avait, d'ailleurs, été préparé à ce rôle par son éducation, toute de sensibilité et d'imagination.

En 1820, parurent les premières *Méditations*. Lamartine avait

trente ans, et déjà « il vivait avec les morts plus qu'avec les vivants ». On fut frappé de la splendeur, de l'éclat et de la sonorité des vers où s'exhalait la plainte d'un cœur meurtri par les désenchantements du monde. Un maître s'était révélé, et ce maître, en glorifiant la Providence, en proclamant l'immortalité de l'âme, acheva de conquérir un public qui ne demandait qu'à croire et à affirmer sa foi, après avoir secoué le reste de doute dont il se sentait oppressé........................

....

A la cour comme à la ville, on se sentit entraîné, ravi par cette « mélodie » plus belle qu'aucune de celles que la France eût encore entendues, et le roi Louis XVIII récompensa le poète en le nommant secrétaire de légation à Naples.

Avant de se rendre à son poste, Lamartine épousa, à Chambéry, Mlle Marianne Birch, jeune et riche Anglaise, à laquelle il s'était fiancé lors de son voyage en Savoie. C'est à cette jeune personne, future compagne de sa vie, que Lamartine faisait sans doute allusion quand il s'écriait :

....

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !
Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore,
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu !...

....

Mme de Lamartine était une femme éminente, vraiment

digne d'unir sa destinée à celle d'un homme de génie. Ouverte à toutes les aptitudes, douée de raison et de sentiment, nourrie d'une saine philosophie, cultivant la peinture, la sculpture, la musique, elle rappelait ces grandes dames du XVI[e] siècle, qui étaient à la fois poètes, artistes et savantes. Au lieu des grâces légères dont tant de femmes se font gloire, M[me] de Lamartine possédait une physionomie grave qui contrastait singulièrement avec la douceur de la voix et les expansions d'un cœur jeune, ardent, passionné, délicieusement bon. Sa taille était fine et élégante; toute sa personne portait la marque d'une distinction suprême. Sous d'épais bandeaux de cheveux bruns, ses traits n'avaient peut-être point l'éclat de la beauté ni les séductions de la coquetterie, mais ils réfléchissaient la vivacité d'une intelligence supérieure, les vertus d'un esprit sérieux, la mélancolie et la tendresse d'une âme qui souffrit autant qu'elle aima.

M[me] de Lamartine fut pour son mari le bon sens et la raison prudente placés à côté de l'imagination aventureuse. Elle n'eut pas les largesses exagérées de celui dont elle portait le nom. Son cœur ne flottait pas au vent du caprice; il ne se donnait pas vite; il connaissait le prix de l'amitié bien placée et les regrets qu'entraîne une liaison malheureuse. Aussi réfléchissait-il avant de se livrer; mais, quand il avait dit « oui », c'était pour toujours.

Cette épouse modèle accepta sans murmure une existence entièrement faite de travail, d'abnégation, de sacrifice. Elle devint la collaboratrice assidue de Lamartine qui, ayant horreur de se relire et de se corriger, abandonnait à sa femme le soin de revoir les manuscrits et les épreuves d'imprimerie. Elle s'acquittait de cette tâche avec une extrême conscience, avec le

dévouement de la Marthe de l'Évangile, dévouement né de l'amour et de l'admiration, et qui, parfois, versait en secret sur l'œuvre de son bien-aimé, le vase d'huile odorante. Que de pages ne déchira-t-elle pas, uniquement inspirée par le désir de n'avoir qu'un Lamartine immaculé! ....

....

Sur ces entrefaites, le ministre des affaires étrangères désigna Lamartine pour un poste de secrétaire à Florence. Le jeune diplomate y demeura cinq années qui furent heureuses si j'en juge par ces vers du poète :

> Je chantais comme l'homme respire,
> Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
> Comme l'eau murmure en coulant [1].

Bientôt, hélas! un grand deuil vint obscurcir la sérénité de ce beau ciel. Le 29 novembre 1829, Lamartine perdit sa mère, morte des suites d'un accident, et, pour comble d'amertume, il n'eut pas la consolation d'échanger avec celle qu'il aimait tant les suprêmes paroles du grand « au-revoir », ni de recueillir son dernier soupir dans un dernier baiser.

Aussi quand, l'année suivante (1830), il donna les *Harmonies poétiques et religieuses*, son premier chant fut un « Hymne à la douleur » :

> Frappe encore, ô Douleur, si tu trouves la place!
> Frappe, ce cœur saignant t'abhorre et te rend grâce.

1. Cormenin disait aussi de Lamartine : « Il chante lorsqu'il parle, il chante lorsqu'il écrit, il chante lorsqu'il médite, il chante lorsque la nuit tombe, il chante lorsque le jour se lève, il chante lorsque le vent gémit, il chante lorsque l'oiseau gazouille, il chante lorsqu'il chante, il chante toujours. » G. S.

Ecoutez encore ces strophes magnifiques écrites sur « le Tombeau d'une mère » :

> Là dort dans son espoir celle dont le sourire
> Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
> Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
> Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
> Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
> Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

. . . .

Dans les *Méditations*, le poète n'avait pas tout à fait quitté la terre. Aux rêveries élégiaques, au ton de douce tristesse se mêlaient les vibrations d'élans passionnés, et de ces contrastes naissait le plus puissant effet. Mais, avec les *Harmonies*, Lamartine nous transporte en plein ciel, dans la région des nuages, où il nous eut égarés sans l'admirable souplesse de son talent.

Les *Harmonies* élevèrent Lamartine à l'apogée de sa gloire. Du jour où on les entendit, il fut impossible de définir l'homme autrement qu'en définissant le poète lyrique. Or, qu'est-ce qu'un poète lyrique ? — Cormenin va nous le dire : « C'est un esprit vaste, divers, universel, mouvant comme la nature qu'il peint, comme la nature dont pas un jour qui se succède, pas un flot qui passe, pas un oiseau qui soupire, pas un souffle qui murmure, pas une fleur qui se colore, pas un insecte qui respire, pas une feuille d'arbre, pas un homme parmi tant de millions d'hommes qui vivent, pas un monde parmi tant de mondes étoilés qui roulent dans l'espace, ne se touche, ne se confond et ne se ressemble ; voilà le poète lyrique et voilà Lamartine [1]. »

1. *Portraits parlementaires.*

. . . .

Survint la Révolution de Juillet. . . . .

. . . .

Lamartine adressa au comte Molé une lettre de démission..... et songea à réaliser le rêve de sa vie, à visiter l'Orient. Mais, auparavant, il voulut dire son mot sur la politique nouvelle. Dans une brochure intitulée *Politique rationnelle*, il indiqua ses vues, marqua les grandes lignes de la conduite « toute de morale, de raison et de vertu », qui lui paraissait devoir assurer le bonheur de la France.

Cet acte accompli, Lamartine partit pour l'Orient, non sans avoir, au préalable, fait ses adieux à sa patrie dans une ode dédiée à l'Académie de Marseille.

. . . .

Lamartine s'embarqua à Marseille le 1er juillet 1832, sur un navire qu'il avait frété. Il emmenait avec lui sa femme et sa fille. Ce voyage s'accomplit au milieu d'un faste princier, qui fit sensation partout où le poète parut. J'ai rencontré tout récemment, à Constantinople, un vieux Stamboulote, ancien *Kawas* (garde) de l'ambassade de France, attaché jadis à la famille de Lamartine pendant ses excursions en Turquie, en Syrie, dans l'Archipel, le Taurus, le Liban. Ce bonhomme semblait encore ébloui au seul souvenir de ce mémorable évènement survenu dans sa vie monotone : il ne parlait de « l'Emir », de « Son Altesse », qu'avec un profond respect et une admiration enthousiaste. . . . .

. . . .

Le voyage de Lamartine fut attristé pas un cruel évènement. Les nobles visiteurs se trouvaient à Beyrouth lorsque Mlle Julia

de Lamartine, depuis longtemps consumée par une maladie de poitrine, s'éteignit tout à coup, à l'âge de seize ans, le 6 décembre 1832. La mort de sa fille unique brisa le cœur du poète.

Quatre ans auparavant, le pauvre père disait : « Julia est la « merveille des merveilles! C'est vrai, je dois en convenir : « elle a du miel dans le sang et en même temps du feu. Elle « est belle comme un ange et aussi bonne que belle. Je ne lui « connais pas une imperfection physique ou morale, et ce « n'est pas la paternité qui me fait parler, c'est la voix « publique, la force de la vérité. »

Aussi quels déchirements dans ces vers où Lamartine gémit sous le nouveau coup qui vient de le frapper :

. . . .

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour.

Lorsqu'il rentra en France, Lamartine apprit qu'on l'avait nommé député. Il vint siéger à la session de 1834, et comme on lui demandait où il irait s'asseoir? — « Au plafond », répondit-il.

On le railla, on le traita de rêveur. Il en éprouva du chagrin. On put craindre, un instant, qu'il ne délaissât la poésie parce que ses adversaires en faisaient une arme contre sa politique; mais, grâce à Dieu, la période active de la vie de Lamartine ne fut pas perdue pour les lettres. Il sut mener de front la politique et la poésie, dédoubler sa vie, si je puis m'exprimer ainsi, en faire deux parts : l'une d'action, l'autre de contemplation. Il se trouvait si bien « au plafond » qu'il ne le quitta pas jusqu'en

1848, « pensant, agissant, parlant, combattant avec la famille des familles, le pays, restant en dehors et au dessus de toutes les passions étroites, de toutes les intrigues de politiciens au jour le jour, et ne suivant qu'une politique, sa politique à lui, la politique de l'ordre et de la liberté, soutenant tour à tour l'opposition et le ministère, et s'efforçant de mettre en lumière, dans toutes les questions, le côté philosophique ou social. » Voilà ce que fit Lamartine.

Dès le début, il s'était affirmé conservateur et libéral ; il demeura tel jusqu'à la fin. Tous ses actes, tous ses discours, tous ses écrits politiques sont là pour l'attester. Il n'avait pas l'ambition des honneurs, mais celle des idées. Résolu à atteindre le but qu'il s'était proposé, il refusa toutes les faveurs gouvernementales afin de garder son indépendance. Quand Louis-Philippe lui offrit de prendre la direction des affaires, il remercia le roi en déclarant que son seul désir était de « se consacrer au « bien permanent du pays, et qu'il renonçait aux applaudisse-« ments pour avoir l'estime ».

Par cette attitude ferme et honnête, Lamartine se concilia les sympathies de tous ses collègues, à droite aussi bien qu'à gauche, et il conquit une influence si considérable que Villemain lui dit un jour :

— « Vous ne voulez pas du pouvoir ?

— « Non.

— « Alors vous marchez vers une place dictatoriale. »

Lamartine laissa dire et, à travers tout, resta ce qu'il était et voulait être.

Royer-Collard le présentait comme « le seul homme public et honnête de l'avenir ». — Thiers vantait « sa profusion

d'images, d'idées, de génie ». — Humbolt disait : « Lamartine est une comète dont on n'a pas encore calculé l'orbite. » — Michelet admirait « sa jeunesse, son élan, sa puissance ». — Béranger l'appelait « un admirable révolutionnaire ». — Arago lui décernait le titre de « premier orateur révolutionnaire qui ait paru en France ». — Cousin disait de Lamartine : « Il brûle de se compromettre, » mot vraiment flatteur, car il n'y a guère que les grandes âmes et les grands cœurs qui brûlent de se compromettre. — Cormenin, d'ordinaire si peu indulgent pour ses contemporains, portait aux nues Lamartine : » Si je l'ai jugé, écrivait-il, comme je jugerais les autres hommes, si je lui ai demandé une constance d'opinion et une conformité de langage qui n'étaient pas dans sa nature et dont il ne me devait pas compte, j'ai eu tort, j'ai dit une sottise... D'autres font jaillir les éclairs de l'esprit de leur glaive oratoire ; d'autres se retranchent dans la défense de leurs traitements, qu'ils n'abandonneront qu'avec la vie ; d'autres plaident la cause de l'agiotage, des houilles et du tabac. Mais les causes que Lamartine préfère sont les causes de la justice et de l'humanité. J'entends les causes de l'humanité française... S'il a été légitimiste, puis socialiste, et ensuite conservateur, et s'il est aujourd'hui libéral et demain républicain, que m'importe ? Est-ce que j'aurai le pauvre goût de demander à un tel poète l'opiniâtre opinion d'un sot ?... J'affirme que Lamartine est le plus fleuri, le plus lyrique, le plus humanitaire de nos orateurs, le plus mélodieux de nos poètes, sans en excepter Racine lui-même, le premier de nos improvisateurs, un prosateur éminent, un vaste esprit, un noble cœur. »

....

DISCOURS

DE

M. SULLY-PRUDHOMME[1]

De l'Académie française.

Devant ce bronze où le statuaire a consacré les traits les plus noblement expressifs de Lamartine, je viens, désigné par l'Académie française, rendre hommage, en son nom, au poète magnifique et à l'héroïque citoyen. J'ai accepté cet honneur comme un fardeau sacré que je ne me sentais ni la force de soutenir, ni pourtant le droit de refuser. Quel poète de ma génération se pourrait flatter de ne rien devoir à Lamartine?

Nous avons tous été, dès notre enfance, à notre insu, imprégnés de son influence par l'air natal, encore tout ému des vibrations de sa lyre.

Il est juste, il peut être opportun de rappeler leur dette à ceux qui auraient pu l'oublier. Tous les esprits d'une nation, même les plus originaux, sont, bon gré, mal gré, solidaires par l'hérédité, par la tradition, par l'enthousiasme surtout qui les

1. Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Lamartine, à Passy, le 8 juillet 1886. (Voir l'introduction.)

livre et les aliène aux grands modèles qu'ils admirent. Lamartine lui-même n'eût pas désavoué la part qu'il dut de ses inspirations naissantes aux premières lectures qu'il fit à Milly.

Ne sent-on point comme éparses dans ses vers quelques traces vaporeuses des poèmes d'Ossian qui l'avaient surtout enchanté? Il n'en eut pas moins son accent propre, qui devait imprimer à ses premières méditations une étonnante originalité. Ah! comme elles vinrent à point pour le besoin des cœurs, ces strophes si humaines!

Dans la vie des Français, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, la rêverie contemplative qui naît du loisir de l'âme avait été complètement étouffée par l'action, tour à tour sublime ou criminelle, au service de la justice ou de la chimère. La conquête de la liberté par la nation n'avait abouti qu'à celle de la nation par le despotisme et, pendant cette période de trente ans, chacun n'avait eu souci que de sauver ou d'édifier sa fortune, d'éviter la mort ou de bravement mourir. Le premier répit offert à la lutte et à l'angoisse fut accueilli par le plus grand nombre comme une accalmie délicieuse. Il y eut une détente des forces violentes, et toutes les autres puissances de la vie : l'amour désintéressé, l'imagination, la foi, longtemps comprimés, surgirent tout à coup avides d'essor et d'idéal. Déjà, il est vrai, Chateaubriand, dans la prose la plus voisine qui fut jamais de la poésie, avait remué toutes les aspirations découragées, mais une main de fer en contenait le réveil. Les voilà libres! A la première joie de l'affranchissement succéda dans les âmes une indéfinissable tristesse. Comme ces captives subitement mises en liberté qui sentent à la fois leur indépendance et leur dénûment, elles sentirent, au milieu de

leurs ruines à réparer, leur délivrance et leur misère ensemble. De là leur étrange mélancolie, qui était comme le vague sentiment d'une immense perte indéterminée. Le soupir des *Premières Méditations* remplit tout à coup le vide des âmes élevées, comme l'ample et suave gémissement des orgues remplit soudain les hautes nefs et y change l'aspiration suppliante en extase. Tout ce qu'il y a de musical dans la versification française venait de subir une profonde rénovation. Le mouvement de la strophe était dans cette poésie le mouvement même de l'âme. Il semblait que l'art pour la première fois se passât d'artifice. C'était, pour ainsi dire, la respiration même du poète, suspendue ou précipitée par ses souffrances et ses joies, c'étaient les propres battements de son cœur ralentis ou hâtés par elles qui spontanément scandaient ou divisaient son vers. C'était le génie enfin : la nature même créant par sa créature.

... Je chantais comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Cette musique avait la nouveauté de la mélancolie qu'elle exprimait, et elle étonna les cœurs charmés en les révélant à eux-mêmes.

La beauté musicale propre à la poésie de Lamartine, et qui la rend d'abord reconnaissable entre toutes les autres, va se dégageant de plus en plus, pour éclater sans nul reste d'alliage classique dans les *Nouvelles Méditations*, dans les *Harmonies*. Les œuvres que j'ai rappelées offraient toutes un caractère élégiaque; chacun y sentait avec gratitude le pur écho de ses

propres tristesses. Combien de jeunes larmes coulèrent délicieusement sur les pages de ces beaux livres! La pensée novice, la croyance indécise, les premières amours rencontraient, dans le vague même des douleurs chantées, la plus caressante expression de leur inquiétude confuse. La langue aisée du poète ne tenait point la pensée à l'étroit, elle ouvrait des avenues au rêve. Il semblait craindre d'amoindrir l'ampleur des images en arrêtant trop les contours. L'épithète chez lui, faite de grâce ou d'éclat, sans rigide précision, semblait jetée négligemment sur le nom comme une parure légère ou somptueuse flottant au vent de l'inspiration. « J'ai pour moi les femmes et les jeunes gens, disait-il, et je puis me passer du reste. »

Il eut, en effet, cette gloire exquise de dominer souverainement les plus tendres comme les plus généreuses portions de l'humanité, celles où la sensibilité et le goût renaissent constamment régénérés par l'épreuve naïve de la vie. La fortune de *Jocelyn*, dans ce public d'élite, fut prodigieuse. C'est que peut-être aucun poème n'offre au cœur et à l'imagination, sur une donnée aussi simple, une aussi riche variété d'analyses délicates et de développements poétiques. *Jocelyn* est le plus pénétrant des poèmes impersonnels de Lamartine.

La *Mort de Socrate*, le dernier chant du *Pèlerinage d'Harold*, la *Chute d'un ange* surtout, ce poème étrange, aux hardiesses superbes, commandent l'admiration par des qualités magistrales; *Jocelyn* la suscite des secrètes profondeurs de l'âme plus intimement émue.

Il serait intéressant de bien fixer, mais je n'en ai pas le loisir, quelle fut la part de Lamartine dans le mouvement littéraire de 1830. Le fond de l'homme l'attachait plus que ses dehors;

l'accent des passions plus que leurs gestes : il ne fit qu'une tragédie : *Toussaint Louverture.*

Le drame intérieur le préoccupait plus que les accidents qui le traduisent aux yeux. Ce n'est pas qu'il fût moins que les autres poètes d'alors sensible aux caractères visibles des choses ; il fut dans ses écrits un merveilleux paysagiste ; mais il dépeint la campagne et la mer peut-être plus encore par les sentiments qu'elles inspirent que par les sensations qui les figurent.

Dans *le Lac*, par exemple, la description à peine indiquée se fait comme d'elle-même sur le fond doucement pâli de la mémoire ; elle y est une image évoquée avec une fidélité supérieure par la seule rêverie que le poète suggère.

Il me reste à saluer, après le poète, le prosateur, l'orateur et le citoyen. Ce sera saluer le poète encore. L'écrivain des *Notes d'un voyageur en Orient*, des *Confidences de Raphaël*, et de tant d'autres pages célèbres, l'historien des *Girondins*, l'homme d'Etat d'une éloquence intrépide ou captivante, ne fut toujours que le poète, différemment manifesté. *Geneviève, le Tailleur de pierres de Saint-Point*, ne sont-ils pas des poèmes par la mélodieuse allure de la phrase comme par l'idéale tendresse qu'on y sent pour les humbles ? Cette fleur de charité dont une mère chrétienne avait déposé le germe dans son cœur, éclose dans ses œuvres littéraires, devait plus tard s'étayer du vieil amour de la justice pour s'épanouir de plus en plus largement dans ses doctrines politiques. Toute sa vie politique fut un poème en action, où la générosité désarma la prudence et transfigura la misérable réalité. Le plus populaire de ses travaux historiques, l'*Histoire des Girondins*, fut une invasion de la poésie dans un genre où la vision froide est seule sans péril. C'est en prose une

épopée admirable dont l'auteur dut bientôt racheter la trop fascinante beauté par un autre poème plus admirable encore, un poème oratoire digne, cette fois, de la lyre d'Orphée, où triomphe de la passion populaire la toute puissance de son verbe imagé.

Mais trop vite, hélas! il apprit à discerner sa popularité de sa gloire, car la Muse ne s'assure des triomphes définitifs et des fidélités éternelles que dans son propre empire.

Les dernières années de Lamartine furent le soir d'un jour d'été splendide, assombri sur son déclin par de ruineux orages. A l'heure où le laboureur ignoré, mais tranquille, ramène sa charrue à la ferme et peut y goûter le sommeil, l'illustre vieillard allumait sa lampe pour atteler son génie à un labour sans repos. Expiant par une veille prolongée sa téméraire confiance dans l'idéal et sa trop libérale opulence, il entretenait de ses souvenirs ses pieux admirateurs. Aussi longtemps que les forces ne le trahirent pas, il donna par ses derniers écrits l'exemple du travail à la jeunesse enivrée de ses premiers chants.

O Lamartine! ta gloire n'est pas près de périr, la France n'est pas près de t'oublier, car le fond de son cœur est pour longtemps devenu mélancolique, et ses malheurs la rattachent à tous ses fils qu'elle pleure et dont la renommée sauve sa grandeur dans l'univers.

DISCOURS

DE

M. JULES CLARETIE [1]

De l'Académie française.

MESSIEURS,

Chateaubriand qui avait été ambassadeur, ministre, pair de France, ayant à déposer devant un tribunal, comme on lui adressait cette question : Votre profession ? répondit simplement : « Ma profession ? Homme de lettres ! » Et Lamartine, dont nous saluons aujourd'hui la statue, Lamartine qui, lui aussi, avait été homme d'Etat, diplomate, représentant de son pays, en terminant ses *Confidences*, répondait à ceux qui lui faisaient la même question : « Je suis un écrivain, c'est-à-dire un penseur public; je suis ce que furent tous les hommes qui ont interrogé silencieusement leur âme et qui se sont répondu tout haut pour que leur dialogue avec eux-mêmes fût aussi un entretien avec leur siècle ou avec l'avenir ! »

Homme de lettres ! Ecrivain ! C'est l'écrivain, c'est l'homme de lettres que je viens glorifier au nom de la Société des gens de lettres. Et parmi tous ceux qui, dans ce siècle, ont tenu la

1. Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Lamartine à Passy, le 8 juillet 1886. (Voir l'introduction.)

plume, nul ne mérite plus que Lamartine l'admiration des lettres, la reconnaissance de la patrie, le souvenir de la postérité. Elle tarde parfois à venir apporter sa couronne, cette postérité aussi lente que la justice; elle taille souvent dans le marbre ou fait revivre dans le bronze les images de certains morts très étonnés d'être immortels; mais le jour de la réparation arrive; le génie peut bien avoir ses éclipses; l'heure sonne où l'oubli se dissipe comme une buée, et où l'ingratitude et l'insulte même servent la mémoire des vrais grands hommes. La boue qu'on leur a jetée s'est durcie avec le temps : elle est devenue piédestal!

Messieurs, les générations nouvelles, que les cruautés des réalités quotidiennes éloignent parfois de l'idéal humain, semblent feindre d'ignorer ce qu'a été Lamartine pour la littérature française. Il a été le prophète de la poésie nouvelle, une sorte de poète classique placé à la sortie du monde ancien et au seuil du monde nouveau.

Il a donné comme une sève printanière à la poésie intime, un rajeunissement de sensations à l'âme des hommes, une virginité d'espérances aux cœurs qu'il fit palpiter.

Voici plus d'un demi-siècle, un jeune homme, encore inconnu, écrivait ces lignes : « L'autre jour, j'ouvris un livre qui venait de paraître sans nom d'auteur, avec ce simple titre : *Méditations poétiques*. C'étaient des vers. » Et le jeune homme ajoutait : « Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie! » Et quarante ans après, ce jeune homme, devenu sexagénaire, écrivait à l'auteur des *Méditations*, resté son vieil ami : « Cher Lamartine, il y a longtemps, en 1820, mon premier bégaiement de poète adolescent fut un cri

d'enthousiasme devant votre éblouissant soleil se levant sur le monde. Cette page est dans mes œuvres, et je l'aime; elle est là avec beaucoup d'autres qui vous glorifient. Nous nous aimons depuis quarante ans et nous ne sommes pas morts. »

Ils sont morts maintenant, ces deux frères en poésie et en gloire, ils sont morts ou plutôt immortels, car vous l'avez entendu : celui qui, écrivant alors les *Odes et Ballades*, encore inédites, saluait les *Méditations* qui venaient de paraître; c'était l'homme qui cède aujourd'hui, sur la plaque d'un square, sa place et son nom à son frère en poésie, c'était Victor Hugo.

Pour honorer les grands hommes, messieurs, il suffit de les admirer; mais pour les expliquer, pour les faire comprendre, il faut les placer dans leur milieu même et les faire revivre. Vous ne voyez aujourd'hui, sous ces arbres, que le Lamartine familier et apaisé qui s'assit plus d'une fois, son lévrier à ses pieds, sur quelques bancs de Passy. Mais revoyez-le dans les diverses étapes de sa vie glorieuse et douloureuse, tantôt en Italie, à Procida, où il laisse un rêve de sa jeunesse, tantôt au désert où, perdant sa fille, il laisse le meilleur de son cœur.

Figurez-vous un salon de la Restauration où, tout à l'heure, parmi les femmes souriantes et les hommes charmés de tant d'esprit, quelque rimeur de l'école de Delille a débité de ces vers où la périphrase règne en maîtresse, d'où le mot propre est banni, poésie sèche comme un caillou d'où ne jaillirait aucune étincelle. Cependant le bruit se répand qu'il y a là, dans ce salon, un jeune homme dont on chuchote tout bas les vers nouveaux. On le prie de parler; il se lève. Il est haut de taille, svelte, superbe, avec des cheveux bouclés sur un front rayonnant. Il lit ses vers, il les dit simplement, mais d'une

voix harmonieuse et pénétrante; et soudain ces hommes qui souriaient s'émeuvent, et des larmes montent aux yeux de ces femmes étonnées, des larmes de pitié, de foi, d'espérance, — car c'est une langue nouvelle que parle ce nouveau venu, c'est un monde inconnu qu'ouvre cet inconnu, le monde de l'infini et de l'idéal, et à l'homme, que le début de ce siècle condamnait à n'admirer que la force et la bataille, il s'écrie : Regarde en haut! ton chant de combat, c'est le beau et c'est le bien.

Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

Et « chanter, croire, aimer! » dès le premier de ses vers, le poète a résumé toute son existence.

Ce jeune homme de trente ans, ce novateur qui substitue le cœur humain à la lyre et la nature à la mythologie, cet homme qui chante comme l'homme respire, comme l'oiseau gémit, comme soupire le vent, comme l'eau murmure, cet homme qui, du premier coup — je veux dire du premier coup d'aile — avec le *Lac*, avec le *Crucifix*, avec les *Méditations*, n'est pas le plus grand des poètes, mais le plus poète des poètes de France, c'est Lamartine!

Il n'a pas de système, il n'a point d'école, il n'a pas de parti pris : il a une âme! Ne lui demandez pas d'être un orfèvre, il est un chanteur. Il jette au vent son cri, et Gautier, ce ciseleur, parlant un jour de la poésie de Lamartine, la comparera aux flots de la mer d'Ionie, à une mer sonore qui, comme la vague porte un navire, emportera l'idée vers l'avenir!

Maintenant, regardez cet homme qui a dépassé le demi-siècle, et qui se dresse debout à la tribune pour défendre la liberté, et, plus droit encore, sur les marches de l'Hôtel de Ville, pour résister à la foule après avoir servi le peuple. Il parle et il semble encore chanter. Il élève la voix et les armes s'abaissent. Il continue, sur la place publique, l'œuvre de patriotisme et de paix qu'il a commencée par le livre. Gentilhomme, après avoir servi le drapeau blanc, il défend, devenu citoyen, le drapeau tricolore, et ce rêveur, devenu homme d'action, qui désarme les multitudes et calme la guerre civile au nom de la liberté, ce poète devenu tribun et qui rêve la politique d'héroïsme, comme il a voulu la poésie d'amour, cet homme de lettres doublé d'un patriote, c'est Lamartine!

C'est Lamartine aussi ce campagnard qui passe par les sentiers du Mâconnais, sifflant ses chiens, causant avec les vignerons, allant aux petits, ami des humbles, aimé des pauvres; paysan lié aux gens de son pays par toutes les fibres du cœur; consolant son génie avec la poignée de main d'un laboureur, regardant « jaunir les arbres, les pieds dans ses sabots de noyer », et tel encore à Saint-Point et à Milly qu'il était lorsqu'en ses écrits il contait, après les drames éclatants de l'histoire, après les échafauds de la Gironde, l'humble roman des petits, l'histoire d'une pauvre pêcheuse de Sorrente comme Graziella, d'une servante comme Geneviève ou d'un tailleur de pierres comme le vieux Claude — lui qui, avec un prêtre, un chien et une enfant — trois êtres perdus dans un coin oublié — a fait couler sur *Jocelyn* les larmes de toute une génération!

Et ce vieillard amaigri, courbé sur la page blanche qui va partir, encore humide d'encre, pour l'imprimerie, ce travailleur

acharné, ce pauvre grand homme de génie ravalé par le sort à la tâche du manœuvre, cet ouvrier de près de quatre-vingts ans qui se débat contre le passé, contre la dette, ce promeneur lassé dont les arbres de Passy ont abrité les dernier jours, cet homme qui, après avoir lutté, comme Jacob, avec l'ange — l'ange de la poésie — se débat, comme Balzac, contre le démon de l'argent. Ce condamné, ce calomnié, cet insulté : c'est Lamartine !

Calomnié ! Eh ! oui, souvenez-vous ! il aura traîné comme un boulet le souvenir de sa gloire ! On a fait payer à ses dernières années le rayonnement de sa jeunesse et la puissance de son âge mûr. On a traité Virgile comme s'il se fût agi de Bélisaire ; mais cette injustice même, cette bataille de Lamartine contre la nécessité, ce duel du vieillard contre les charges accablantes, ajoutent à la physionomie de l'écrivain qui, comme Musset a vu les larmes, comme Hugo a eu les deuils, aura eu, lui aussi, « ce quelque chose d'achevé que donne le malheur », la pauvreté ! Mais, pauvre ou riche, puissant ou tombé, encensé ou calomnié, Lamartine aura toujours été pour nous l'homme de lettres, l'homme de lettres fidèle à son œuvre de lumière et le poète voué à son œuvre de beauté !

Et, parlant de cette œuvre même, chaste et immaculée, il a pu répondre un jour à ceux qui lui criaient : Qu'as-tu fait de ta Muse ?

J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour !

Messieurs, à la fin de ses jours, Lamartine, lassé de la gloire, avide de la mort, amoureux de l'oubli, demandait aux sculp-

teurs de briser son image et ne voulait pas, disait-il, qu'on l'exposât au pilori du temps. Vous n'avez pas obéi au vœu du poète fatigué de la vie et dédaigneux de l'immortalité! Vous avez bien fait!...

Il y a dix-sept ans que Lamartine attend sa statue à Paris. C'est Passy, c'est un coin de Paris qui la lui élève. Mais Passy, c'est comme le Tibur de la vieille Rome. Votre petite ville confondue dans la grande a des retraites pour les sages et des asiles pour les penseurs. Ce ne sont point des palais que vous leur gardez, mais des chalets, et le chalet où vécut Janin, souriant comme Horace, n'est pas éloigné du chalet où mourut Lamartine, malheureux comme Homère.

Il y a à Westminster, dans la vieille abbaye, un *coin des poètes*. Notre coin des poètes, où vécut Béranger, où, l'an dernier, Victor Hugo mourait, où, aujourd'hui, revit Lamartine, notre coin des poètes, c'est Passy. Et quand ceux qui viendront après nous demanderont où est, à Paris, la statue de Lamartine, on leur répondra :

Ce n'est pas sur la place publique qu'elle a été dressée... La strophe du poète survit au discours du tribun. C'est à l'ombre, sous des platanes, près d'une source claire et jaillissante comme sa poésie, c'est à l'endroit où il a été non pas le plus acclamé, mais le plus malheureux, qu'on la lui a dressée. Mais sachez bien que ce penseur qui est là, cet écrivain qui songe est — pour dire comme lui — un de ces deux ou trois hommes par siècle qui ont les pieds sur cette fange, le cœur dans ce peuple, mais qui, regardant l'infini en face, tiennent leur tête haute au dessus des brouillards humains!

J'ajouterai un mot encore, au nom d'une société fraternelle

qui m'a prié d'apporter son souvenir à cette fête du génie. Lamartine fut, un jour, auteur dramatique et donna sur le théâtre un drame, *Toussaint Louverture*, qu'il a défini lui-même « un cri d'humanité en cinq actes et en vers ». Il ne voulait sans doute que faire écouter sur la scène de beaux vers et de nobles idées. Il y réussit.

Les auteurs dramatiques, qui ont ici deux de leurs représentants les plus applaudis, ne sauraient oublier que le poète des *Méditations* et l'historien des *Girondins* donna une fois à sa pensée cette forme éclatante du théâtre, qui est une des gloires de notre littérature, et c'est un honneur pour moi de joindre au souvenir de la Société des gens de lettres celui de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, et d'apporter ce double hommage à cet homme de génie qui fut aussi un homme de bonté et restera un des plus grands poètes de notre France, de cette France qu'il a chantée, qu'il a servie, qu'il a glorifiée, qu'il a grandie par le livre et par la parole, et que, poète, jusqu'en son filial amour, il a magnifiquement surnommée le *poète des nations!*

POÉSIE

DE

M. Clovis HUGUES [1]

Ils disaient : « Son prestige croule
« Et fuit comme l'eau du torrent;
« Déjà l'insouciante foule
« Ne sait plus même s'il fut grand.
« Les durs poètes de l'Epée
« Font encore à coups d'épopée
« Tressaillir le vieux genre humain;
« Mais lui, le chantre de la chute,
« N'a pas même un joueur de flûte
« Pour l'escorter par le chemin! »

Et voici que ton front se lève,
Calme, pensif et glorieux,
Dans la sérénité du rêve,
Devant la majesté des cieux,
Devant les choses éternelles,
Devant le battement des ailes

1. Poésie dite à l'inauguration de la statue de Lamartine à Passy, le 8 juillet 1886. (Voir l'introduction.)

Eparses dans les rameaux verts,
Devant la nature infinie
Qui fut l'âme de ton génie,
La musique de tes grands vers!

Et pourquoi ces passants d'une heure
Pensaient-ils, en leur vanité,
Que le temps, le temps qui t'effleure,
Sapait ton immortalité?
Supposaient-ils que les prophètes
N'ont plus droit aux rumeurs des fêtes,
Aux lauriers cueillis autrefois,
Parce qu'un jour, dans notre histoire,
On les a chassés du prétoire
Avec un roseau dans les doigts?

Depuis quand l'injure qui tombe,
Depuis quand l'outrage qui ment
Pèsent-ils assez sur la tombe
Pour la clore éternellement?
Depuis quand le mépris stupide,
La haine basse au crâne vide,
S'épuisant en lâches efforts,
Empêchent-ils dans l'ossuaire
Les plis tragiques du suaire
De s'écarter au front des morts!

Est-ce que l'effort du brin d'herbe
Qui frissonne dans notre orgueil

Interdit aux prêtres du Verbe,
Mal cloués dans le froid cercueil,
De pousser du coude la pierre,
De remettre dans leur paupière
La pure extase du réveil,
De tuer l'oubli qui les tue,
Et de se redresser statue
Dans l'éternité du soleil?

Eh quoi! la foule aurait pu croire,
Elle qui par toi triomphait,
Que la gloire n'est pas la gloire,
Quand c'est un livre qui la fait;
Que les œuvres les plus divines
Tombent tôt ou tard en ruines
Comme l'autel des Ormensuls,
Et qu'en nos temps où rien ne dure
L'immortalité se mesure
A la tunique des consuls?

Ce qui te vaut l'apothéose,
Au nom des bons et des petits,
Ce n'est point ta harangue éclose
Sous le souffle ardent des partis;
Et pourtant ta phrase superbe
Etait comme une grande gerbe
De fleurs et d'épis dans tes mains,
Quand, le front lourd de rêverie,
Tu la tendais à la patrie
Avec des gestes surhumains.

Non! non! ce qui t'immortalise,
Ce qui te sacre pour toujours,
C'est d'avoir chanté quand la brise
Chantait aussi dans les bois sourds;
C'est d'avoir aux pieds d'une femme
Laissé le rêve de ton âme
Fondre en harmonieux sanglots,
Pendant que la rame alourdie
Attisait le vague incendie
Des étoiles au bout des flots!

C'est d'avoir sondé le mystère
Et tressailli, comme Ariel,
Devant les filles de la terre,
Qui tentaient les anges du ciel!
C'est d'avoir pris dans ta corbeille,
Pour nous et pour notre Mireille,
Un petit bouquet rose et vert,
Aumône tout ensoleillée,
Que la Provence émerveillée
Porte à son corsage entr'ouvert.

C'est, à travers la vie amère,
Quand tu tremblais comme un roseau,
De t'être tourné vers ta mère
Comme aux premiers jours du berceau;
C'est d'avoir, comme aux temps bibliques
Répandu tes pitiés lyriques,
Sur le pauvre et sur l'orphelin;
C'est d'avoir au cœur de Laurence

Fait cicatriser la souffrance
Par le pardon de Jocelyn!

C'est ta large strophe, inondée
Du fluide énorme des mots,
Où les hauts cèdres de Judée
Penchent l'ombre de leurs rameaux,
Où, comme un gonflement de houle,
La période se déroule
Dans de l'azur et dans de l'or,
Et qui, sans colère et sans haine,
Fait souligner l'histoire humaine
Par les éclairs du Mont-Thabor!

Non! non! Ce qui fait qu'on t'admire,
C'est l'abandon mélodieux
De ton front dans les mains d'Elvire
Buvant les larmes de tes yeux!
Ce qui t'impose à notre culte,
C'est ton fier dédain pour l'insulte
Des impuissants et des jaloux!
Ce qui fait que ton nom demeure,
C'est ton vers qui médite et pleure,
Avec la prière aux genoux!

Or maintenant, ô doux génie!
Mort vivant entre les vivants!
Recueille-toi dans l'harmonie
Des rameaux, des nids et des vents :

Et, l'âme à demi réveillée,
Incline-toi sous la feuillée,
Avec le geste d'écouter
Le rossignol et la fauvette
Qui, frères ailés du poète,
Ne chantent qu'afin de chanter.

Nous, les autres fils de la Lyre,
Nous te lirons avec amour,
Tant qu'on verra des flammes luire
Au sommet de la grande tour,
Tant que la brise de Sorrente
Bercera la gondole errante
Sur les vastes flots querelleurs;
Tant que tu charmeras les âmes;
Tant que la terre aura des femmes,
Tant que les champs auront des fleurs!

Et par dessus l'horreur du gouffre,
Dans la paix du soleil levant,
Hugo qui voit, Musset qui souffre,
Toi qui contemples, en rêvant,
Nous vous bénirons dans nos œuvres;
Et trois fois malheur aux couleuvres!
Trois fois malheur aux envieux
Qui baveraient sur votre gloire!
Car vous êtes dans notre histoire
La trinité des demi-dieux!

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AU LIVRE DU CENTENAIRE

Abella (d'), Mâcon.
Abord (Charles), Mesvres.
Acary (l'abbé), curé de Saint-Vincent, Mâcon.
Adam, Paris.
Aranjo (Joacquim d'), Portugal.
Arcelin, membre de l'Académie de Mâcon.
Arcollières (d'), président de l'Académie de Savoie, Chambéry.
Arlempde (baronne d'), Hurigny.
Arloing, directeur de l'École vétérinaire, Lyon.
Asher et Cie, libraires, Berlin.
Aubert (Dr), membre de l'Académie de Mâcon.
Aubigny d'Esmyards (comte d'), Brandon.
Aucoc (Léon), membre de l'Institut, Paris.
Authelain, architecte, Mâcon.
Averton (Mme d'), Lyon.
Azambuja (Gabriel d'), Marseille.
Baillaud, directeur de l'Observatoire, Toulouse.
Bange, Belley.
Barbentane (marquis de), vice-président de la Société des agriculteurs de France, St-Jean-le-Priche.
Barbin, Mâcon.
Bardonnaut, inspecteur des forêts, Mâcon.
Barnier, capitaine de remonte, Mâcon.
Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, Paris.
Bastit (Gaston), avocat, Condom.
Batie (Gabriel La), Paris.
Baud (Mlle), Mâcon.
Baudry, chef de gare, Armentières.
Beaulieu, Sailly.
Beauvais, juge de paix, Crépy-en-Valois.
Belhomme, libraire, Mâcon.
Belleroche (Aimé de), Limas.
Belleroche (Gaston de), Lacenas.
Bellicard, Mâcon.
Béost (baron de), conseiller général, Ozolles.
Benoist (de), membre de l'Académie de Mâcon.
Berliat, avoué, Mâcon.
Béost (baron de), Vonnas.
Berlière, Saint-Gengoux-le-National.
Bernard (Alphonse), Paris.
Bernard (Adrien), professeur, Cluny.

Bernoux et Cumin, libraires à Lyon.
Berry, curé de Saint-Laurent, au Creusot.
Berthaud, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Lyon, Saint-Cyr au Mont-d'Or.
Berton, professeur au Lycée Lamartine, Mâcon.
Besse, professeur, Lyon.
Besson, avocat à la cour de cassation, Paris.
Biot (Dr), membre de l'Académie de Mâcon.
Blanc (James), Moras.
Blanche (G. de la), Paris.
Blanchet (Mlle Nathalie), Saint-Gengoux-le-National.
Blancheville (Mme), Mâcon.
Blancheville (Mlle Lucie), Mâcon.
Blancheville (Mlle Marthe), Mâcon.
Bleton, secrétaire du Palais des arts, Lyon.
Blic (Mme de), Savigny-lès-Beaune.
Bocca (frères), libraires à Turin.
Boileau (Mlle Cécile), Versailles.
Boncourt (Paul), Pont-de-Vaux.
Boniface, ancien percepteur, Autun.
Bonin (Mme), Mâcon.
Bonin (Mlle), Mâcon.
Bonin, vétérinaire, Bourgoin.
Bonnassieux, membre de l'Institut, Paris.
Bonnel, Versailles.
Bonnel, professeur, Lyon.
Bonnel (Marguerite), Lyon.
Bonnet, agent voyer, Chagny.
Bonnevay (l'abbé), Mâcon.
Bordas, Saint-Martin-d'Août.
Borgès d'Almeida, Portugal.
Borrani, libraire, Paris.
Boucaud (Gilbert), Lyon.
Bouchacourt (Dr), Lyon.
Bouchard, membre de l'Académie de Mâcon, professeur au Lycée Lamartine.
Bouillier (Francisque), membre de l'Institut, Paris.
Boullay, Saint-Laurent-lès-Mâcon.
Bourdon (Emile), substitut du procureur général, Dijon.
Bosquet (Aimé), château du Grand-Melier, Fontenay-Saint-Père.
Boyer, libraire, Chalon-sur-Saône.
Bracourt (Antoine), Portugal.
Briant, professeur-jardinier à l'Ecole spéciale, Cluny.
Brun, libraire, Lyon.
Buffières (baron Lombard de), président de l'Académie de Mâcon, Charnay-lès-Mâcon.
Bulliot, président de la Société éduenne, Autun.
Burnay (comtesse de), Portugal.
Bussière, artiste peintre, Mâcon.
Buttet (l'abbé), curé de St-Point.
Cambon, préfet du Rhône, Lyon.
Canet (l'abbé), membre de l'Académie de Mâcon.
Carret, Saint-Laurent-lès-Mâcon.
Cazenove (de), Lyon.
Chaballier (Dr), Pont-de-Vaux.
Chabannes (marquis de).
Chaine, avoué, Lyon.
Chambard, notaire, Azé.
Chamborant de Périssat (de), Paris.
Chambre de commerce, Lyon.
Chamonard (Mme), Mâcon.

Chamonard, sculpteur, Mâcon.
Chamussy (directeur des mines), Romanèche.
Chardenet, notaire honoraire, Lyon.
Chardennet (vicomte de), Chalon-sur-Saône.
Charlet, Chânes.
Charveriat (Emile), Lyon.
Charveriat, ancien notaire, Pont-de-Vaux.
Charvet (Jean-Louis), Mâcon.
Charvoz (l'abbé), professeur au Petit Séminaire, Saint-Jean-de-Maurienne.
Chastellier (marquise de), Lacenas.
Chatelet, notaire, Mâcon.
Chatenay, huissier, Mâcon.
Chavot, ancien magistrat, Château.
Chaussier, Mâcon.
Chevrier (Antoine), Chalon-sur-Saône.
Cheuzeville (Ludovic), conseiller général, Beaubery.
Chizeuil (Baron de), château de Chizeuil, Digoin.
Choquin, architecte, Mâcon.
Choucary, Autun.
Claretie (Jules), de l'Académie française.
Claverie (vicomte Henry d'André de), Boulogne-sur-Seine.
Clavières (de), Saint-Sorlin.
Clos (Dominique), Toulouse.
Cochin (Léon), Paris.
Collard, juge suppléant, Mâcon.
Collin-Genty, négociant, Crêches.
Combaud, pharmacien, Mâcon.
Comte (l'abbé), curé, Saillenard.
Condamin (le chanoine), Lyon.
Condamin, notaire, Montélimar.
Corne, directeur de la Banque de France, Mâcon.
Cornier (veuve), Mâcon.
Côte, libraire, Lyon.
Courtois (Dr Henri de), Portugal.
Courtois (Félix), Creusot.
Crepin-Leblond, rédacteur du *Courrier de l'Allier*, Moulins.
Crouzet, Charnay-lès-Mâcon.
Curé (l'abbé), curé, Saint-Sorlin.
Cuypers, architecte des Musées, Amsterdam.
Cylden (Hugo), directeur de l'Observatoire, Stockolm.
Dard-Jannin, directeur du Conservatoire de musique, Saint-Etienne.
Dargaud, avoué, Mâcon.
Dandard (de), Paris.
Deau, Mâcon.
Debard, Paris.
Delaborderie, membre de l'Institut, Vitré.
Delahaye (Mme), Paris.
Delaye (Dr), Toulouse.
Delharpe (Jules), Roanne.
Delorme, sculpteur, Mâcon.
Derot, notaire, Marcigny.
Derussy, pépiniériste, Mâcon.
Descloizeaux, membre de l'Institut, Paris.
Desmarets, Paris.
Desmarquest, Amiens.
Desmarquest (Tony), président de la Caisse d'Epargne, Mâcon.
Despiney, ancien percepteur, Mâcon.
Desroches, curé doyen, Marcigny.
Deton (Charles), rédacteur en chef du *Journal de Saône-et-Loire*, membre de l'Académie de Mâcon.

Devaux (l'abbé), curé, Sérézin-du-Rhône.
Devienne, membre de l'Académie de Mâcon.
Desvignes, Hurigny.
Desvignes, président du Comice agricole, La Chapelle-de-Guinchay.
Diard, libraire, Charolles.
Didier (comte de Saint-), Pont-de-Veyle.
Didier (vicomte de Saint-), capitaine, Mâcon.
Didot (Firmin), éditeur, Paris.
Diego da Silva, Portugal.
Dizain et Richard, libraires, Lyon.
Doreau (l'abbé), Creusot.
Douheret, professeur au Lycée Lamartine, Mâcon.
Dreux (Antonin), Thizy.
Drölhe (Dr Caetano), Portugal.
Dromard, supérieur de l'Ecole de Maigré, Rhône.
Druard, juge, Mâcon.
Dubois, ancien juge de paix, Cluny.
Dubuet (l'abbé).
Duché (Mlle), Mâcon.
Duchesneau, avocat, Louhans.
Ducrocq (Théophile), professeur à la Faculté de droit, Paris.
Ducros, papetier, à Lyon.
Duffour (veuve), Mâcon.
Dufour, président du Tribunal de commerce, Mâcon.
Dugué (A), professeur honoraire au Collège Rollin, Saint-Saulge.
Duhain, professeur au Lycée Lamartine, Mâcon.
Dulong, Autun.
Dumas (Alexandre), de l'Académie française.
Dumay (Gabriel), ancien magistrat, Dijon.
Dumontet, Vaudebarrier.
Dunion, inspecteur des télégraphes, Mâcon.
Dupasquier (François), ancien président du tribunal de commerce, Mâcon.
Dupuy (Eugène), Sennecey-le-Grand.
Durand (général d'Hay), Dijon.
Durand, avocat, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon.
Durand-Bourdon, Crèches.
Durand (Jules), négociant, Chalon-sur-Saône.
Durand (Mme), libraire, Mâcon.
Durand, papetier, Mâcon.
Durand (Victor), Lyon.
Duréault, directeur des manufactures de l'État, Lyon.
Duréault, vice-président du Conseil de préfecture, Mâcon.
Eratls, Genève.
Fauqueux, Paris.
Favier (l'abbé), Lyon.
Fay, Mâcon.
Feligonde (Mme de), Paris.
Felizas, Mâcon.
Ferret, architecte, Bourg.
Ferrouillat, sénateur, Paris.
Foillard (Mme), Mâcon.
Foillard, Romanèche.
Fontaine, Lyon.
Fontaneilles, ingénieur, Mâcon.
Foresta (marquis de), Marseille.
Franco (marquis de), Portugal.
Fréminville (de), membre de l'Académie de Mâcon.
Fréminville (de), lieutenant, Mâcon

Frères (Directeur des), Mâcon.
Froget-Pelouzac, libraire, Lyon.
Gaché, négociant, Saint-Laurent-lès-Mâcon.
Galand, libraire, Béthune.
Galbert (Comte de), Grenoble.
Gallichon (Louis), membre de l'Académie de Mâcon.
Gallichon (Roger), Charnay.
Gallon, sous-directeur des constructions navales, Cherbourg.
Gangloff, libraire, Mulhouse.
Garnier (Mme), Mâcon.
Gaulon, libraire, Paris.
Gauthey (l'abbé), vicaire général, Autun.
Georg, libraire, Lyon.
Geymüller (Henry de), Paris.
Girard (Jules), de l'Institut, Paris.
Giraud (Gabriel), Lyon.
Gloria, juge, Beaune.
Goin (Francisque), Toury-Cluny.
Goin (Louis), président du Comice agricole libre de Charolles, Anzy-le-Duc.
Goll, conseiller de préfecture, Mâcon.
Grappin, capitaine, Mâcon.
Gravier, secrétaire général de la préfecture du Rhône, Lyon.
Griveaud (Dr), Paray-le-Monial.
Griveaud, ancien notaire, membre correspondant de l'Académie de Mâcon, Joncy.
Grenier, Paris.
Greuzard, notaire, Mâcon.
Guerin (Mlle Louise), Mâcon.
Guerin (Mlle), Mâcon.
Guichard (Joseph), Mâcon.
Guichard, Saint-Laurent-lès-Mâcon.
Guichard (Albert), Chalon-sur-Saône.
Guillaud, pharmacien, Mâcon.
Guillard, ancien notaire, Rully.
Guillard, professeur au collège, Saumur.
Guittet (l'abbé), curé, La Clayette.
Guy, Saint-Laurent-lès-Mâcon.
Hautin, greffier, Mâcon.
Helme, conseiller à la Cour d'appel, Besançon.
Humbert (Mme), libraire, Mâcon.
Hutinel, Mâcon.
Jacquelot (Dr), Mâcon.
Jacquemant (Mme), Lyon.
Jacquier, avocat, membre de l'Académie de Mâcon.
Jacquot, consul général de France, Leipsick.
Jaÿ, directeur des postes, Mâcon.
Jeanbat (Mlle), Pau.
Jeandet (Abel), membre de l'Académie de Mâcon, Verdun-sur-le-Doubs.
Jeannin, pharmacien, Chalon-sur-Saône.
Joliet, préfet de la Haute-Marne, Chaumont.
Joly, greffier, Charolles.
Jovignot, notaire, Dôle.
Jude (Mme), Mâcon.
Juilly (Le supérieur du collège de), Juilly.
Julien, Pierrefonds-les-Bains.
Labourdonnaye (vicomte de), Paris.
Lachaise, coiffeur, Mâcon.
Lachesnais (de), membre de l'Académie de Mâcon.
Lacroix, pharmacien, membre de l'Académie de Mâcon.

Laforte (de), Montalieu-Vercieu.
La Guiche (marquis de), château de Chaumont, St-Bonnet-de-Joux.
Lahante (de), Chénas.
Lalande, ancien député, Bordeaux.
Lamante, Cluny.
Lamulle et Poisson, libraires, Paris.
Lanéry, négociant, Mâcon.
Lanet (l'abbé), curé, Saint-Martin-de-l'Arçon.
Lapalus (l'abbé), Semur-en-Brionnais.
Lapeyre, Mâcon.
Lapierre (Bernardin), Mâcon.
Laprade (Mme de), Lyon.
Larochette (Mlle de), Juliénas.
Larombière, membre de l'Institut, Saint-Vaury.
Leconte (Jules), Mâcon.
Leconte (Ernest), Mâcon.
Legat (Louis), Lyon.
Legoux (baron Jules), Paris.
Legrand (Dr), Marcigny.
Lejeune, Le Havre.
Lejeune (Dr), Meursault.
Lenormand (Henri), organiste, Mâcon.
Léotard, doyen de la Faculté catholique des Lettres, Lyon.
Lephilibert (l'abbé), professeur à Rimont-Buxy.
Leriche (Dr), membre de l'Académie de Mâcon.
Leroyer, négociant, Mâcon.
Lesseps (Ferdinand de), de l'Académie française, Paris.
Lespeau (général), Grenoble.
Levasseur, membre de l'Institut, Paris.
Levert, Mâcon.
Lex, archiviste de Saône-et-Loire, membre de l'Académie de Mâcon.
Ligonnès (l'abbé de), supérieur du Grand Séminaire, Mende.
Loup (Tony), publiscite, Paris.
Luc, Pont-de-Vaux.
Luizet, horticulteur, Ecully.
Machado (Bernardino), pair de Portugal.
Maillet, procureur général, Dijon.
Maire, notaire, Salornay-sur-Guye.
Maire, Château.
Malfondet (Mlle), Mâcon.
Malgontier, Pontanevaux.
Malinet, directeur de l'Ecole, Cluny.
Mangematin (l'abbé), vicaire-général, Autun.
Mangenot, conservateur des forêts, membre de l'Académie de Mâcon.
Manhès, avocat, Lyon.
Manier (l'abbé), curé, Creusot.
Manoncourt (Mlle), Mâcon.
Marès, correspondant de l'Institut, Montpellier.
Marignan, premier président de la Cour d'appel, Dijon.
Maritain, avocat, Mâcon.
Martel (Louis), Ecully.
Martène (Jules), Louhans.
Martin (Paul), membre de l'Académie de Mâcon.
Martin, juge honoraire, Mâcon.
Martin, conservateur du Musée, Tournus.
Mathevon, avocat, Lyon.
Mathey, sénateur de Saône-et-Loire.
Mattos (de), Lisbonne.
Mauchamp, conseiller général, Chalon-sur-Saône.
Mazeron, imprimeur, Nevers.

Méhu, notaire, Saint-Laurent-lès-Mâcon.
Mervant, Maconnay.
Michel (Dr), Yssingeaux.
Michoud, Hurigny.
Missol (Dr), Villefranche.
Mollard, notaire, Pont-de-Vaux.
Mommessin, Charnay.
Monery, Roanne.
Monnet, notaire, La Clayette.
Monnet, professeur au collège, Nantua.
Montangerand, Mâcon.
Monte-Verdi, Rome.
Montherot (comte Ch. de), Paris.
Moraes Carvalho (de), pair de Portugal, Lisbonne.
Morat (Dr), Lyon.
Morin (Edouard), Mâcon.
Morin-Pons, président de l'Académie de Lyon.
Mossot (Emile), président de l'Académie Lamartine, à Menou-Varzy.
Murard (comte de), Bresse-sur-Grosne.
Musy (l'abbé), curé, Chagny.
Néjey, Belley.
Nicoley, avocat, Grenoble.
Noirey, La Vineuse.
Noirot, capitaine en retraite, Mâcon
Nouveau (l'abbé), Autun.
Oberdœrffer, facteur de pianos, Mâcon.
Ogier, Annecy.
Ollier (Dr), Lyon.
O' Neill (Georges), Portugal.
Ottolini (comte Jose de), Portugal.
Oyat (d'), capitaine, Mâcon.
Paillard, ancien préfet, Mazille.
Parseval (Mme de), Mâcon.
Pascal, conseiller général de l'Isère, Lyon.
Pasteur, de l'Académie française, Paris.
Patin (Mme), Mâcon.
Paté (Lucien), homme de lettres, Paris.
Pédard (Mme Angèle), Granville.
Pellorce (Charles), membre de l'Académie de Mâcon.
Pereira (Alexandre), Portugal.
Perret, bijoutier, Mâcon.
Perret, Lyon.
Perrin, notaire honoraire, Lyon.
Perrin, ancien magistrat, Mâcon.
Perron (Mme), libraire, Sennecey-le-Grand.
Perron, Bel-Air, Mâcon.
Perrotin (l'abbé), curé de Saint-Pierre, Mâcon.
Perruchot, directeur de la Maîtrise, Autun.
Perrusset, avoué, Mâcon.
Perrin (André), Bragny-sur-Saône.
Petit (l'abbé), curé, Suin.
Petit, vétérinaire, Lyon.
Philippe, inspecteur des forêts, Mâcon.
Piat (Alfred), membre correspondant de l'Académie de Mâcon, Paris.
Picard, sous-officier, Mâcon.
Pichet (Jules), Saint-Albain.
Pichon, libraire, Paris.
Picot, membre de l'Institut, Paris.
Piguet (Théodore), Mâcon.
Pillon (Henri), directeur des Postes, Lyon.

Piot (Henri), ancien président du Tribunal de commerce, Mâcon.
Piot (Célestin), membre de l'Institut, Angers.
Planus (l'abbé), grand-vicaire, Autun.
Plassard, receveur d'enregistrement, Ambérieu.
Plichon et Hervé, libraires, Rennes.
Pobedonostreff (Constantin), Saint-Pétersbourg.
Podesti (Francesco), Rome.
Poidebard (Alexandre), Lyon.
Poirieux, libraire, Mâcon.
Pomairols (de), Toulouse.
Ponsard, Saint-Laurent-lès-Mâcon.
Ponsard, avoué, Louhans.
Pourrot, chef de bureau à la Préfecture, Mâcon.
Pouzilhac (Duplessis de), Remoulins.
Prades (Baron de), Mende.
Protat (Paul), ancien avoué, Mâcon.
Protat (Mme Emile), Mâcon.
Protat (Jules), imprimeur, Mâcon.
Protat (Georges), imprimeur, Mâcon.
Putois, ancien magistrat, membre de l'Académie de Mâcon.
Quantin, Paris.
Quercize (de), maire, Lucenay-l'Evêque.
Quincenet (Révérend Père), Paris.
Rambuteau (comte de), ancien conseiller d'Etat, Ozolles.
Ramalho Ortigao, Portugal.
Raousset (Mme Marie de), Lyon.
Raousset (Amédée de), Lyon.
Ratazzi (colonel de), Mâcon.
Ravat, Mâcon.
Reboul, inspecteur général des ponts et chaussées, membre de l'Académie de Mâcon.
Remond (Dr), Romanèche.
Renard, ingénieur des ponts et chaussées, Cherbourg.
Rety, membre de l'Académie de Mâcon.
Revillon (Tony), député de la Seine.
Revillon (Stéphane), nég^t, Mâcon.
Reynaud, commis des postes, Marseille.
Reyssié, avocat, membre de l'Académie de Mâcon.
Ribeira Braga (vicomte de), Portugal.
Richard, Sancé.
Richard, négociant, Charnay.
Rigaud (l'abbé), supérieur de l'Ecole, Rymont.
Ristelhüber, Strasbourg.
Rive (Francisque), avocat, ancien procureur général, Lyon.
Rolland de Ravel, Belley.
Rosemont (Chambrun de), membre de l'Académie de Mâcon.
Rousset (le chanoine), curé, Autun.
Roux, avocat, Lyon.
Roux-Larcy (baron de), Alais.
Roux, percepteur, Chauffailles.
Royot.
Rubat (Mme), Mâcon.
Rue (de la), Mâcon.
Sabran, président de la Commission des hospices, Lyon.
Saldanha d'Oliveira e Souza (Jose de), Portugal.
Salinas, directeur du Musée national, Palerme.

Salmon (l'abbé), curé, Saint-Jean-de-Corail.
Salneuve, Paris.
Saporta (marquis de), Aix-en-Provence.
Saraïva, Portugal.
Schneegans (général), Mâcon.
Schneider (Henri), député de Saône-et-Loire, au Creusot.
Seixas Soares (Dona Maria Luiza de), vicomtesse de Carvalho, Portugal.
Sellerier (Henri), Portugal.
Silva Serrano (Mgr Joacquin da), Portugal.
Simon (Jules), de l'Académie française, Paris.
Siraud, membre de l'Académie de Mâcon.
Siraudin, château des Hauts, Saint-Bonnet-de-Joux.
Sixdenier, papetier, Autun.
Sornay (Mme), Milly.
Sornay (Mme), Villié-Morgon.
Stebh (Noël), Paris.
Steensting (Japetus), Copenhague.
Suffet (Félix), Mâcon.
Sugier (Pasteur), Rotterdam.
Sully-Prudhomme, de l'Académie française, Paris.
Sylva (Chevalier du), Portugal.
Tailleur (Mme), directrice de l'Ecole normale, Mâcon.
Tardy (Joseph), Lyon.
Taulier, Francheville.
Teil du Havelt (baron du), Charnay.
Teilliard (Dr), Tournus.
Templier, Paris.
Terrel, ancien notaire, Bussières.
Thevenet (l'abbé), curé, La Salle.
Thierry (général), Lancié.
Thoizy (vicomte de), membre de l'Académie de Mâcon.
Thomas (Mgr), archevêque, Rouen.
Tournon (comtesse de), Montmelas.
Tournelles (Mme des), Prissé.
Tournelles (baron V. des), Crary.
Toutain (Dr), Portugal.
Truchot (l'abbé), supérieur du Petit Séminaire, Autun.
Vadon (Joseph), Mâcon.
Valentin, Lyon.
Valldemosa (de), Maforca Espagne.
Vathaire (de), Saint-Nizier.
Vauvilliers, ingénieur, Mâcon.
Vaux (baron de), Paris.
Vernette-Saint-Maurice (de la), Burnand.
Villain (Isaac), maire, Sedan.
Villard (Henri), avocat, Langres.
Villardière (H. de la), La Frette.
Villion (l'abbé), Couzon.
Villars, ingénieur, membre de l'Académie de Mâcon.
Vittault (l'abbé), curé, Charnay.
Vitte, libraire, Lyon.
Vogüé (marquis de), de l'Académie française, Paris.
Vouillon, conseiller d'arrondissement, Baudemont,
Xardel, capitaine, Nancy.
Waddington, Paris.

TABLE

Séance du 21 octobre

Cérémonie religieuse du 21 octobre

Pièces de prose couronnées

Cérémonie de Passy

ACHEVÉ D'IMPRIMER A MACON

Le 20 mars mil huit cent quatre-vingt-onze

PAR

PROTAT FRÈRES

POUR

L'ACADÉMIE DE MACON

[illegible]

